

Université de Montréal

*Bateau brûlé* (roman)

Suivi de

*Poétique de la fuite dans le récit dystopique contemporain et écoféministe* (essai)

Par

Coralie Roy

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maîtrise en Littératures de langue française,  
option recherche-crédation

Mars 2023

© Coralie Roy, 2023

Université de Montréal

Département des littératures de langue française, Faculté des arts et des sciences

---

*Ce mémoire intitulé*

Bateau brûlé (roman)

*Suivi de*

Poétique de la fuite dans le récit dystopique contemporain et écoféministe (essai)

*Présenté par*

Coralie Roy

*A été évalué par un jury composé des personnes suivantes*

Catherine Mavrikakis  
Président.e-rapporteur.e

Marie-Pascale Huglo  
Directrice de recherche

Jean-Simon DesRochers  
Membre du jury

## RÉSUMÉ

Ce mémoire en recherche-crédation combine un roman (*Bateau brûlé*) et un essai (*Poétique de la fuite dans le récit dystopique contemporain et écoféministe*), l'un inspirant l'autre.

***Bateau brûlé*** : Le monde est toujours noir. Seko est fascinée par la seule source de lumière possible, mais la ville qui la voit grandir s'oppose à sa curiosité. Il n'y a de place que pour les plufors, ces dirigeants cruels qui décident des endroits éclairés. À travers une vie qui lui échappe et des souvenirs qui ne sont pas toujours les siens, Seko tente de déceler si la lumière est réellement sa destinée, même alors qu'elle prend la fuite à bord d'un bateau condamné.

***Poétique de la fuite dans le récit dystopique contemporain et écoféministe*** : Ce bref essai analyse plusieurs œuvres, théories et recherches dans le but de les faire converger vers le consensus que la dystopie est féministe et sert à dénoncer. Une tangente récurrente des dystopies écoféministes est le thème de la fuite, si prédominante qu'on pourrait la considérer comme poétique. Afin de mieux comprendre ce concept, je propose une lecture du roman *Hivernages* (2017) de Maude Deschênes-Pradet centrée sur ce thème. Pourquoi fuir alors que, *Hivernages* le prouve, il n'y a aucun refuge à atteindre ? Le corpus qui m'intéresse et qui alimente ma propre œuvre explore la manière dont la fuite affecte la réalité physique et la psychologie des personnages ainsi que la forme du récit. La poétique de la fuite constitue un élément narratif et structurel résultant de deux causes distinctes, mais imbriquées : la temporalité fragmentée du récit et l'ambition écoféministe de s'opposer à l'environnement toxique.

**Mots clés** : Dystopie, poétique, fuite, écoféminisme, féminisme, science-fiction, spatialité, environnement, géopoétique

## ABSTRACT

This memoir combines a novel (*Bateau brûlé [Burnt Boat]*) and an essay (*Poetics of Escape in Contemporary and Ecofeminist Dystopian Narratives*), one inspiring the other.

***Bateau Brûlé:*** The world is always dark. Seko is fascinated by the only possible light source, but the city that sees her grow is opposed to her curiosity. There is only room for the “plufors”, cruel rulers who decide where the light goes. Through a life that eludes her and memories that are not always her own, Seko wonders if the light truly is her destiny, even as she flees on a doomed ship.

***Poetics of Escape in Contemporary and Ecofeminist Dystopian Narratives:*** This essay analyses several works, theories and pieces of research in an attempt to make them converge towards the consensus that dystopia is a feminist undertaking. A recurring tangent of ecofeminist dystopias is the theme of escape, so predominant one might even consider it poetic. In order to clarify this concept, I suggest a reading of the novel *Hivernages* (2017) by Maude Deschênes-Pradet focusing on the poetics of escape. Why flee, when *Hivernages* proves there is no refuge to reach? The corpus that interests me and that feeds my reflection and imagination explores how the flight affects both the characters’ physicality and psychology as well as the form of the narrative itself. In every case, the poetics of escape constitute a fictional and structural element that results from two distinct but intertwined causes: the narrative’s fragmented temporality and the ecofeminist ambition to oppose the toxic environment.

**Keywords:** Dystopia, poetics, escape, flight, ecofeminism, feminism, science fiction, spatiality, environment, geopoetics

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	i
ABSTRACT .....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
<b><i>BATEAU BRÛLÉ</i></b> .....	1
<b><i>POÉTIQUE DE LA FUITE DANS LE RÉCIT DYSTOPIQUE CONTEMPORAIN ET ÉCOFÉMINISTE</i></b> .....	165
INTRODUCTION .....	166
LA FUITE .....	168
LA POÉTIQUE.....	176
LA RÉPONSE ÉCOFÉMINISTE.....	185
CONCLUSION .....	192
BIBLIOGRAPHIE.....	194



## **BATEAU BRÛLÉ**

Dans la ville de l'ancien, je suis petite.

Dans la ville de Teka, je suis grande.

Sur le bateau, je ne suis plus rien.



## LE BATEAU

C'est le néant. La lumière des verriers est la seule qui existe. Je me suis peut-être dit, dans une enfance qui m'échappe, que je me mettrais à exister si je fabriquais des verriers. Je fais souvent des erreurs.

Ici, ce n'est pas différent. Je dis ici, parce que tant que je respire je suppose que je suis quelque part. Ce n'est pas bien compliqué. On voit ou pas, souvent pas. On veut rester ou pas. Je ne suis pas la seule à trouver ça simple. L'équipage voulait partir. Devait partir. Les autres aussi font des erreurs.

Je suis sur le pont inférieur, mes paumes se crispent sur la rampe froide. L'air salin empoisonne mes inspirations saccadées. L'odeur de la tempête. Je ne devrais pas courir sans verrier, sauf qu'après quatre cycles, le bateau n'a plus de secrets pour moi. Je le connais un peu trop bien et ma destinée, trop mal. Si destinée il y a. Quatre cycles et pas de nouvelle ville à l'horizon. Je n'arrive jamais à reprendre mon souffle.

Une vague frappe la coque, des éclaboussures viennent lécher mes doigts, me font lâcher la rampe, je perds l'équilibre, me plaque contre la cloison, la cicatrice sur mon dos m'arrache un cri. Mes poings s'abattent sur la cloison. J'attaque le bateau, mais il ne ressent rien. J'aimerais être le bateau.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Papa dit de pas courir sans verrier. Il y a moins de verriers de notre côté de la ville, mais j'aime courir, c'est plus vite pour aller d'un point à l'autre. Et ça va, je dis à papa, je connais assez bien les angles pointus et la mesure des portes pour rentrer à la maison en courant.

- Tu ne devrais pas sortir, qu'il dit.

Rir, lui, peut sortir et rentrer comme il veut. Papa dit que c'est pas naturel. Pas naturel pour les filles de sortir. Papa est juste triste parce que maman sort souvent même si c'est pas naturel.

- J'ai pas trouvé maman, je lui dis.

C'est dur de bien respirer quand je cours, mais j'ai pas le choix. Quand on a pas le droit de faire quelque chose, mais qu'on veut le faire, il faut que ce soit rapide. En plus, la ville permet de se perdre. Rir se perd dans les ruelles et maman, sur l'autre rive – là, c'est vraiment interdit. Rir aime les fonds de la ville, j'aime mieux les hauts. Les toits. Papa veut pas. Tu vas tomber, tu vas mourir. Mourir aussi est interdit, comme le fait que maman peut pas être le plufor donc elle explore l'autre rive. Il doit y avoir d'autres lumières, on ne peut pas être une seule ville dans toute cette noirceur. Les verriers éclairent pas assez longtemps pour qu'elle s'aventure loin. Elle a jamais trouvé de vie ailleurs avant de devoir revenir.

- Maman, je vais inventer des verriers qui durent deux-milles cycles, une vie au complet, que je lui ai dit, la dernière fois qu'elle était ici.
- Ne fais pas de promesses, Seko, qu'elle a répondu. Les promesses choisissent ta destinée.

C'est une des deux lois de la ville, celle de la destinée. L'autre, c'est celle du plufor. Ma destinée est celle de la lumière, papa pense à cause de ma promesse. Il mange des sèches, elles lui dégoulinent dans la barbe. La table entre nous clignote sous notre vieux verrier.

- Papa, si je dis des mots, est-ce que ma destinée est choisie?

Sa cuillère s'arrête sur le bord de ses lèvres craquelées. Sa capelougue tombe de son épaule. Il cligne des yeux, deux trous noirs qui ressemblent aux fenêtres de la tour d'en face.

- Arrête tes sombretés et mange.

## LA VILLE DE TEKA

Comme c'est un levé de fin de cycle, les usineurs de sèches et les rieurs visitent le côté clair. Des verriers pendent des gros câbles métalliques qui relient les tours d'habitation. Les marchandeurs profitent des visiteurs pour sortir leurs tables d'échanges. Je m'attarde à l'une d'elles, tout près de mon ancienne tour. Le marchandeur abaisse son chapeau à mon arrivée, le sourire avide de bons marchés. Des miroirs reflètent les globes des verriers, des machines à rythme et des tissus remplissent sa table. Il n'a rien de nouveau. Je m'apprête à partir.

- Peut-être qu'un verrier portatif vous intéresserait!

Je ris, même si c'est plus le genre de réponse de Rir.

- J'ai déjà tout ce...

Des rythmes près de l'avenue centrale m'interrompent. Quelques capenoires se tournent vers le bruit. Les échanges se taisent, on entend même l'océan. La chanson se rapproche et je m'assure de rester près de la table. La rue se dégage : les grimaces prennent de la place. Elles arrivent, leurs habits et leurs lumières roulent sur les dalles, sous leurs sombres acrobaties. Un chariot moqueur de celui de l'ancien plufor forme le cœur de leur procession, mais ses roues sont moins stridentes. Les grimaces chantent, hurlent, ricanent et lancent des sombretés sur la rue des marchandeurs.

- Dans cinq levés, dans cinq levés! annoncent-elles.

L'une d'entre elle offre un verrier portatif à un enfant d'usineurs. Un sourire noir est tracé sur sa bouche, mais il n'y a pas une trace de joie sur son visage. Je croise mes bras sur ma poitrine, ce qui la décourage de vouloir me recruter. Elle sautille pour rejoindre son contingent et celui-ci s'assombrit jusqu'à n'être qu'un point vert dans le noir de la ville.

Les échanges reprennent, certains marchandeurs considèrent assister au spectacle. Je poursuis ma rue en secouant la tête. Si les gens encouragent les grimaces quand elles passent, elles n'arrêteront jamais de rouler dans nos rues et de déranger les visiteurs.

L'avenue centrale est calme, les vagues chuchotent contre la berge. Le bord de l'océan est éteint, on y tient un quai. Les grimaces n'attendent pas que les quais se terminent pour faire leurs annonces.

À l'autre bout de l'avenue, les trois tours du plufor rayonnent plus que jamais, travail de luminologistes. Leur tour s'érige juste à côté, moins haute, mais tout aussi fière. Je marche vers ma destinée.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Maman n'est pas revenue de sa destinée. Papa remplit un sac de sèches, de vêtements et de tissus de guérison.

- Papa, pourquoi tu apportes des choses pour guérir? Tu penses que maman est blessée?

Ses cils descendent vers moi, vers mes mains agrippées au rebord de la table. C'est dur de savoir à quoi il pense, la lumière évite tout le temps ses yeux.

- Tasse-toi, Seko.

Je recule parce que sa voix fait peur comme le grincement des roues du plufor. Il ferme son sac en attachant les sangles en une boucle serrée. Ses bras maigres entrent dans les manches de sa capelongue, ses genoux tremblent, je sais pas comment il va trouver maman, je sais même pas comment il fait pour sortir de notre bloc.

- Où est Rir? il demande.
- Je sais pas. Sûrement dans les ruelles à jouer au marchandeur.
- Attend son retour. Ferme le verrou derrière moi. Éteint le verrier au couché.
- D'accord.

La porte se ferme dans son dos courbé.

- D'accord, je vais fermer le verrou.

Je tiens ma promesse, c'est important. Une fois que le verrou bloque la porte, j'approche le verrier de la fenêtre. Elle est difficile à soulever, mais souvent j'arrive à la pousser juste assez pour ramper en-dessous. L'échelle que Rir prend pour descendre est à gauche. Je ferme le verrier et la ruelle en bas de la tour devient noire. La brise de l'océan refroidit mes genoux pliés sur le bord de la fenêtre. Je trouve l'échelle, et lentement, cette fois, il ne faut pas aller vite, je monte. Mes doigts me font mal tellement je serre les barres avec force. Ma main ne trouve bientôt plus de barreau, elle attrape le vide. Je me dépêche de sauter sur le toit, les roches craquent sous mes pieds.

Devant, la noirceur infinie du Furieux. Je me retourne, les trois tours du plufor me regardent, je fais le salut qu'on doit faire au plufor, mais plus par blague. Ses tours dépassent les autres, question

hauteur, mais aussi question lumière. Il devrait partager. Donner un ou deux verriers pour illuminer le reste de la ville, il y en a beaucoup, de ville, en dehors de l'avenue centrale. Il n'a pas l'air de le savoir. Je comprends que le plufor est vieux, mais il pourrait au moins faire un petit effort, il pourrait essayer. Si ça se trouve, un jeune va se prouver plus fort que lui, il va l'empoisonner ou le poignarder dans son sommeil et voilà, on aura un meilleur plufor avec plus de destinée.

La tour de lumières est en expansion, les lignes noires des échafaudages sur son toit traversent le vert des tours du plufor. Elle va être plus grande, c'est tant mieux. Quand je vais y être, elle sera prête pour ma destinée.

## LA VILLE DE TEKA

Je flotte au-dessus du sol lustré de la tour de lumières. Unik me fait tourner dans les airs et me pose au milieu des curieux du hall.

- Seko! Enfin!

Iel m'entraîne vers les tubes.

- Tu as un bloc pas loin du mien. On est au quatorzième, oh, il faut que je te présente tous les étages. Tu vas savoir qu'on a le meilleur point de vapeurs de toute la ville, mais ça, c'est un petit secret.

Un clin d'œil froisse sa peau quand iel entre dans un tube. Rir a déjà mentionné qu'il a respiré des vapeurs et que c'est une expérience intéressante, mais c'est tout ce que je sais sur le sujet. Je descends le levier à quatorze, entre dans mon propre tube et nous montons en même temps. Je ne peux pas m'empêcher de rire aux grimaces d'Unik alors que nous nous croisons au fil des étages. La tour n'a pas beaucoup changé depuis mon enfance, mais on dirait que tout est plus clair. Tout est plus clair depuis Teka.

Mon bloc accueille un petit lit monté sur des lattes de métal, une table, quatre chaises, un coffre et une armoire métallique. Un verrier est suspendu au plafond, Unik appuie sur un interrupteur au mur pour l'allumer. Une fenêtre rectangulaire s'élève du plancher au plafond et offre une vue sur l'arrière des tours du plufor et sur le pont plus loin. Unik apparaît dans le reflet, à côté de moi, et déroule un tissu sur la vitre.

- Si tu veux mieux dormir.

Teka a la coutume de laisser les verriers de ses tours allumés. Il ne les ferme pas pour les couchés pour ensuite les rouvrir pour les levés comme le faisait l'ancien. Il vient du côté noir, selon les rumeurs. Il doit vouloir compenser pour son enfance.

- Tout ce bloc... C'est à moi?
- Oui, dit Unik. Tu peux ajouter des objets, modifier la clarté des murs.

Je pose mon sac au pied du lit. Je remonte le tissu qui cache la vue. Unik me laisse seule devant les tours du plufor. Le pont derrière me laisse un goût aussi amer que les sèches. C'est la route que maman a prise pour disparaître.



## LE BATEAU

L'amertume des vieilles sèches reste sur ma langue. Je bois trois bols d'eau, mais elle ne part pas. Rir continue à manger, les yeux perdus dans ses sèches. Quelques membres de l'équipage mangent aux tables de la salle commune, les cuillères raclent le fond des bols et la toux, le fond des gorges. Les vagues nous bercent, le sekoverrier clignote, me fait redresser le dos – sombreté, il me fait encore mal.

- Il va mourir, annonce Rir.

Il a raison.

- Tu ne connais rien aux verriers, dis-je.

Son sourire absent accueille une autre bouchée de sèches. Il ne regarde personne. Il croit peut-être que personne ne le regardera en retour.

- Qu'est-ce que ça veut dire, quand il clignote? demande-t-il quand même. Que ça fait trop longtemps qu'on est parti?
- On a encore beaucoup de sèches dans le conteneur. Et d'autres verriers. Ça fait longtemps, mais on a encore bien des cycles devant nous.

Il rit la bouche pleine.

- Ce n'est pas drôle.

Il continue quand même à rire, par coutume.

- Pas drôle, non. C'est pathétique, dit-il assez fort pour que tous entendent.

L'équipage l'observe quitter la salle. Trop tard, je me lance à sa poursuite, mais je ne parviens pas à le rattraper. Je cours, tombe dans le noir, mes paumes suivent le garde-corps et Rir a disparu avant que je n'insuffle en lui une lueur d'espoir. Sombre moi, je n'en ai même pas à donner. C'est bien la seule lumière que suis incapable de fabriquer.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Je profite de l'absence de ma famille pour redescendre du toit, mais je ne m'arrête pas à la fenêtre de notre maison, seize barres plus bas, je continue plutôt jusqu'à la ruelle. Il fait de plus en plus noir et de plus en plus chaud, au niveau du sol, quand c'est pas la tempête. Les dalles de la ruelle se creusent en parallèle à mes pieds, mais elles doivent être à l'horizontale pour mener à une issue. Je les suis, le bout des doigts sur les murs granuleux, ils égratignent, ça fait même un peu mal, mais les meilleurs guides font mal. Mes pieds, protégés de tissus, arrivent à de nouvelles dalles, celles-là verticales. Je tourne pour que les dalles redeviennent horizontales, il y a une lueur au bout de la rue. D'autres pas tombent entre les craques des dalles, je ne suis pas seule, alors je reste près des tours. Des voix et des ombres apparaissent au bout. Je mets la capuche de ma capelogue, les filles ne sont pas naturelles, dans les rues. Je me promets que le premier verrier sans personne autour sera celui que je vais prendre, un verrier que je peux me permettre de détruire.

Sur la rue plus loin, deux verriers éclairent, un faible, un plus fort. Je m'approche du faible, celui qui va faire le moins de différence. Deux marchandeurs passent, discutant à voix basse, ils sont très concentrés sous leur chapeau noir. Je me cache dans l'ombre d'une ruelle.

- Au début du prochain cycle? C'est ce que Teka t'a dit? demande le premier.
- Prochain cycle.

Leurs voix se perdent et quand ils dépassent l'autre verrier, je me précipite vers le mien. Je grimpe, les orteils entre les pierres de la tour, et atteins le verrier, il est lisse et rond. Je le soulève et il décide de venir avec moi, lumineux! Mes mains sont faites pour les verriers. J'appuie sur son bouton et il s'éteint. Je fuis en voleuse dans le noir que j'ai créé.

## LA VILLE DE TEKA

En fabriquant les verriers, je fabrique le monde. Je n'aurais pas cette vue sur les gigantesques tours du plufor si ce n'était pas ma destinée. En ce sens, j'ai plus de pouvoir que lui, que Teka.

- À quoi tu penses? me demande Unik.

Iel s'installe dans un fauteuil. Ici, dans le dôme de verre de la tour de lumières, l'intérieur et l'extérieur se confondent. Unik remonte ses verres sur son front, insiste du regard. Je lui fais un sourire conspirateur, son préféré. Des fossettes se creusent dans ses joues maigres.

- Oh, tu as une idée.

Iel bondit gracieusement sur ses pieds.

- Allez, partage, ne soit pas obscure.

Ma table de travail déborde de surfaces gravées de calculs et de croquis. Je retrouve ma dernière théorie. Unik me la soutire des mains, passant près de me couper, je lui lance des sombretés. Iel m'ignore et examine mes recherches. Ses yeux se plissent. J'explique :

- Je pense que si on double les tri-circuits et qu'on les arrange en triangles croisés plutôt qu'en lignes parallèles, la lumière sera plus puissante.

Unik hausse les sourcils et sa bouche entrouverte s'infléchit en un sourire lumineux. J'ose à peine sourire. Si j'accepte que ma théorie puisse fonctionner, je risque de m'attirer l'attention du plufor et intriguer un plufor, c'est intriguer la mauvaise destinée. C'est une erreur, de chercher des solutions, en ville. Ça n'a pas aidé ma mère. Teka est différent, mais à quel point?

- Il faut encore tester ce principe, mais...
- Alors faisons ça!

Unik lâche la surface sur ma table et se dépêche de rassembler le matériel nécessaire pour fabriquer le nouveau circuit des verriers. Deux fils de chaque nuance, deux foncés, deux pâles et deux entredeux. Les tisser ensemble, fusionner les billes métalliques à la plaque noir de soutien du globe de verre. À l'aide de délicates pinces, Unik m'aide à dénuder le bout des fils pâles et foncés.

- D'accord, et là?
- Et là, tu les tords ensemble, comme ça.

Je lui montre à torsader les fils bruts à la pince et nous connectons les pâles et les foncés. Unik les fusionne avec la tête de réchaud. Nous les intégrons au globe, qu'Unik scelle sur la plaque. Nous connectons les fils entredeux à l'interrupteur en les tordant et en les enroulant autour du récepteur métallique, sous le bouton de pression qui permet d'allumer le verrier. Nous refermons le boîtier.

Déjà terminé.

Ma destinée est arrivée.

Mon index frôle l'interrupteur. J'hésite. J'avance, mais parfois, avancer trop fait en sorte qu'on se perd, comme ma mère. Unik m'encourage. Je me décide à appuyer. Unik et moi devenons soudain incandescents. Mes paupières se ferment, m'empêchent d'en savoir plus. À travers mes cils, je brave la nouvelle clarté et je redécouvre le monde. La première image que ce verrier me donne est celle de la joie totale d'Unik, qui a eu la lumineuse idée de porter ses verres. Iel prend son souffle comme pour dire un commentaire, mais le verrier amélioré clignote et s'éteint. Le nouveau monde meurt. Il ne reste que nos respirations dans le faisceau coutumier des verriers ambiants, ceux du dôme et ceux des tours du plufor. Une tempête grandit dans mon cœur.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

On dirait que mon cœur va me sortir de la bouche tellement il bat vite. J'ai volé un verrier de la ville. Volé. Le plufor pourrait me tuer pour ça, mais si je prends pas le risque d'apprendre comment les verriers marchent, je pourrai pas avoir ma destinée.

Je m'installe à la table parce que je suis seule. Avec papa ou Rir dans le bloc, j'ai jamais le temps d'explorer les objets. Je dois faire une liste, ce que je sais d'un verrier : source de lumière, un vert qui change pas, mais qui a différentes intensités, en forme de rond – il doit y avoir un autre mot pour ça –, chaud au toucher, mais pas trop. Ce que je sais pas : le reste. Du moins, je sais pas comment la lumière sort de ça. Je fouille dans l'armoire où on met les sèches, papa a juste un marteau, un tournevis et un couteau, mais ça va être assez.

J'emprunte la chaise de papa pour me mettre au travail. Le verrier est un rond lisse dans une cage de barres noires sur un socle noir aussi. Sous le socle, une petite porte vissée nous empêche de toucher au mécanisme. J'entre le tournevis dans une fente de la porte et je le bouge doucement. Doucement ne marche pas. J'y mets plus de destinée. La porte se casse et s'envole à l'autre bout de la pièce. Je ris un peu, mais pas trop, rire c'est le truc de Rir.

- Lumineux...

Je sursaute à ma propre voix, mais au moins, il y a personne d'autre pour m'entendre. Je suis accoutumée à ne pas faire de bruits suspects. Et dire « lumineux » est le bruit le plus suspect que je puisse faire, surtout toute seule, parce que ça veut dire que j'ai découvert quelque chose et c'est interdit, pas naturel pour une fille de découvrir des choses. Je continue. Trois fils, un foncé, un pâle, un entredeux. Ils passent entre de minuscules points métalliques collés sur une plaque noire. Je tire sur la plaque, mais c'est trop difficile, je prends le bout courbé du marteau pour la soulever. Les fils se brisent et tout à coup il fait noir chez moi. Je trouve d'instinct le verrier de papa au milieu de la table et l'allume. Il ne lui reste plus beaucoup de lumière, il clignote sans arrêt, mais c'est mieux que rien.

Alors, le fil pâle et le foncé se tissent dans une bulle en verre, se rejoignent et font une boucle. Le fil entredeux continue vers le côté du socle, où il y a le bouton pour allumer le verrier.

- Oh!

Je saute de la chaise. Le fil noir et le fil pâle doivent se rejoindre pour créer de la lumière et le fil entredeux passe entre eux pour les alimenter quand on pèse dessus. Bien sûr. Je passe la soirée à rire. Rir serait jaloux.

## LE BATEAU

Sur le pont inférieur, je suis seule avec les colères de l'océan. Pont et néant, la même destinée que ma mère.

Elle rassemble d'autres explorateurs autour d'une table, ils sont peut-être cinq ou six. Ils comptent les ressources, un verrier portatif par personne, des réserves de sèches pour deux cycles, des tissus de rechange, des câbles pour escalader. Ceux qui ont des enfants leur ont déjà dit qu'ils les aimeraient et qu'ils reviendront – une fausse destinée. Pour explorer, il faut mentir, parce que disparaître est interdit. Ma mère attend les coups du couché pour fuir, quand les verriers de la ville sont éteints.

Ils sont une file de verriers portatifs dans les ruelles, ils passent par le carré des marcheurs, par l'arrière de la tour de lumières, l'arrière des tours du plufor, rapidement, puis s'immobilisent au pied du pont. Ma mère connaît toutes les histoires, elle sait qu'un très ancien plufor a fait sauter les femmes qui ont construit le pont en bas de celui-ci. Son cœur tempête, elle a les idées déchirées entre ses enfants et sa destinée, mais elle prend une grande inspiration, les sangles du sac accroché à son dos entrent dans la peau de son torse, et elle avance. Les roches perdues sur le pont roulent sous ses tissus. Cette exploration est une erreur. Elle n'a pas besoin de se poser la question pour le savoir. Elle préfère continuer.

Les dalles s'arrêtent là où le pont atterrit. La ville arrête. Le sol est inégal et dans la pénombre du verrier portatif à son cou, le sourire de ma mère prend vie. L'autre rive, l'autre monde. Elle ne s'est jamais rendue aussi loin et pourtant, elle se sent plus proche de sa destinée. Elle avance, auprès des autres, sans hésiter. Ils doivent parfois se retourner pour s'assurer que la ville est toujours derrière et qu'ils ne tournent pas en rond. Les jambes de ma mère sont fortes, elle a marché toute sa vie pour se préparer à ce moment, mais le poids de ses provisions frotte sur le bas de son dos et elle commence déjà à se trouver sombre de ne pas avoir moins apporté de sèches. Elle n'a jamais été du genre à beaucoup en manger, de toute manière. Elle ne les aime pas, mais qui aime les sèches?

Le Furieux noircit plus la ville recule. Depuis mon propre pont, la ville de Teka n'est plus qu'un point vert dans le noir, encore trop près, encore trop là. Pour ma mère, le sol monte. Un des membres de l'expédition demande une pause. Ils s'assoient en cercle dans le néant. On sort les surfaces des anciens explorateurs.

- On approche des rochers, annonce ma mère.

On mange les sèches à sec, pour conserver l'eau. Elles sont presque impossibles à mâcher.

- Est-ce qu'on les franchit au prochain levé?
- Je doute qu'on entende les coups du levé ici, rit ma mère. On peut dormir et quand tout le monde sera réveillé, on fera ça.

Les autres sont d'accord, même si une femme qui décide n'est pas de coutume. En fait, elle n'est pas seule à décider. Ils décident ensemble, et c'est peut-être ça que les gens auraient dû faire avant que le Furieux ne se penche sur le monde. C'est peut-être ça que j'aurais dû faire.



## LA VILLE DE TEKA

Rir marche à mes côtés sur l'avenue centrale et les autres marchandeurs le saluent d'un hochement de tête. L'océan s'agite, mais la tempête aux quinze cycles est encore loin. Les capenoires de Teka surveillent les visiteurs, guettent quelque chose qui n'arrive pas.

- Comment c'est, être luminologiste?

Son chapeau cache ses yeux, mais son sourire apparaît dans le vert des verriers. Rir aurait pu être n'importe qui, n'importe quoi, c'est pour ça qu'il me pose des questions.

- Mieux que tout ce que j'aurais pu imaginer, Rir. Je n'ai pas rencontré beaucoup de luminologistes, je reste surtout avec Unik, mais je compte m'intégrer un peu plus.
- Oui, ça prend du temps.
- Toi? Que se passe-t-il dans ta vie de grand marchandeur?

Il rit la bouche fermée. Ses pieds s'arrêtent devant une porte au verrier poussiéreux et ses yeux apparaissent, remplis de destinées.

- Des histoires secrètes.

Il me fait un clin d'œil.

- Je peux garder des secrets, j'insiste.
- Et moi aussi, dit-il.

L'ombre de son chapeau revient sur son regard. Une dizaine de promesses me passent par les idées, mais un rythme, une chanson les noie toutes. La chanson des grimaces. Elles sortent de l'arrière d'une tour de l'avenue centrale. Rir et moi restons dans une rue transversale pour les voir de loin.

- Aux trois coups du couché! Venez, venez! Suivez-nous!

Les faux sourires et larmes bondissent à travers l'avenue, le chariot-blague agresse les capenoires, qui ne font évidemment rien. Rien n'est interdit dans la ville de Teka. Au moins, il n'y a pas de quai en ce levé. Lorsque le vacarme s'éloigne vers le noir de la ville, Rir dit :

- Je vais suivre les grimaces.

Je sursaute presque.

- Tu vas voir leur spectacle?

Il recule vers l'avenue principale, je reste sous le vieux verrier.

- Il faut bien.
- Tant que tu ne te laisses pas recruter.

Après tout, il est né avec le nom adéquat pour grimacer. Il rit comme pour prouver mon idée.

- Ne crains rien, Seko, j'ai une autre destinée. Tu ne veux pas venir?
- Je ne pense pas.

La fois que je mettrai les pieds du côté noir, ce sera pour visiter les bateaux, pas pour voir un sombre spectacle de grimaces.

- Sois prudent, j'ajoute.

Mon frère rit, mais il hoche la tête avant de courir à la suite des grimaces, grinçantes au large.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Rir revient, mais pas papa ni maman. Il claque la porte derrière lui, il adore faire du bruit, il pourrait être le plufor s'il le voulait juste un peu, mais il préfère rire des règles plutôt que de les inventer. Je fais le salut et il me le rend.

- Tu étais où? je lui demande.

Il ouvre l'armoire et passe sa main sur son crâne rasé. Il attend devant la réserve de sèches comme si autre chose allait apparaître.

- Je pense qu'on aura bientôt un nouveau plufor.

Il ferme l'armoire, sa capelongue lui glisse des épaules et il la jette sur le dossier de sa chaise. Ses bras sont maigres, ses ongles sont noirs et son unipièce flotte autour de son corps. Il s'assoit. Avec des yeux comme les miens, il me fixe et un sourire se dessine sur ses lèvres.

- Un surpassement se prépare. Selon les ruelles, ça va être au prochain cycle.

Je tressaille. Oui, j'ai entendu ça, dans la rue où j'ai volé le verrier.

- Je sais, un homme qui s'appelle Dekka, je pense.
- Tekka, me corrige-t-il.

Ses sourcils descendent sur ses yeux cernés, le verrier trace des petits cercles verts dans ses pupilles.

- Comment sais-tu ça?

Son ton est froid comme un toit. Je referme ma capelongue sur moi et je serre très fort.

- J'ai mes sorties, moi aussi.

Je suis quand même fière.

- Seko, arrête de sourire. Tu n'es pas supposée sortir.

Bien sûr, quelqu'un vous dit d'arrêter de ressentir de la joie, ça se fait sans faute comme les coups des levés et des couchés.

- Pourquoi pas?
- Les filles n'ont pas le droit de sortir à moins d'en avoir la permission. Sinon, il leur arrive des mauvaises destinées. Comme avec maman.

Maman est partie depuis bientôt deux cycles. Deux cycles : vingt-quatre levés, et ça en fait vingt. Mais Rir a tort. Il aime juste torturer les autres avec ses mots et les autres, c'est moi.

- Maman a pas eu de mauvaise destinée.

Rir rejette la tête derrière parce qu'il trouve que je suis sombre, il n'a pas besoin de le dire, on a le même visage quand on a les mêmes pensées.

- Alors pourquoi n'est-elle pas revenue? il demande.
- Parce qu'elle explore loin.
- Non, il dit. Elle a disparu. C'est mieux comme ça. Il n'y a plus de place pour sa bande, en ville. Le plufor est contre l'exploration et encore plus contre les filles. Maman est partie. Elle ne reviendra pas.

Je plaque mes mains sur la table, le verrier sursaute.

- Rir! Tu dis des sombretés! Maman revient à chaque fois! Et le plufor ne l'a jamais punie!
- Tu penses qu'elle nous l'aurait dit s'il l'avait fait? Non, maman préfère garder des secrets et dépasser les limites.

Je comprends qu'il est un garçon et que maman vaut moins que lui, mais maman est sa mère aussi. Je comprends pas pourquoi il est pas triste. Le verrier se brouille puis se clarifie quand l'eau de mes yeux coule jusqu'à ma bouche et j'en avale le sel, on a tous un petit morceau d'océan en nous.

- Tu es méchant!
- Et toi tu es sombre si tu crois que cette fois elle va s'en tirer.

Je veux répliquer, mais ma gorge me l'interdit, ma bouche est chaude comme les fonds de la ville.

- Tu verras, Rir dit calmement. Quand papa reviendra, on tiendra un quai pour elle. Même si on n'a pas de corps.
- Maman n'est pas morte!
- Disparaître c'est comme mourir!

Son torse monte et descend au rythme des vagues au loin, ses narines dilatées rejettent violemment son souffle. Je laisse passer un pleur avant de lui avouer la terrible vérité :

- Je te déteste.

J'espère que ça ne veut pas dire que je me déteste moi-même.

- Tant que ça te console, dit Rir.

## LA VILLE DE TEKA

Dans le rectangle de ma fenêtre, les tours du plufor me consolent. Je n'ai pas eu de nouvelles de Rir depuis qu'il est parti voir le spectacle des grimaces. Je vais le trouver. Au levé. Ça ne sert à rien de penser à lui maintenant.

Je m'étends, mais le sommeil ne vient pas. Je tire le tissu sur la fenêtre, la noirceur ne m'endort pas. Je tourne sans cesse dans mes draps avant de me lever et de sortir. Je longe le corridor, un tube m'amène au dôme. Si tard dans le couché, si près du prochain levé, personne ne travaille sur les verriers. Les tables placées dans le désordre dorment. La lumière des tours du plufor projette des ombres sur les outils, les fils, les globes. Je rejoins ma station, près de la vitre du dôme. J'allume mon verrier d'appoint et je tisse mes fils bruts avec mes pinces. Le verre grossissant élargit les fils. Plus on les tisse fermement, plus le courant est fort et plus longtemps le verrier dure. En même temps, il ne faut pas trop forcer, car on risque de briser la tresse. Tous les levés, je recommence, parce que les circuits triangulaires éclairent très fort, mais s'éteignent après quelques secondes. Même si le nombre de secondes augmente, il reste que leur longévité ne se rapproche pas des onze cycles de vie des verriers réguliers.

Les coups du levé me font tressaillir. Je termine de tisser mes fils quand les premiers luminologistes entrent dans le dôme et me saluent avec curiosité. J'hésite à appuyer sur le bouton. Je m'attends à un échec, mais il y a cette destinée qui me fait espérer que j'apporterai une vive lumière éternelle dans cette ville, dans le côté noir, dans les bateaux, les quais et l'océan, jusqu'au pont et aux rochers infranchissables de l'autre rive. Je descends mes verres sur mes yeux. J'appuie et je démarre la pendule.

Les autres luminologistes approchent ma table alors que je compte les secondes. Trente, quarante, plus elles avancent, plus les luminologistes se regroupent. Cent, deux-cents, je grave sur ma surface. Deux-cent-vingt-huit, nous dépassons le record, commençons à rire. À trois-cents, certains d'entre nous accourent aux tubes pour aller chercher ceux qui prennent trop de temps à se lever. À cinq-cent-cinquante, Unik se fraie un chemin à travers les luminologistes. Iel porte ses verres, il faut, le verrier pourrait illuminer le dôme entier à lui seul.

- Seko? Tu as réussi?

La pendule compte, l'aiguille passe les cent secondes des dizaines de fois et le verrier en circuits triangulaires ne s'éteint pas.

- Es-tu capable de le fermer et de le rouvrir? demande un autre luminologiste.

Je n'ose d'abord pas toucher à l'interrupteur, mais la question est importante. Alors je me permets une sombreté. J'éteins, il fait soudainement sombre, même à la lueur de mon verrier d'appoint régulier. J'appuie à nouveau sur le bouton, mais le nouveau verrier ne s'allume pas. J'essaie, en vain. Les luminologistes soupirent. Unik examine ma dernière surface, avec les plans du verrier, et d'autres personnes la lisent, derrière iel.

- Devrait-on utiliser plus de fils? demande Unik.
- Ou moins? propose l'un d'entre nous.
- Il faut peut-être aussi tisser les bruts du fil entredeux, celui qui va à l'interrupteur, suggère une autre.

Les verres foncés se tournent vers celle qui a proposé cette idée et la luminologiste hausse les épaules. Il me semble qu'elle s'appelle Tria, elle est née en troisième. Il y a encore peu de filles luminologistes, je fais l'effort de me souvenir de leur nom. J'ouvre le socle du verrier et je remonte mes verres sur mon front.

- Ça vaut la peine de tenter notre destinée, dis-je.

## LE BATEAU

Le sol est de plus en plus rocailleux, les rochers ne doivent pas être loin. Des larmes de sueur lui coulent dans les yeux, les brûlent, elle les essuie du revers de la main. Ses chevilles se tordent à chaque deux pas, alors elle est plus lente. Elle a depuis longtemps attaché sa capelongue à sa taille pour réduire la pression de son fardeau sur ses hanches. Les membres de l'expédition ne parlent plus, leur essoufflement seul prouve qu'ils se suivent. Le vent chaud emporte au large le frottement de leurs tissus sur le sol, apporte de mauvaises destinées. La ville a disparu et à force de marcher dans le néant, ma mère entend les chuchotements du Furieux. *Je veux l'océan, je veux l'air qui entre en toi, dévorer le reste du ciel et les enfants et les morts et tout ce qui vit et habite, les rêves et les fausses destinées.* Ma mère allume son verrier portatif pour chasser les cauchemars. Ses yeux pleurent à la lumière. Et comme le Furieux, elle est affamée. Ils s'arrêtent pour manger des sèches et son ventre lui fait encore plus mal après avoir avalé ces quelques rations. Elle continue pourtant, parce que maintenant il n'y a que la douleur sous ses pieds, dans ses chevilles, dans ses genoux, sur ses hanches, dans son estomac et dans son cœur. Il n'y a pas de place pour l'idée de rebrousser chemin.

- À quoi penses-tu? demande Unik.

La salle commune est presque vide. Unik termine son bol d'eau. Il y a du noir sec entre ses ongles, la preuve qu'iel a tué une personne pour me sauver.

- Je pense à la douleur.

La cicatrice dans mon dos répond à mes mots, je serre les poings jusqu'à ce que l'effort me fasse plus mal que le passé.

- Tu as vu Rir?

Iel secoue la tête. Le bateau grince, son bol renverse un peu d'eau.

- Les stabilisateurs ne sont pas très bons, remarque-t-iel.

Rien n'est bon, dans ce bateau. On va bientôt frapper la tempête aux quinze cycles et je ne sais plus si je veux qu'on y survive.

- On va peut-être mourir.



Quelques personnes autour hochent la tête à mon idée. Unik soupire bruyamment, ses tresses s'étendent sur la table quand iel y pose le front.

- Arrêtez de dire qu'on va crever, ça va devenir notre destinée.

Le bateau répond aux vagues, aux colères du Furieux, il claque la langue, crie *laisse-moi dévorer l'océan, ou que l'océan me dévore*. Il n'est pas capable de se décider, lui non plus. Il décide de rire tellement qu'il en sanglote. Il ne pensait pas tuer, il pensait juste mourir, mais sa destinée est un peu des deux.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Papa est revenu sans maman. On tiendra un quai pour elle dans trois levés, le temps de se faire à sa destinée. Ou peut-être dans deux. C'est dur de savoir, il fait noir, dans la chambre de Rir et moi et je ne veux, je ne peux pas sortir, oui, parce que c'est interdit, mais aussi parce que je ne suis pas capable, ma joue est collée dans le drap humide de notre lit. Je pensais qu'il y avait une limite au nombre d'océans dans mes yeux, mais j'avais tort. C'est moi qui avais tort, Rir avait raison. Maman a disparu et disparaître c'est mourir.

Il faut tenir un quai.

Je rêve d'elle, mais je ne sais pas exactement de quoi je rêve, parce que je ne la connais pas beaucoup. C'est le noir de ses cheveux courts, aplatis sur son crâne, ses rires en escalade, son odeur d'eau saline, ses chuchotements avec papa. Je dis avec, mais ils semblaient en fait contre. C'est sa voix qui craque à la fin, sur le dernier son de la phrase, comme s'il y avait une suite, mais c'est faux, elle a terminé de parler. Ce sont ses histoires de destinées, de nouveaux sols, de nouvelles lumières et de bateaux dans le noir de la ville. Elle s'excusait souvent. Je ne sais plus pourquoi.

Je devrais la détester pour me consoler.

Le drap bouge, des jambes se mêlent aux miennes, des respirations caressent mon cou, de maigres bras autour des miens, mon dos contre un torse.

- J'ai quelque chose pour toi, murmure Rir.
- Si c'est encore une nouvelle sèche, j'en veux pas.
- Ce n'est rien à manger.

Son bras du dessus se retire, il remue son unipièce et il n'y a plus de bruit.

- Devant toi, prends.

Je tire ma main de sous mon corps, mes doigts picotent quand le sang y revient, frôlent ceux de Rir et il dépose un petit objet rond et doux dans le fond de ma paume.

- C'est quoi?

- La tendance chez les marchandeurs. Tape deux fois dessus.

Avec mon index, je donne deux gentils coups et une lumière verte force mes paupières à se fermer. J'ouvre les yeux un après l'autre. Le petit globe irradie de vert, colore ma main, mais pas le reste de la pièce.

- C'est... Un mini verrier?

Rir rit et quand il fait ça, ça veut dire que oui. Des fois j'aime lui dire que je le déteste, mais je mens.

## LA VILLE DE TEKA

Ça me prend la moitié du levé et je déteste ça, mais je parviens à tisser les fils bruts. Je connecte les circuits avec soin. Je baisse les verres sur mes yeux et avant que je ne puisse appuyer sur le bouton, Unik pose sa main sur la mienne.

- Attends. Hé! Venez voir!

Je crois que tous les luminologistes de la ville se rassemblent autour de ma station, une trentaine de personnes destinées à la clarté. Je les avertis :

- Descendez vos verres, ça va être lumineux.

Un mouvement uniforme anime le rassemblement, les yeux se couvrent. Mon doigt presse l'interrupteur. Le verrier s'allume brusquement, je recule un peu tellement c'est rapide. Unik démarre la pendule pour moi. Cent secondes, deux-cents, à trois-cents, les luminologistes s'impatientent. Tria, celle qui avait proposé de tisser les fils d'entredeux, s'avance.

- Veux-tu essayer de l'éteindre?

Je relâche un souffle anxieux, mais ça ne me fait pas mieux respirer. J'éteins le verrier. J'attends un peu. Je le rallume et oui, cette fois il me surprend à nouveau. Nous applaudissons comme des grimaces.

- Il faut montrer ça au plufor, dit un homme.

Cette idée me donne des cauchemars volatiles.

- Je ne sais pas si le verrier va tenir le coup, dis-je.
- Alors on va se dépêcher, se réjouit-il.

Il rassemble deux ou trois volontaires pour l'accompagner chez Teka. Je n'ai parlé à Teka qu'une fois dans ma vie et je n'étais qu'une enfant. Les autres fois où je l'ai vu, il criait plus fort que toutes les grimaces rassemblées et il avait les pieds dans le noir qu'il faisait couler.

Les luminologistes éteignent les verriers à leurs tables et reviennent admirer la nouvelle création. Comme prévu, le verrier illumine toutes les tables du dôme. Les verres foncés pour les yeux

permettent à peine de le regarder directement. Si ça dure assez longtemps, Teka n'aura besoin que cinq ou six verriers comme ça par tour au lieu des vingtaines de verriers qui s'y alignent de bas en haut. En réparant tous les verriers existants, nous pourrions même repousser la clarté de la ville jusqu'au côté noir. J'agrippe le dossier de ma chaise, mon estomac est aussi chaotique que la tempête aux quinze cycles. Une main chaude se pose sur mon épaule.

- Courage, dit Unik.

Les luminologistes se dépêchent de ranger leur station, Unik organise la nôtre. Il faut que tout soit beau pour Teka. J'ignore pourquoi les gens pensent ça, après tout, le plufor n'interdit rien. Sauf que dès que les luminologistes qui étaient partis le chercher remontent dans les tubes, nous nous tendons tous, comme si les roues de l'ancien plufor revenaient nous assourdir. Mais Teka n'a pas besoin de spectacle pour s'inventer du respect.

Des capenoires suivent les luminologistes et de coutume, elles se placent en deux rangées de part et d'autre du tube du milieu. Le tube monte. Les trous noirs de Teka apparaissent, mes jambes ramollissent. Unik se déplace pour mieux révéler le puissant verrier. Je reste derrière, les yeux cachés dans mes verres. Teka avance, la bouche entrouverte de surprise, entre ses capenoires. Les luminologistes le saluent, il ne hoche pas la tête en retour. Au milieu du dôme, Tria retire ses verres foncés et les cède à Teka. Celui-ci les prend, mais ne les met pas. Il s'immobilise juste à côté d'Unik, qui devrait le faire paraître petit, mais il prend autant d'espace que la lumière du verrier qui l'attire.

- Quelle chose lumineuse.

Il n'hésite pas réellement, mais il détache chaque mot comme s'il ignorait quelle phrase allait émerger de sa gorge. Avec une lenteur douloureuse, il met les verres de Tria, la bande de tissu se perd dans sa tête échevelée. Il s'accroupit devant la table, ses doigts tachés de noir agrippent le rebord, le vert entre dans la ligne de son sourire droit. Il lève le menton, ses verres surplombent le verrier. Il a l'air de me regarder. Mes doigts se crispent sur la moiteur de mes paumes. Les genoux du plufor se déplient et le mouvement souple ouvre sa capelongue noire, l'ouverture dévoile la ligne pâle de son torse nu. Je tourne la tête par coutume. Il est maigre comme tout le monde, mais il est le plufor, il ne faut pas trop regarder.

- Comment êtes-vous arrivés à ce résultat?
- Seko a inventé des circuits triangulaires plutôt que parallèles, répond Unik. C'est un lourd travail, mais ça vaut le coup.

Iel tend la main vers moi et je regrette d'avoir oublié de lui dire de ne pas mentionner mon nom. Trop tard. L'attention du plufor passe d'iel à moi et je suis forcée de hocher de la tête, pas pour le salut, mais par acceptation de ma destinée.

- Seko.

Mon nom est une promesse, dans sa bouche. Une bonne ou une mauvaise, ma mère le saurait peut-être.

- Seko, tu es lumineuse.

Je frissonne même si j'ai chaud.

- Seko, murmure Unik.

Les capenoires près du tube, les luminologistes debout à leur station et autour de la mienne, Unik et le plufor ont tous leurs verres tournés dans ma direction. La ville attend. Je suis en ce moment aussi puissante que Teka quand il a surpassé l'ancien plufor.

- Merci, dis-je à Teka.

Un coin de ses lèvres foncées se recourbe et si ce sourire devait faire un bruit, ce serait celui d'une vague contre le quai pour les morts.

- Tu vas te destiner à améliorer la lumière de mes tours. Je suis ta priorité. Ensuite, nous étendrons la lumière jusqu'au noir.
- Je pensais exactement la même chose, j'avoue au plufor.
- Mmh. Établis un plan et viens me rencontrer à la tour centrale dans cinq levés.

Sa capelongue tourne et vole dans son dos lorsqu'il traverse le dôme. Les luminologistes n'osent pas respirer même quand il a disparu. Le vent fait craquer le dôme. Les tours ambiantes éclairent à peine. Toute la lumière jaillit de ma table, me condamne et fait mourir le reste.

## LE BATEAU

La mort. Oui, je me souviens de la raison pour laquelle je suis ici. Mes mains refroidies par la rampe forment un entonnoir glacial autour de ma bouche et je crie:

- Rir!

Les vagues étouffent l'écho de mon désespoir. Le métal du bateau geint pour toute réponse. Rir veut disparaître. Pas mourir, juste disparaître. Il n'est plus dans notre bloc, où il cauchemarde de coutume. Je compte. Huit levés d'absence. Les autres supposent qu'il a sauté. Il aurait franchi le garde-corps, sombré dans l'eau. Si l'eau existe. Je ferme les yeux et rien ne change. Je ne dois pas devenir comme lui, à me fabriquer de sombres destinées. Je hurle son nom une, deux, vingt-huit fois. Mes poumons m'en veulent atrocement. La brise océanique gèle le sillage de mes larmes, la froide caresse d'une mère que je ne connais qu'en mauvais rêves. Je quitte le pont.

Elle regrette peut-être avoir laissé le pont derrière, même s'il est une horrible chose. Elle se retourne et le néant, le Furieux l'entoure. Elle est peut-être morte, mais alors, pourquoi n'y a-t-il aucune douceur? Le néant des morts est doux, selon la chanson, pas aussi douloureux. Ses chevilles boursoufflées défont les fils de ses tissus, elle doit plier les genoux à chaque dix pas pour les rattacher. Son groupe marche depuis bientôt un cycle et n'a toujours pas touché aux rochers. Elle commence à croire que c'est un mythe. Ou qu'elle est perdue. Dans les deux cas, elle souffre autant, alors ce n'est pas important de se poser de questions. Elle continue. Pour mieux endurer la misère, elle se raconte des histoires. Que lui dirait le Furieux? *J'ai marché des milliers de cycles et je suis tombé. Moi, vaste et éternel. Alors comment toi, infime et éphémère, penses-tu ne jamais t'écrouler?* C'est vrai, se dit ma mère, le Furieux est trop en colère pour faire des douleurs un spectacle, une histoire. Elle peut toujours chanter pour passer le temps. Je peux toujours chanter avec elle.

## LA VILLE DE TEKA

Je cogne deux coups à la porte de mon ancien bloc. Mon père l'entrebâille, son œil noir se glisse dans la fente, puis il m'ouvre complètement. Ses dents crochues se dévoilent, une odeur de vieille sèche sort de son sourire. Son unipièce est froissé.

- Je m'attendais à te voir à la fin du cycle dernier, dit-il.
- Oui, je sais, j'ai été occupée ces derniers temps à la tour de lumières.

Nous nous asseyons à la table, près du verrier le plus puissant que ce bloc n'ait jamais vu. Mon père passe sa main sur ses joues nues, marquées de petites entailles noires. Il s'est rasé la tête et si ses cernes étaient moins creux, il serait le miroir de Rir.

- Je vais tous les levés à l'usine.

Ses lèvres tremblent comme pour former un plus grand sourire, mais elles échouent.

- Tu pourrais arrêter de travailler, tu sais. Rir est marchandeur, il peut tout te donner, des sèches, des tissus, n'importe quoi. Et moi, je peux te donner des verriers.

Il tourne les yeux sur le vert et le silence s'étire jusqu'à ce que les paroles des visiteurs de la rue s'invitent par la fenêtre.

- Je vais déménager à l'usine, chuchote-t-il.
- Mais... C'est presque dans le côté noir.

Pour l'instant.

- Ça sera plus facile, lâche-t-il. Marcher d'ici est long.
- Écoute, le plufor m'a demandé de travailler pour lui, alors je suis certaine qu'en échange il pourra m'offrir un petit bloc sur l'avenue centrale pour toi.

Il reste immobile, comme si mes mots ne voulaient rien dire et que j'étais aussi incompréhensible qu'une grimace.



- Tu es aussi sombre qu'avant. La seule chose que le plufor peut te donner c'est justement l'occasion de travailler pour lui, c'est ta récompense. Tu devrais être honorée qu'il t'ait même adressé la parole. Et tu devrais avoir peur.

Sa dernière phrase se mêle à une bourrasque de vent. Je pense à fermer la fenêtre, mais son crâne reluit de sueur et des ronds humides se propagent sous ses aisselles.

- Teka est différent.
- S'il était si différent, il ne s'appellerait pas lui-même plufor.

Nous nous défions du regard, mais il a raison.

- Ça ne change rien à ta situation. Tu es trop vieux pour le travail.
- Arrête tes sombretés. J'ai choisi ma destinée.

Ses os craquent quand il va prendre un bol dans l'armoire. Il le remplit dans la chambre d'eau et il le boit. J'ai aussi soif, mais je vais lui laisser ses réserves d'eau du levé.

- As-tu vu Rir? je demande.
- Non, je voulais te demander la même chose.
- Il est allé voir le dernier spectacle des grimaces et il ne m'a pas retrouvée depuis.

Mon père termine de boire et se prépare à se lever de nouveau, mais je lui vole le bol des mains et je le remplis pour lui. Il boit en fixant le verrier, il essaie de graver le plus de lumière possible dans sa tête avant de partir à l'usine.

- Nous ne nous verrons plus, dis-je.
- Je viendrai te voir à la fin des cycles. Si j'ai le droit de te rejoindre à la tour de lumières.
- Rien n'est interdit dans la ville de Teka.

Ses yeux s'accrochent aux miens. Ils sont la courbure de son dos et son souffle court. Ils sont l'emballage des milliers de sèches et le regret des verriers brisés. Ils sont le départ de ses enfants et le reflet du quai pour maman. Il n'y a rien de lumineux dans les yeux des gens aux destinées tristes comme la sienne.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

C'est rare qu'on ait le droit d'aller sur l'avenue centrale, celle qui lie les tours du plufor au quai, à l'océan. Du plus clair du monde au plus noir. Être ici, ça veut dire deux choses : soit on tient un quai pour une personne qui a disparu, soit le plufor a envie de nous voir. La plupart du temps, il ne veut voir personne, ça doit être pour ça que le reste de la ville a à peine de verriers de rue.

On se rassemble au bout de l'avenue, à quelques pas des tours. C'est pas le plus grand rassemblement, il y a papa, Rir, moi et deux gardes du plufor, avec leur unipièce pâle. Les tours du plufor faisaient moins peur de loin. Il y a des verriers à chaque étage de fenêtres, du premier jusqu'à celui qui touche au ventre du Furieux, il faut rejeter sa tête par derrière pour voir le bout. La tour du milieu est la plus haute et au lieu d'avoir un toit droit et normal, son sommet est comme un sourire à l'envers qui a l'air de vouloir nous tomber dessus. Je n'avais pas la moindre idée à quel point le Furieux était loin. Tourner le dos aux tours envoie des frissons dans les os de mon cou. Et si le plufor sortait, avec ses roues stridentes? On sait jamais. En tout cas, moi, je sais pas tout, pas comme maman.

Papa est à la tête du rassemblement, donc il a un verrier, comme un des deux gardes qui ferment la marche. Ces verriers et les tours font assez de lumière, on ignore les lignes horizontales de l'avenue pour se guider. Les dalles sont bosselées, là où les gens marchent souvent. Les bâtiments pâles défient la noirceur tout autour, leurs fenêtres reflètent notre lumière et les tours voisines. Les dalles noircissent plus on approche de l'océan, les vagues se font plus insistantes, elles réclament un corps qu'on a pas. Même quand on s'éloigne des tours, nos verriers illuminent l'avenue. Un seul aurait suffi. Je rattrape papa.

- Pourquoi on a deux verriers?

Sa bouche a le sourire à l'envers de la tour du plufor, mais il répond :

- C'est symbolique.
- Qu'est-ce que ça veut dire, symbolique?
- Un verrier pour le début de la vie, un pour la fin.

Ses yeux sont plissés, la lumière fait mal aux faibles, du moins, moi, elle me blesse. Sauf que maman me l'a dit, c'est ma destinée, et les meilleurs guides blessent, et toutes ces symboliques

qu'elle racontait. Elle connaissait les destinées de tout le monde. Je me demande si elle savait que sa propre destinée était de disparaître et qu'on tienne son quai sans elle. C'est pas naturel, mais en même temps, je sais pas ce qui est vraiment naturel. Le néant de l'océan ou celui de l'autre rive?

## LE BATEAU

Sa destinée amène les explorateurs au pied d'un mur. Ils allument leurs verriers portatifs, révèlent que ce n'est pas un mur, mais bien un amoncellement de rochers aussi haut qu'une tour. Ma mère défait les sangles attachées autour de son corps et laisse tomber ses provisions dans la poussière. Elle retrouve les câbles, les autres font comme elle. Une autre exploratrice – je dirais qu'elle s'appelle Padenon – l'aide à remettre ses provisions sur son dos. Elles s'échangent des sourires dans la lueur des verriers portatifs, mais des craquelures traversent leurs lèvres et les font saigner, elles n'ont pas utilisé ces muscles depuis longtemps.

- On va escalader?

Padenon a la voix grave et étrangère, celle du Furieux. Le néant est son élément, il est si proche qu'il s'immisce dans tout ce qui vit. Et ici, il n'y a qu'une bande d'explorateurs mal destinés. Ma mère installe les câbles et commence à grimper pour répondre à Padenon. Elle fait une boucle à une roche en haut d'elle, pousse de toutes ses forces avec ses jambes meurtries alors que ses bras la tirent, elle accroche une autre boucle du câble en haut, défait celle d'en bas, répète, continue. Elle crie aux autres chacun de ses mouvements pour qu'ils l'imitent. Elle met toute sa destinée dans l'ascension et c'est peut-être pour cette raison qu'il ne lui en restera plus lorsqu'elle se retrouvera de l'autre côté. Elle disparaîtra, mais elle fait semblant que ce n'est pas une possibilité.

Je suis au fond de mon bateau et ma destinée est celle de ma mère. On ne peut jamais reconnaître notre destinée tant qu'elle ne se tient pas debout devant nous, des trous noirs comme yeux, quand elle nous surpasse, nous pénètre et nous saigne sur l'avenue centrale.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Mes tissus récoltent l'eau noire de l'avenue centrale.

- Qu'est-ce qu'on fait?

Papa soupire, son verrier s'incline, m'illumine.

- Arrête de parler et tu comprendras.

Je le laisse continuer et je rejoins Rir, qui m'envoie un sourire gentil, ses yeux noirs descendent sur le mini-verrier attaché à mon cou. Je ne l'ai pas allumé, pour sauver sa lumière. À défaut de pouvoir sauver maman. Je veux me mettre à pleurer, mais la voix de papa surpasse celle des vagues.

- Je t'amène à l'océan, qu'il t'amène un doux néant.

C'est drôle, parce qu'il ne parle pas, mais ses mots n'ont jamais été aussi forts, aussi longs. Je pense que c'est drôle, puisque Rir se retient de rire. Il sursaute quand les gardes tapent dans leurs mains et quand leurs pieds tombent sur le sol comme s'ils voulaient le battre au rythme des vagues, du cœur, des mots de papa.

Ils s'arrêtent. Ici, l'avenue continue jusque dans l'océan. Ici, l'avenue n'est plus faite de dalles, mais de lattes de métal, du moins, ça doit être du métal, ça sent rouillé. Les lattes respirent, montent, descendent, il doit y avoir des vagues en dessous, les vagues imitent la vie, mais c'est menteur, comme mouvement, parce que c'est à elles qu'on donne les morts. Rir inspire avec plein d'angoisse, il n'a pas l'air de comprendre que ces bouts d'avenue qui respirent sont le quai. Pour une fois que je suis plus rapide que lui à comprendre une symbolique. Papa parle sans parler à nouveau :

- Qu'il t'amène un doux néant.

L'océan emporte ses paroles. Je tire la manche de Rir.

- Qu'est-ce que ça veut dire un néant?

J'essaie de garder ma voix aussi faible que possible, si personne ne m'entend, c'est comme si je parlais pas, alors je devrais comprendre.

- C'est là que les gens vont quand ils meurent. Là où il fait noir.

Ça me fait grimacer.

- Alors pourquoi ils vont là? C'est comme ici.

Il rit. La main de papa nous montre le quai sur lequel il se tient avec les gardes. Nous le rejoignons, je tiens Rir avec beaucoup de destinée. C'est pas comme sur un toit, ça bouge. Je risque réellement de tomber. Papa éteint le verrier, les gardes ferment l'autre. C'est complètement noir, c'est le néant, ça y est, nous sommes dans le monde des morts, avec eux, juste le temps d'un souffle, avec le cliquetis du métal qui respire, la tempête qui menace de s'approcher, de grandir, de nous amener au fond avec les milliers de morts.

- Rir...

Sa main serre mon bras et il me rapproche de lui, je colle mes côtes aux siennes. On reste des éternités en perte d'équilibre. Cinq corps sur mille morts.

## LA VILLE DE TEKA

Tria et Unik examinent mon verrier en circuits triangulaires. Nous sommes trois pour une destinée immense, pour celle de toute la ville, la seule ville au monde. Je prends la surface des mains d'Unik et la dépose au milieu de la table, près du nouveau verrier à présent éteint.

- Voici le plan.
- Le tekaverrier? ricane Unik en lisant le titre de ma surface.
- C'est Teka qui possédera le premier verrier en triangulaire, dis-je. On se doit de l'appeler comme lui.

C'est grâce à lui que je suis rentrée chez les luminologistes. Il n'a pas eu mes idées, mais il m'a permis de les avoir.

- On doit en construire quinze. Pendant que nous les fabriquons, les luminologistes changeurs vont retirer les anciens verriers des tours.
- Donc si nous faisons deux verriers par personne par levé, on devrait y arriver en trois levés, calcule Tria.
- Oui, je réponds. On peut commencer le levé suivant notre rencontre avec Teka.

Nous le rencontrons que dans trois levés, mais mon cœur décide soudainement de tempêter. Que ferai-je, après? Quelle sera ma destinée, une fois que celle de la lumière sera terminée?

- S'il approuve mes plans, j'ajoute.
- Il va approuver, me rassure Unik. Mais on devrait lui dire que ça va prendre six levés. Si on double le temps de production, ça nous permet de gérer les erreurs.
- Un demi-cycle? lâche Tria. Il va s'impatienter.
- Ce n'est pas si long, dit Unik. Il a déjà patienté toute sa vie.

Mon doigt passe sur les symboles de nombres représentant les échéances. J'ose décider :

- D'accord. Faisons ça. Et ça va peut-être nous permettre de mettre un socle métallique plutôt que noir. Pour les reflets.
- Mais c'est lumineux comme idée, Seko! se réjouit Unik.

Iel grave frénétiquement sur sa surface, son sourire s'agrandit à chaque symbole. Iel laisse finalement tomber le plan modifié.

- Mes amies, dit-iel, nous sommes prêtes à éclairer cette ville.



## LA VILLE DE L'ANCIEN

Maintenant que maman a eu son quai, papa peut passer à une autre destinée. Il travaille plus souvent à l'usine de sèches, c'est pour ça qu'on a plus de nourriture que les autres habitants de notre tour. Les sèches sont les seules choses qui aiment exister dans le noir, alors on se doit de les aimer. Si on ajoute de l'océan, ça goûte quelque chose, ce qui n'est déjà pas mal. On doit se contenter de quelque chose, au fil des levés. Un peu de sèches, un peu de lumière, un peu de destinée.

La fin du cycle approche, le début du nouveau aussi. Ça veut dire que le surpassement arrivera bientôt. J'espère qu'on va avoir un autre plufor, le vieux est trop ancien pour s'assurer que les autres vivent. Ses trois tours me surveillent, moi qui suis assise au bord de mon toit. Mes pieds se balancent dans le noir de la ruelle. Du côté du pont, l'autre rive menaçante s'étend comme l'océan et tombe dans la bouche du Furieux, maman m'a appris que c'est lui qui s'est couché sur le monde et qu'il a fait que tout est noir. Avant, il y avait autre chose, mais quoi, dur à savoir, un ciel rempli de verriers, j'imagine. La brise insinue mes cheveux dans ma bouche, quand mes dents s'entrechoquent, les cheveux craquent et ma gorge me demande de tout sortir, j'en ai assez. Retrouver les deux tiges de l'échelle, descendre, allumer le verrier clignotant, il est proche d'avoir un quai, ouvrir l'armoire, sèches sur la tablette du bas, tournevis, marteau et couteau sur celle du milieu, capelongs et unipièces en haut, sur une tringle. Le reflet du couteau crée un deuxième verrier. Dans la chambre d'eau, le miroir de coin me réfracte, verrier dans une main, couteau dans l'autre, cheveux trop longs. Je les coupe en haut des oreilles. Comme ça, il peut venter autant que les toits le veulent. Comme ça, je ressemble encore plus à Rir, et je ne suis pas sûre que ce soit une chose que je veux. Je regrette.

Je range à peine le couteau qu'on cogne à la porte. Je reste prise devant l'armoire ouverte. Trois autres coups. Papa et Rir ne cogneraient pas. Maman non plus. Enfin, peut-être qu'elle est allée tellement loin qu'elle ne se souvient pas de comment rentrer. Je me précipite, j'ouvre et j'oublie de respirer quand deux gardes du plufor fichent leur puissant verrier dans mon bloc et me forcent à reculer jusqu'à la table.

Mes yeux se remplissent d'eau, mais je sais que je ne dois pas montrer de faiblesse devant des gardes. Les gants pâles sur leurs mains se froissent quand ils serrent les poings en tournant la tête partout, ils n'ont jamais visité un bloc ou quoi?

- Où sont tes parents? demande celui qui tient le verrier.

Le verrier de papa meurt à cette question, mais le bloc n'a jamais été aussi clair. Je me préoccupe à peine de la mort de ma lumière, c'est la première fois que je dois parler à des gens qui ont déjà vu le plufor de près. Leurs habits irradient sous leur verrier, j'ai l'air du Furieux à côté d'eux.

- Papa est à l'usine de sèches et maman est sous le quai.

Ma voix sonne comme si je parlais en dessous d'un drap de lit. Rir aurait rigolé.

- Quand est-ce que ton père revient?

Ils font même pas semblant d'être triste que maman soit morte, même si en fait elle n'est pas sous le quai. Ils me fixent de haut, je suis encore petite et mon dos est rond à force de me pencher pour prendre moins de place. Je hausse les épaules, je doute pouvoir répondre, puis ça ne me tente plus de m'entendre.

- Quel est ton nom?

J'espère qu'ils ne vont pas le rapporter au plufor.

- Seko.
- Pourquoi? le garde sans verrier demande par coutume.
- Parce que je suis née en deuxième.

Rir et moi sommes nés le même levé, mais lui d'abord, et il aime dire qu'il est le plus vieux, c'est tout le temps intéressant pour un homme d'être le plus de quelque chose.

- Tu as un frère ou une sœur?
- Mon frère n'est pas ici.

Le garde sans verrier grave des notes sur sa surface.

- Connais-tu un peu les gens de ta tour?
- Pas beaucoup, je dis.
- As-tu vu une personne monter sur le toit, récemment?

La fenêtre attire son regard, bien sûr, parce que j'habite du côté de l'échelle. Je suis la seule à monter, je le sais, je n'ai jamais vu personne d'autre.

- Personne.

Il grave ma réponse. C'est interdit pour les petites filles, j'ai à peine le droit de regarder les gardes, comment je pourrais regarder dehors? Cette raison les fait quitter mon bloc avant de me demander si moi, je suis montée. Tant mieux. Ils ont dû trouver le verrier que j'ai volé. Il ne faut pas mentir aux gardes, sinon le plufor va rouler jusqu'aux ruelles les plus noires de sa ville avec son chariot grinçant pour me faire disparaître. J'aimerais mieux que papa et Rir aient un corps pour tenir mon quai.

Les gardes partis, je reste dans le noir de mon verrier mort. Les cognements du couché me font crier de peur. D'où vient ce signal, dur à savoir. Du Furieux, je pense. La ville s'éteint.

## LA VILLE DE TEKA

Les coups du levé me réveillent. Je suis en sueur dans la lumière des tours du plufor. Mon lit pâle, ma table perdue sous les surfaces, les verriers portatifs et un bol d'eau à moitié bu créent des ombres de tempête sur les murs. Je force mon corps à se traîner à la chambre d'eau de mon bloc de luminologiste. L'eau que je me jette à la figure se réchauffe dès qu'elle entre en contact avec ma peau, peut-être que j'ai rêvé à maman, disparue et brûlée. Je ferme le bassin.

Unik est en visite chez des proches, j'ai notre station à moi seule. Le prototype de tekaverrier me fixe de son œil éteint, je ne vais pas le déranger.

L'océan dépasse les tours du cœur de la ville, je rejoins la courbe du dôme de verre pour mieux le contempler. Je vais éclairer le noir de la ville, mais ça ne me suffira pas, je le sens. Le Furieux me verra étendre du vert sous son corps en entier. Je prendrai un bateau, oui, je le vois là, il flotte au milieu du néant, son fond rond sur les vagues. Il est construit d'étages comme une tour, des corridors pour le traverser. Pas des étages ni des corridors, en fait, ils s'appellent plutôt des ponts parce qu'ils sont au-dessus de l'eau. Pont supérieur, pont inférieur. À travers les ponts, il y a des blocs pour qu'on puisse y vivre. Ils sont petits, mais il y en a suffisamment pour accueillir la moitié de la ville. Nous naviguons loin, tellement loin qu'apparaît une autre ville. Ses verriers sont si clairs qu'on doit mettre nos verres sur nos yeux que ça nous prend un cycle au complet pour ajuster nos pupilles. Et nous apprenons tout ce que nous ne savons pas. Il y a d'autre nourriture que les sèches, il n'y a pas de plufors dans toutes les villes, la tempête aux quinze cycles ne passe pas partout et le Furieux n'est pas un gigantesque homme si enragé contre le monde qu'il l'a emprisonné sous lui, se condamnant lui-même pour nous condamner en retour. Je vois un bateau, moi sur le pont supérieur, je dirige l'expédition et je n'ai pas besoin de revenir, parce que la ville de laquelle je viens est un néant et ma destinée n'est pas de disparaître. Je veux fuir le néant jusqu'à l'infini et être le bout de ciel entre le Furieux et l'océan, un équilibre. Le reste du monde est ma réelle destinée.

Je ferai un bateau et le bateau me fera.

## LE BATEAU

Le bateau tangue sous le Furieux, les mauvaises destinées, les colères, les regrets, ça devient dur de se tenir debout. L'équipage se bat contre un plufor qui n'a pas de visage, pas de nom.

- Tu sais ce qu'est un bateau? me demande ma mère.
- C'est quoi? dis-je avec la voix d'une enfant.

Son doigt trace des lignes sur la condensation de la fenêtre. Un demi-cercle placé comme un sourire, un carré dessus. Elle dessine des vagues, les gouttes de la tempête remplissent son océan. Un bateau, mon cœur d'enfant trouve le mot étrange.

- Avec les bateaux, les gens roulaient sur l'océan, m'apprend ma mère. Un bateau est comme un bout d'avenue qui avance pour nous.
- Comme le chariot du plufor?

Elle fait un rire qui veut dire oui, c'est de là que Rir tient ses réponses, de notre mère, et le bateau s'efface de la fenêtre.

- Pourquoi les gens roulaient sur l'océan?
- Parce que la ville les blessait.
- Tu sais vraiment tout, dis-je, mais je ne pense pas que j'ai dit ça quand j'étais enfant, ma voix est plus profonde, plus triste et je ne sais plus où, quand je suis.

La porte du bloc du bateau se ferme bruyamment et me sort des idées de ma mère. Une silhouette se profile dans la pénombre du hublot. La mort ou quelqu'un.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Rir plaque son dos contre la porte, son torse monte, descend, comme je faisais sur les toits avant que les gardes ne viennent quelques levés plus tôt. Maintenant, je n'ose plus. Je me lève de la table, notre verrier nouvellement réparé brille plus que jamais sur toute la peur et l'excitation dans le sourire de mon frère.

- Qu'est-ce qui se passe?

Rir rit deux coups, comme s'il avait pas eu l'intention de les laisser s'échapper. Il ouvre la fenêtre et sort la tête de l'immeuble. Des voix entrent dans notre bloc, me tirent sur le bord. Des verriers verdissent l'entrée de notre ruelle, des cris résonnent vers l'avenue centrale, il doit y avoir une grande découverte, quelqu'un de spécial, quelqu'un qui a trouvé une raison à toutes nos destinées, et oui, je souris comme Rir.

- Maman est revenue?
- Tu es sombre. Maman est morte, tu t'en souviens?
- Alors c'est quoi, tout ce bruit?
- Teka a frappé.

Je me souviens de ce nom, Teka, il était supposé faire un dépassement du plufor au prochain cycle. Dur de croire que nous sommes déjà au prochain cycle.

- Il a dépassé le plufor?

Il y a beaucoup de destinée dans ma voix, plus que ce que les filles ont le droit d'avoir, mais Rir s'en fiche parce qu'il pense comme moi, il est moi avec plus de naturel.

- J'espère.

Il rit encore, il faut agir comme son nom, de coutume, et il inspire le vent qui tombe des toits, même s'il empeste le sel, c'est tout ce qu'on peut sentir, ici.

- C'était lumineux, Seko. Des dizaines d'hommes en capelongs noirs sont sortis des ruelles, avec des verriers plus puissants que ceux du plufor. Ils ont aveuglé les

marchandeurs des quartiers sombres et j'ai dû me boucher les oreilles quand ils se sont mis à crier « Teka, le plufor! Teka, le plufor! », je n'oublierai jamais ça.

Les hurlements dans la ville arrêtent et Rir aussi. Il cherche à voir au-delà de la ruelle, mais c'est impossible. La fenêtre d'en face s'allume de vert et deux figures approchent, des plus vieux, comme papa. Leurs ombres se penchent, attendent quelque chose de la rue. Rir baisse la voix :

- J'ai dû courir ici quand ils ont sorti les armes et qu'ils ont commencé à entrer dans les tours qui avaient le plus de verriers. Je ne pensais pas qu'ils viendraient ici, mais je voulais être certain que tu allais bien.

Je connais assez bien Rir pour savoir que lorsqu'il termine sa phrase en chuchotant, presque, comme maintenant, ça veut dire qu'il ment.

- Tu voulais être certain que je ne sorte pas, je le corrige.

Il veut répliquer, je lui obscurcis la parole :

- Ça va, je ne suis pas fâchée.

Moi, je me fâche pas, de toute façon, ce n'est pas une émotion que les filles apprennent. C'est dur d'apprendre quoi que ce soit, parce qu'on va pas à la tour de lumières comme les garçons. Rir a appris tellement de choses, comme graver les symboles, comprendre les verriers, l'histoire des plufors et le développement des sèches, la colère et la violence, les quais et le néant, les symboliques, toutes les choses importantes.

- Crois-tu que Teka sera un meilleur plufor?

Rir répond lentement, parce qu'il me trouve sombre :

- Le dernier plufor est de coutume le meilleur. Il est plus fort que celui d'avant.

## LA VILLE DE TEKA

- Celle-là est plus solide que les anciennes, me dit une marchandeuse.

Elle réussit à échanger une surface contre un de mes verriers portatifs, pas celui à mon cou, pas celui de Rir, bien sûr. Je rôde sur la rue des marchandeurs. Je compte quinze dalles avant que les grimaces ne sortent d'une ruelle du côté clair. Elles doivent s'y cacher après le couché, mais quelle tour claire voudrait héberger une cinquantaine de sombres perdus? Les fausses roues grincent harmonieusement, les chants dissonent, les mains tapent, les tissus martèlent le sol et les grimaces dévalent l'avenue centrale et entrent dans la rue des marchandeurs. Je m'écarte du centre. Des curieux sortent de leur tour.

- Dans un cycle! Dans un cycle! chantent les grimaces.

Toutes les émotions sont tracées en noir sur leur visage. Pas de chapeau parmi elles. Pas de tête rasée. Pas de rire invitant et cachotier.

Je suis les dernières grimaces paresseuses. La plupart d'entre elles portent un verrier portatif. La ville s'assombrit. J'explore l'inconnu. Une main se plaque sur mon épaule et me retourne.

- Seko? Que fais-tu?

Unik me cherche des blessures, n'en trouve pas et lâche mon épaule.

- Je cherche mon frère. Je pense qu'il est chez les grimaces.

Iel me ramène vers la clarté.

- Ne fais pas ta sombre. Ne va surtout pas là.

Les grimaces n'ont jamais tué quiconque, du moins, pas de ce qui est connu. Elles ne sont pas dangereuses dans le sens coutumier du terme.

- Tu peux venir avec moi, je lui propose.
- Tu veux tout le temps aller au pire endroit possible, tu ne peux pas t'en empêcher, c'est ça?
- C'est pas moi, c'est pour Rir.
- Eh bien, Rir doit me remercier, parce que je te sauve souvent la vie.



Unik enroule son bras autour de mes épaules et me raconte des histoires de mauvaises destinées alors que nous retournons vers le cœur clair de la ville. J'imagine que Rir en a une aussi. Je l'aurai cherché. Il ne peut pas me traiter de sombre pour l'avoir abandonné.

## LE BATEAU

Des morts sur les ponts. Sous les ponts. Certains ont disparu dans l'océan. Ils ont préféré sauter. Au moins, eux, ils ont eu le choix. On ne choisit pas notre destinée, elle se passe. On peut seulement choisir comment.

Il faut enjamber les cadavres étalés au sol pour monter les escaliers. Le pont supérieur comme les toits de ma vie. En haut, le conteneur détruit, fouillé, dépouillé de choix. Un bateau brûlé. Notre destinée. Ceux qui restent se meurent dans leur bloc. Il n'y a plus de levés, plus de couchés, on choisit ses coups.

Qu'aurait dit Unik? Iel aurait sûrement été là, à tenir le garde-corps, son verrier à ses pieds. Je la, le vois aussi clairement que le bateau. Des secousses ébranlent ses jambes, les muscles de ses bras se contractent, le vent défait ses tresses. Je me poste à côté d'iel, iel sursaute, mon nom franchit silencieusement ses lèvres gercées. Mon ventre gronde, annonce une tempête.

- On va crever.

Quand je me retourne vers Unik, sa bouche est déjà fermée. L'océan aurait pu prononcer cette destinée. Elle n'est pas fausse. C'est la seule destinée certaine.

- As-tu peur?

Iel hausse les sourcils à ma question, des lignes traversent son front. Son verrier faiblit.

- C'est le premier verrier que j'ai fabriqué, dit-iel. Je l'ai sauvé des centaines de fois.

Ses dents se dévoilent, le fantôme d'un sourire.

- Il va me survivre. Il va me survivre et je déteste ça.

Il va la, le surpasser. Je comprends Teka. J'allais lui survivre dans l'histoire des trente-quatre plufors et il détestait ça. Il avait trouvé une solution :

- Alors détruis-le.

Unik se mord les lèvres, les libère, du noir les peint.

- Je ne peux pas.

Je ne veux pas. Les vagues veulent noyer le bateau, le bateau lutte. L'océan jette des gouttes sur mon visage. L'océan pleure pour moi.

## LA VILLE DE TEKA

Tria me tend le nouveau verrier. Il y a du noir au coin de ses yeux et je me demande si elle a essayé, en secret, de ressembler à Teka.

- Garde-le, dis-je. Tu pourras le remettre au plufor. Après tout, c'est grâce à toi que le verrier dure longtemps.

Unik passe entre nous, plusieurs verres pour les yeux entre ses mains.

- On y va.

Nous descendons et trop vite, nous arrivons devant la tour centrale du plufor. Des capenoires nous laissent entrer. Nous nous engouffrons dans le cœur noir de la tour. Personne ne surveille le hall. Les murs sont mal peints couleur océan, des coins plus pâles, oubliés, ressortent sous la lumière de deux vieux verriers au plafond. Les surfaces m'encombrent les bras et traverser le hall jusqu'à l'unique tube m'épuise. Une capenoire au visage caché nous attend. Unik décide de monter en premier. La capenoire ferme le tube et choisit un étage sur le levier circulaire. Vingt-huit. Le dernier étage. Unik me fait un clin d'œil avant de monter. Le tube revient plusieurs moments plus tard et Tria me cède sa place.

Les étages défilent aussi longuement que dans la tour de lumières, mais chacun d'entre eux est plongé dans le noir. Plus je monte, moins l'air habite le tube.

Je passe un étage fait de verre. La lumière des tours adjacentes entre dans l'endroit totalement vide, duquel apparaît au loin l'océan qui rejoint le corps infini du Furieux. Puis tout disparaît.

Le vingt-huitième étage ne comporte aucune division, que des vitres teintées tout autour. Une plateforme, au centre de la salle, accueille des fauteuils autour d'une table basse. Unik est assis.e sur l'un d'eux. Des capenoires se tiennent debout aux côtés de Teka. Les pieds nus du plufor reposent sur la table, sa capenoire s'accroche de misère à l'angle de ses épaules. La lumière des verriers suspendus au-dessus de la plateforme tombe sur son torse maigre. Je m'assois à côté d'Unik.

- Seko la lumineuse, dit le plufor.

Ses mots résonnent dans la pièce, peu importe avec quelle douceur il les a prononcés. J'échappe mes idées dans les trous noirs de ses yeux et parviens seulement à balbutier :

- Merci, plufor, de ta luminosité.
- Appelle-moi Teka.

Je rajuste les surfaces sur mes cuisses.

- Tu es si jeune, murmure-t-il.

Unik se tend, ses longs doigts se contractent sur le bras entre nos fauteuils.

- J'arrive bientôt à six-cent-cinquante cycles.

Il ne doit pas être tellement plus vieux. Dur à savoir, avec tout ce noir. Le coin de ses lèvres se retrousse. Lorsque Tria arrive, il dit :

- Présentez-moi vos plans.

Je relis rapidement ma première surface, avec les gravures carrées et fluides d'Unik. Je connais les plans par cœur, mais mon cœur est en tempête et j'ai tout oublié.

- Nous avons nommé le nouveau verrier le tekaverrier.

Son sourire s'agrandit. J'explique notre plan, qu'il écoute sans interrompre. Il ne s'offusque pas des six levés de production. Unik distribue des verres à ceux qui n'en portent pas et les capenoires éteignent les verriers du plafond. Unik allume le tekaverrier, noie la pièce de vert. Les capenoires hoquent de stupeur et Teka se penche sur son fauteuil. Il lève peu à peu ses verres foncés pour examiner l'effet de la lumière. La plateforme, les fauteuils et nos corps se dessinent dans le reflet des fenêtres plus loin, les déchirures dans le bas de la capenoire du plufor frôlent ses pieds crispés, des traces noires tachent les bras de son fauteuil, là où il a posé ses mains.

- Voulais-tu qu'on ajoute aussi des verriers à l'intérieur de tes tours? je demande.

Il remet les verres sur ses trous noirs.

- Non.

Nous attendons qu'il accepte, refuse ou change nos plans, mais il demeure immobile comme un mort sous le quai.

- Prenez sept levés, dit-il finalement. Avant de les installer sur mes tours, circulez dans les rues avec chacun un tekaverrier.
- Tu veux qu'on défile comme les grimaces? demande Unik.

Teka rit, mais juste avec de l'air.

- Essayez de faire autant de bruit.

Nous nous regardons. Trois personnes pour crier plus fort que cinquante, c'est impossible. Nous ne sommes pas des crieurs. Nous ne sommes pas comme lui.

- Doit-on dire quelque chose? s'enquiert Tria.
- Seulement que Teka le plufor va éclairer la ville entière.

Unik se masse le front et grogne, peut-être sans s'en rendre compte :

- C'est un long travail.

Son commentaire part en échos dans la salle, évidemment, on entend tout, ici. Le plufor perd son sourire.

- Les détails ne m'intéressent pas. Prenez un ou mille cycles, je m'en fiche, mais éclairez les moindres ruelles de ma ville.

Il éteint le tekaverrier. Plus rien n'existe.

## LE BATEAU

Notre bloc existe à peine. Il mesure trois dalles, où reposent un tuyau pour l'eau et deux lits sous lesquels j'ai caché quelques outils pour réparer des verriers. La lumière du seko-verrier du couloir s'imisce sous la porte et trace le contour de mes pieds. C'est cruel de presque voir, mais pas tout à fait. Sans les verriers, il n'y aurait pas de monde. Sans moi. J'aime penser que ma destinée a servi.

Je m'endors. Je me réveille, la cicatrice dorsale alourdie. Mes doigts trouvent le tuyau, tournent le levier du mur, sous le hublot. Je mets ma bouche autour du tuyau, bois l'eau métallique qui en coule. Mon sang sur sa langue, sur ma langue. Il faut arrêter de penser, c'est le seul moyen de continuer.

Nous voulions réparer les systèmes de filtration, mais nous devons économiser nos verriers. C'est encore buvable. Peut-être pas potable, mais ce n'est plus important.

Je m'étends sur le lit de Rir. Il y a laissé ses sueurs froides et ses cauchemars rouillés.

Je chante dans le noir. Il n'existe pas d'autres places où chanter. Pour les morts, pour les spectateurs étouffés dans les vapeurs des grimaces. Il ne me manque qu'un tuyau grinçant pour endormir mes idées.

Que chanter? Le présent, le passé, la destinée? Je choisis la noirceur.

Je nais la seconde. Je promets la lumière. Se destiner la lumière, c'est chercher le néant. Pourquoi faire de la lumière s'il n'existe pas de néant? Le néant noir. Son pied nu se pose sur ma poitrine, appuie, m'enlise dans les cauchemars de mon jumeau et je suffoque. Il aime une grimace. Je chante dans le désordre. Je recommence, une, deux, vingt-huit fois. Née en deuxième, me destiner la lumière, courir sur les toits, perdre maman, voler, errer, trouver Unik, perdre Rir une, vingt-huit fois, entrer dans la tour de lumières, entrer dans la tour du plufor, vingt-huit étages. Une lame, larme sur ma gorge. Un couteau sur le dos. Le monde sur le dos. Le reste est noir. Le ciel et l'océan, les yeux fermés, l'envie d'être.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Des sueurs salées coulent dans ma bouche. Tous les habitants, des quartiers les plus clairs aux plus noirs, doivent se rendre, avec la lumière qu'ils peuvent se permettre, sur la rue la plus proche. Ordre du plufor. Alors papa, Rir et moi nous nous tenons au bout de notre ruelle, attroupés avec des dizaines d'habitants qui ne se sont jamais aperçus avant, même qu'en ombres. Tous ces gens sont la preuve qu'il peut y avoir un plufor. Sans gens, personne ne pourrait être plufor, il serait juste seul.

On dirait que ça fait deux mille cycles – une vie au complet – qu'on attend, alors c'est normal que les gens commencent à chuchoter, ils osent, il ne se passe rien.

- Qu'est-ce qu'on attend?

Papa n'a ni le temps de me dire de me taire ni de me répondre, un bruit sourd, aigu, se lève dans le cœur lumineux de la ville. Des roues qui tournent et qui crient à chaque rotation. On attend le plufor, alors Teka ne l'a pas surpassé...

Il vient me chercher, c'est sûr. Il va me faire disparaître. Ses gardes ont compris que c'est moi qui ai volé le verrier et je vais mourir, c'est clair. Je fais un pas derrière, dans l'ombre de Rir. Ils vont peut-être se tromper et penser qu'il est moi.

Les murmures frissonnent au bruit grandissant des roues du plufor. Pourquoi rassembler tant de personnes juste pour venir me réclamer? Il n'a peut-être pas la moindre idée que c'est moi la voleuse et il va punir toute la ville. Plus j'y réfléchis, plus les crissements envahissent mon crâne et il ne reste qu'une petite idée, dans le fond de toutes mes autres idées.

Il ne peut pas faire disparaître tout le monde.



## LA VILLE DE TEKA

Mes doigts tremblent à force de tisser les minuscules fils bruts à la pince, mes ongles saignent, même si je les ai entourés de tissus de guérison, et ma nuque me tiraille.

- Veux-tu prendre une pause? je demande à Unik, qui prend beaucoup plus son temps, c'est peut-être une meilleure technique pour ne pas souffrir

Ses yeux s'arrachent de son tressage, se posent sur moi.

- Seko, tu as les meilleures idées.

Iel enroule son bras autour de mes épaules.

- Ou les pires. Ça dépend des levés.

Iel nous guide à la station de Tria.

- Hé, on va aux vapeurs, amène-toi.

Je me dégage du bras d'Unik.

- Quoi? demande-t-iel.
- Je ne suis jamais allée aux vapeurs, dis-je.
- Alors ta destinée est sur le point de changer, répond Tria.

Nous descendons au septième, l'étage du milieu, l'étage des machines. Un seul verrier, près du tube, éclaire les murs démunis de fenêtres. Les corridors mènent à des pièces dont les portes comportent des symboles comme poulies de tubes, vitres, verres, conduits d'air, stabilisateurs. Unik trépigne, en tête de marche, quand une porte sans symbole reluit à la lueur de son verrier. Iel et Tria retirent leur capelongue.

- Tu vas mourir de chaleur si tu gardes ta capelongue, m'apprend-t-iel.

Je l'enlève et la pose sur un des crochets au mur, je ne veux pas mourir comme maman. Unik ouvre la porte.

- Lumineux, il n'y a personne.

Iel se couche sur le banc qui longe la pièce. Je m'assois à ses pieds. Des verriers portatifs sont cloués aux murs. D'énormes conduits ponctués d'ouvertures grillagées traversent le plafond. Tria s'allonge sur le banc devant le mien.

- Et là? je demande.
- Et là, on attend, dit Unik.

Je m'étends aussi, c'est sûrement plus facile d'attendre. Mes pieds touchent ceux d'Unik. La porte grince et se referme.

- Oh, juste à temps, se réjouit un homme.

Lui et un autre homme nous saluent et se couchent front contre front sur le bout de banc restant. Les conduits grognent et cognent, puis expirent de légères volutes de fumée pâle. Elles tourmentent les verriers portatifs, lèvitent au-dessus de moi et, timides et chaudes, embrassent mes joues, mes paupières, mon cœur. Elles y déposent la subtile odeur de sel et de métal rouillé, celle du quai pour les morts.

Tout ralentit.

Ma respiration. Les cycles. Ma destinée. Les promesses de mon enfance.

Il fait aussi noir que dans la tour du plufor, mais la lourdeur de mes membres disparaît.

Je suis sur un bateau, sur l'eau, et mes idées cognent au rythme des quais.

Doux néant.

Ma mère chante les brûlures, sa mélodie crépite au-delà du pont.

J'escalade les rochers de l'autre rive et le vaste océan en même temps.

Je suis la tempête aux quinze cycles et l'immobilité des corps sous le quai. La lame qui a égorgé l'ancien plufor. La lueur du verrier portatif à mon cou, le cadeau de mon jumeau. Je suis, nous sommes deux. Je suis son rire, sa disparition. Il est mon second, ma raison.

Je vais fuir la ville morte.

Ou je vais me faire tuer et me laisser faire.

Mes destinées sont la lumière et le néant. Mais les deux me font peur.

- La vapeur révèle les destinées, souffle Unik.

Je ne me souviens plus s'iel a dit ça avant ou après que j'aie pensé à ma destinée, mais dans tous les cas, je mets ma main sur ma bouche pour ne pas rire. Ma paume réchauffe mes lèvres, ou le contraire, dur à savoir.

- Quelle est votre destinée? demande Tria avec la voix d'une très vieille femme.

Les tuyaux crient lointainement comme les roues de l'ancien plufor et la réponse d'Unik s'harmonise à leurs dernières plaintes :

- Je pense que je vais avoir une famille. Dix enfants comme la famille de Teka.

Iel siffle des rires qui se fondent aux bancs, se perdent au creux de la tour de lumières, emportent le monde. Je ne crois pas que Teka soit un enfant de famille nombreuse, il n'y a rien à savoir du plufor sauf le fait qu'il peut tout tuer et tout permettre.

- Je vais vivre au sommet d'une tour du côté noir quand il ne sera plus noir, dit un des inconnus.
- Ça sera grâce au sekooverriers, marmonne Unik et je le, la laisse dire une pareille sombreté.

Des larmes brûlantes me coulent dans les oreilles, feutrent la réponse de Tria :

- Je vais mourir pour Teka.

Je ne suis pas sûre si elle ment. Je ne pensais pas qu'elle accordait tant d'importance au plufor. Unik tousse.

- Quoi? Tria, ne dis pas des mots comme ça!
- Trop tard, dis-je. C'est dit, ce sera sa destinée.

J'ouvre un œil, les deux hommes sont entrelacés sur leur banc. Ils respirent en simultané, ils ne sont qu'un corps, une entité. Tria est recroquevillée sur elle-même, près d'eux.

- Et toi? demande-t-elle.

Mon œil se referme.

- Seko, lance Unik.
- Oh, moi.

J'ai déjà une famille et ça fait trop mal quand il faut tenir un quai pour quelqu'un. Je ne veux ni mourir pour autrui, ni voir les autres mourir. Je ne sais pas si je devrais faire les tekaverriers. S'il faisait juste du néant, on ne verrait personne disparaître et il y aurait toujours un peut-être.

- Ma destinée est la lumière, je dis quand même, en mentant à tout le monde, mais sûrement plus à moi-même.
- Il n'y a rien d'unique là-dedans, dit Tria.
- Quoi? demande Unik et nous rions à sa question.

Ma réponse ne satisfait pas Tria :

- C'est quoi, la lumière, comme destinée? Tu vas en fabriquer jusqu'à ton quai?

Finalement, elle a raison, nous avons tous la destinée de mourir, mais la destinée de notre vie, c'est ce qui continue quand on est mort.

- Peut-être.

La ville sera claire d'une rive d'océan à une autre. Les dalles témoigneront du passé et les verriers qui sont présentement du côté clair serviront aux faibles du côté noir. Les avenues brilleront tant qu'on portera les verres foncés pour se protéger des verriers comme on porte des capelongs pour se protéger du vent, du chaud. La lumière dépassera le pont et trouvera le corps des explorateurs disparus. Elle s'immiscera dans l'océan et couvrira mon corps, les milliers de corps, sous le quai. Peut-être. J'ai envie de mettre ma mort ailleurs.

## LE BATEAU

- Le pont a été construit en quatre-cents cycles, raconte ma mère. La ville ne suffisait pas aux habitants, ils voulaient s'éloigner de l'océan porteur de tempêtes. Le pont pouvait supporter des milliers de personnes et il le peut peut-être encore. On n'y va plus que par dizaine parce que l'autre rive est trop loin dans le néant et les gens ont peur. Peur de quoi? Je ne le sais pas. Les cycles font disparaître les raisons, les pourquoi. Pourquoi la plupart des bateaux ont disparu et pourquoi les gens ont peur du pont.

Et pourquoi je vais mourir sur un bateau. Les bateaux ont disparu, oui, j'aurais dû me souvenir des mots de ma mère avant de prendre le large. Elle-même n'a pas survécu à sa traversée du pont, comme les femmes qui ont péri à le construire. Mourir pour sortir de la ville, c'est une coutume de femmes.

Ma mère gravit encore ses rochers. Ses ongles se cassent sur la paroi rocheuse, mais elle continue. Accrocher le câble en haut, décrocher celui d'en bas, monter. Ses doigts se mouillent, elle lèche son pouce, du métal se pose sur sa langue. Elle monte. Son pied glisse sur une pierre ensanglantée, elle tombe, elle crie, son câble interrompt sa chute et son hurlement, ses provisions claquent dans son dos et la projettent sur le mur de roches, son crâne suintant le percute.

Elle s'efface dans le néant.

## LA VILLE DE TEKA

Le chapeau de Rir suit des capenoires. Elles transportent la femme du reste de ses cycles, couverte d'un drap noir qui embrasse sa maigreur. Deux verriers la guident tout au long de l'avenue centrale. Les rassemblés titubent plus qu'ils ne progressent à travers la ville.

- Je t'amène à l'océan, qu'il t'amène un doux néant.

Le chant est l'art pour les morts, pas pour les grimaces, pas pour elle. Nous descendons au quai. On couche la femme au bout. Mon père dépose à ses côtés le fils, le nouveau-né qui a tué sa mère en se tuant au monde, c'est ce qu'on pense. Nous tapons dans nos mains, nos pieds martèlent les lattes de métal. Un quai pour les chants et les morts. Rien d'autre. Silence. On éteint les verriers. La lueur de la ville trace les silhouettes. On dépose la femme et le bébé dans l'océan, l'eau les engloutit paresseusement. Des bulles. Des hoquets de douleur dans la petite foule. Je me demande s'il y a des grimaces parmi nous. Elles ont le talent d'imiter la peine.

Les pleureurs quittent avec les vieux verriers et mon père, avec ses bras et son dos lourds. Le noir nous avale, Rir et moi. De tristes vagues se brisent contre la berge, bercent le quai sous mes jambes raides et sur les milliers de morts confiés aux profondeurs. Une lamentation naturelle. Une plainte comme celle de Rir. Il retient ses sanglots dans des gémissements qu'il siffle entre ses dents. Mes doigts abordent le tissu granuleux de sa capelouge. Son épaule se cristallise dans la souffrance, et j'aimerais l'apaiser, mais je souffre aussi.

Il voudra peut-être changer de destinée. Partir avec le bateau. Il est bientôt terminé.

Pour l'instant, je pleure pour lui, au bout du quai, près de son amour sombre.

Il n'y a rien de plus calme.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Le plufor tourne sur notre rue. Ça ne sent plus l'océan parce que je respire à peine. J'ai envie de me boucher les oreilles, mais la foule endure le bruit, alors moi aussi. Des gardes marchent autour du chariot, le plufor est échoué dessus, entouré des verriers les plus lumineux au monde, on peut à peine le regarder en pleine face. Plus il avance, plus de personnes font le salut et je dois me souvenir que quand ça sera mon tour, je ne devrai pas grimacer comme je fais par coutume sur les toits, quand je salue les tours du plufor par blague. Les roues sursautent à chaque dalle et à chaque dalle mes oreilles menacent d'exploser. Il roule trop vite, trop lentement, je voudrais qu'il nous dépasse pour arrêter de nous faire souffrir, ou mieux encore, qu'il rebrousse chemin, il n'est jamais venu par ici, pourquoi maintenant? Quatre gardes poussent son chariot, les trois roues n'en peuvent plus. Et le plufor. Dur à voir, mais pas impossible, en réalité. Les lignes de son visage recueillent les ombres que même ses verriers n'arrivent pas à éclairer. Il a sûrement le même visage que le Furieux, il doit y avoir plein d'effroyables destinées, là-dedans.

Papa pousse un peu ma tête pour que je la hoche, sombre moi, j'ai oublié le salut. Mes pieds sont crispés dans leurs tissus, ma capelongue bloque à peine le vent, mes os frissonnent en dessous.

Le plufor s'enfonce dans ce qui a tout le temps été noir, il illumine les plus faibles de la ville et les roues s'accorde au brouhaha des vagues avant de mourir au large. Une bourrasque secoue les habitants, on a tous expiré notre souffle retenu en même temps.

- J'imagine que ça veut dire que le plufor a survécu au surpassement de Teka, me dit Rir.

Au moins, ce n'est pas pour moi qu'il a sorti ses roues, mais je n'ai jamais été autant déçue que quelqu'un ne disparaisse pas.

## LA VILLE DE TEKA

- Votre plufor Teka illuminera sa ville entière, dit Tria.

Unik et moi répétons les paroles, sans crier, car l'avenue est muette et l'annonce surpasse les vagues. Nous chantons presque notre phrase à force d'avancer. La lumière de nos tekaverriers repousse les visiteurs contre les murs, dessine la forme du quai au loin, éclaire le haut des tours, le ventre du Furieux.

Quand nous atteignons le coin de la rue des marchandeurs, des rythmes et des rires stridents ensevelissent nos mots. Les grimaces s'empressement de nous rejoindre avec leurs acrobaties, tournent autour de nous et nous encerclent avec leur chariot. Les yeux plissés, elles lancent des minuscules bouts de tissu noir sur Unik. Un homme dont les larmes noires coulent le long de son cou et de son torse dénudé flatte mon tekaverrier.

- Votre plufor illuminera sa ville entière, se moque une femme en jetant une capenoire sur le tekaverrier de Tria.

Les autres grimaces ricanent et répètent, la phrase prend des tournures tristes, exaltées, effrayées, joyeuses, dégoûtées. Unik peste contre elles. Une grimace tire les verres de mes yeux, mais je n'ai pas le temps de réagir qu'elle me tire la langue, les yeux bien protégés. J'éteins mon tekaverrier pour épargner les miens.

- Hé! Bande de sombres! crie Unik. Vous voulez de la lumière dans votre spectacle ou non?
- Oh, lumineux, oui! répondent des grimaces en exagérant leur intérêt.

Elles poursuivent leur course autour de nous encore un peu, mais bientôt, elles se fatiguent et dégagent un chemin devant. Elles continuent à hurler et à chanter, mais elles cessent de nous suivre quand Tria leur jette la capenoire qu'on lui a lancé. Leurs sombretés éclatent derrière :

- Dans six levés! Le spectacle est dans six levés, un demi cycle!
- Votre plufor illuminera sa ville entière!
- Lumineux! Un demi cycle!
- Bande de sombres!
- Vive Teka!



Tria tire sa capuche sur son visage, marche les yeux sur les dalles. Unik retire ses verres et me les tend. Je refuse de les prendre, iel insiste et je n'ai pas l'intention de me battre longtemps, alors je me laisse faire et je les enfile. Il faut continuer.

Nous dévoilons des tours qui n'ont connu que du néant. Des fissures creusent leurs murs. Elles n'ont que quatre ou cinq étages. À notre passage, les fenêtres s'ouvrent et des habitants s'y pointent. Nous reprenons notre phrase.

- Votre plufor illuminera sa ville entière.

Des rieurs réparant les dalles dans le noir de la rue éteignent leur verrier. Les ruelles mouillées et pleines d'armoires, de portes et d'objets brisés se révèlent, mal à l'aise, sous les tekaverriers. Les lignes des dalles et des gens perdent leur sombre profondeur. Les habitants du côté de plus en plus noir ferment les yeux, leur visage émacié se contracte. Ils ne sont pas faits pour être vus. Comme la destinée des autres. Plus on avance, plus les tours sont courtes et espacées. Des câbles lient les bâtiments, des unipièces entredeux y pendent, les jambes dans le vide, les bras las, la peau déchirée par endroits. Le vent océanique entre dans les ruelles à notre droite, au fond desquelles les vagues se gravent, fils pâles contre le noir de la berge. Il n'y a pas de remparts comme dans le côté clair. L'océan parle autant qu'il veut. Mon tekaverrier se balance sur la rue grugée par les tempêtes. Le large est une pièce sans verrier, la lumière n'en trouve pas le fond, il n'y a pas d'horizon. La tempête attend quelques cycles au bout, s'il existe un bout.

J'aimerais le savoir.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

- Je sais pourquoi maman a disparu, m'apprend Rir.

Il enlève ses tissus, les laisse au pied de la porte de notre bloc, je ferme la fenêtre, je suis revenue du toit juste à temps.

- Pourquoi?

Il ouvre l'armoire et verse nos dernières sèches dans un bol.

- Elle n'est pas la première à explorer l'autre rive. Plus on va vers là, plus il fait chaud. C'est possible qu'elle se soit rendue trop loin, donc elle est morte brûlée.

Le robinet de la chambre d'eau coule dans son bol et le corps brûlé de maman obscurcit la table, l'armoire et la fenêtre, elle se couche partout, elle ne laisse pas de place à d'autres images.

- Pourquoi c'est chaud?

La chaleur, ça existe dans les verriers, dans les dalles, dans le souffle de Rir, dans l'eau qui sort de ma peau quand je cours sur les toits, alors pourquoi la chaleur de l'autre rive est-elle dangereuse?

- Personne n'a pu revenir pour nous le dire.

Rir mange comme s'il n'avait rien avalé depuis un cycle : les sèches décident de s'échapper de sa mastication bruyante et mouillent sa capelougue.

- Il y a le pont, puis les rochers, mais après le sol devient tellement brûlant que c'est impossible de marcher, selon le marchandeur qui est venu à la tour pour nous apprendre ça.

Les marchandeurs ont beau tout savoir des côtés clairs, noirs et interdits de la ville, mais je ne savais pas qu'ils osaient traverser le pont.

- Pourquoi on ne peut pas prendre un bateau, alors?

Rir lève ses yeux noirs et vitreux, la bouche entrouverte sur ses sèches à moitié mâchées et il semble me découvrir pour la première fois. Je suis comme sa première sortie dans les ruelles et c'est une raison d'être fière.

- Un bateau?

La bouchée à l'orée de ses lèvres étouffe sa voix. Il a dû y penser, au bateau, il est vingt-huit fois moins sombre que moi.

- Oui! Maman a dit que ça servait à aller sur l'eau, un bateau. Alors au lieu d'aller sur le pont, on va vers la chaleur en bateau, et si c'est trop chaud, on revient, mais au moins, on se brûle pas les pieds.

Je souris à l'immobilité de Rir, dire que j'ai pensé à cette idée, j'aimerais être un garçon pour la partager à la tour de lumières.

- Arrête tes sombretés, Seko. Ça ne fonctionne pas comme ça.
- Pourquoi pas?

Rir continue à manger, plus lentement, je doute qu'il veuille s'étouffer encore.

- Personne n'a jamais fait ça.

Ma main est fermée sur mon verrier de cou. Je sais comment il fonctionne et la seule raison pour laquelle je sais ça, c'est parce que j'ai pris un risque et que j'ai failli disparaître pour vol.

- Ça ne veut pas dire qu'on ne devrait pas le faire, je dis.

## LA VILLE DE TEKA

Les changeurs escaladent les tours du plufor et retirent les anciens verriers pour installer les nouveaux. Unik dégage des airs de vapeur. Ses tresses se plient sur mon épaule quand iel se penche pour murmurer à mon oreille :

- Même si on donne tous les compliments à Teka, toi et moi, on sait que ce sont des sekoverriers.

Un rire m'échappe et Unik le recueille en plaçant doucement sa main moite contre ma bouche.

- Chut, chut, rit-iel.

Sa main tombe lorsqu'on allume le ventre du Furieux, les tours blessent les yeux. Je baisse mes verres, mais Unik préfère avoir mal.

- Au moins, dit-iel, il a réussi à avoir ce qu'il veut.
- Être invisible dans la lumière? je demande.

Ses cils se baissent sur moi, iel cherche quelque chose, peut-être a-t-iel une destinée à me proposer. Je reste derrière mes verres, la tête levée, c'est plus facile de cacher ce que nous pensons quand il n'y a pas la courbure de nos yeux.

- Lumineux, dit une voix grave.

Unik descend ses verres. Teka se poste entre iel et moi, il devient un mur infranchissable, un voile sur la lumière incandescente de ses tours.

- Que les tekaverriers témoignent de ma force.

La lumière libère les crevasses de ses yeux, tuent le mystère. Ses cils droits chapeautent la ligne plissée de son regard, ses joues s'affaissent sous le creux de ses orbites et son nez remonte au cœur de son visage comme les rochers entre le pont et l'inconnu brûlant de l'autre rive. Ses paupières clignent sur l'humide miroir de ce qu'il admire, une larme coule de son œil droit, celui de mon côté, celui que je suis seule à voir. Je veux le consoler.

- Pour le reste, dit-il, tu fais ce que tu veux. Tant que toute ma ville soit claire.

Il n'a pas besoin de me regarder pour que je sache qu'il s'adresse à moi.

- Nous nous reverrons.

Teka me lance un coup d'œil et disparaît dans sa tour centrale avec sa file de capennoires.

## LE BATEAU

- On n'a presque plus de sèches, annonce Unik.

Les quelques membres de l'équipage rassemblés sur le pont supérieur murmurent leur inquiétude. Son poing se cogne contre le conteneur, iel attire l'attention de tous.

- On a deux choix. Soit on rationne, soit on fait demi-tour.
- Demi-tour? demande quelqu'un. Ça fait trois cycles que nous sommes partis.

Nous ne pouvons pas revenir, je vais disparaître avant de faire demi-tour. Un vent de tempête nous secoue, Rir retient son chapeau, la bouche droite, le regard parti dans le néant.

- Si on rationne, combien de temps est-ce qu'on va tenir? je demande.
- Peut-être quatre autres cycles, répond Unik.
- Aussi bien revenir, dit une femme.

Les autres acquiescent et l'océan renchérit. Unik se renfrogne, mais n'ajoute rien à l'argument. Je m'avance au milieu du groupe.

- Alors c'est ça? Vous êtes partis pour revenir? Que pensez-vous qu'il va se passer quand on va retourner en ville?

La voix de Rir se lève au gré de la tempête lointaine :

- Teka va tous nous exécuter sur l'avenue centrale.

Bien que le nom éveille ma cicatrice, les autres considèrent cette nouvelle destinée.

- Donc nos choix sont de mourir dans quatre cycles avec l'océan ou dans trois avec Teka, résume un autre.
- D'accord, calmez-vous, il n'a jamais été question de crever, dit Unik. On va peut-être tomber sur une bonne destinée d'ici quatre cycles. C'est assez long.

Il y a bien des désaccords, mais rien de distinct. Ainsi, le choix est fait, les mots sont dits.

Nous décidons, peut-être pas collectivement, mais totalement, de mourir dans quatre cycles.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

- Ça n'a pas toujours été noir, dit maman.

Elle nettoie nos bols dans le bassin de la chambre d'eau.

- Avant, le ciel était lumière et le Furieux se tenait loin derrière. Mais les gens y lançaient des fumées qui cachaient au Furieux le monde, sur lequel voulait seulement veiller. Alors il pleurait sur ce monde. Dans ce passé, il n'était pas furieux, juste triste. Personne ne se préoccupait de lui, même si ses pluies devenaient de plus en plus acides.
- Qu'est-ce que ça veut dire acide?
- Ça veut dire qu'elles faisaient disparaître la vie. Le monde ignorait le Furieux. À force de fumées, le Furieux s'est fâché, s'est approché pour nous réprimander, a trébuché et est tombé. Il a tout détruit. Il n'a jamais réussi à se relever. Son corps bloque la lumière du ciel et sans lumière, tout ce qu'on peut construire sont des villes mortes.

Elle replace les bols dans l'armoire, ses cheveux se soulèvent quand elle ferme les portes trop rapidement.

- Est-ce que nous on est vivantes?

Son rire résonne dans le bloc, une chance que son fils est pas là, il est pas capable de rire aussi fort même si c'est son nom.

- Oui, bien sûr.
- Alors pourquoi le Furieux nous a pas tuées?

Elle me flatte les cheveux, fait un sourire en coin, j'essaie de graver son visage sur la surface dans ma tête, mais je ne connais pas assez de symboles.

- Parce qu'on est meilleures que lui pour tout détruire.

## LA VILLE DE TEKA

Mes yeux me fixent dans un miroir ovale. Ils sourient, s'attristent, se surprennent, j'essaie toutes les expressions, juste pour être sûre que je peux être plusieurs personnes, donc avoir plusieurs destinées. Le regard amusé d'Unik apparaît au-dessus de ma tête.

- Qu'est-ce que tu fais? Tu joues la grimace?

J'échappe brusquement le miroir sur la table du marchandeur, qui le replace en grommelant.

- Rien, c'est un miroir intéressant.
- La seule chose intéressante dans un miroir est ce qu'il reflète.

Le vacarme soudain des chansons, des rythmes et des hurlements inonde l'avenue centrale.

- Sombres grimaces, dit Unik.
- Oh! C'est leur spectacle, ce levé!
- Ne me dis pas que tu veux aller le voir.
- Pas vraiment, mais ça fait plus d'un cycle que je n'ai pas vu Rir et je t'ai dit que je pense qu'il est chez les grimaces.
- Alors il est perdu.

Elles dansent au coin de la rue, nous nous réfugions derrière une table d'échange.

- Rir aime trop être marchandeur pour se transformer en grimace.

La rotation des roues envahit les tours paisibles, les usineurs sont à l'usine et les rieurs réparent des dalles du côté noir, où on commence à installer des vieux verriers, donc il n'y a pas trop de visiteurs.

- J'imagine qu'il n'y a qu'une façon de le découvrir, dit Unik.

Iel met sa capuche pour cacher ses tresses. Après avoir circulé avec les tekaverriers, nous ne voulons pas être reconnus, donc les capelongues entredeux protègent. J'imité Unik et je lui demande :

- Vraiment?



- Si je ne peux pas t'empêcher d'y aller, je préfère t'accompagner.

J'enroule mes bras autour d'iel et iel se crispe sous mon étreinte, mais finit par relaxer et m'entourer la tête avec ses bras. Son torse chaud sent les vapeurs. Les sombretés des grimaces nous séparent.

- Juste après le couché! Venez, venez!
- Dernière représentation!
- Dernière représentation, venez!

Elles entraînent des visiteurs et même des marchandeurs dans leur procession. Certains parviennent à se dégager, d'autres acceptent leur destinée. Elles progressent plus rapidement lors des levés de spectacles. Unik et moi les suivons à dix dalles de distance. J'allume mon verrier portatif. La main d'Unik le trouve et l'éteint aussitôt.

- On ne veut pas s'attirer leur regard.

Iel place son bras autour du mien et nous suivons les petits verriers dansants des grimaces jusque dans le noir de la ville.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Papa me gifle dans le noir de ma chambre.

- Sombre fille, il ne faut pas parler aux gardes du plufor!

Je me mets en petite boule sur mon lit, je suis comme un verrier éteint et perdu entre les draps. Dans le rectangle de la porte, l'ombre de Rir aide celle de papa à plier ses tissus et ses outils, papa explore le reste du bloc pour s'assurer qu'il n'oublie pas quelque chose, il reluque notre verrier, mais décide de nous le laisser. Il met une main sur l'épaule de Rir.

- Je reviendrai dans deux cycles. Surveille ta sœur.

La porte claque derrière lui, l'écho, le dernier indice de son existence. Rir vient dans notre chambre.

- Pourquoi il part? je demande.
- Ils ont eu un problème à l'usine de sèches, il va rester là pour les vingt-quatre prochains levés.

Sa voix est douce comme un néant, il doit avoir pitié que papa me frappe et pas lui. Deux cycles, assez pour que des mamans disparaissent et pour que des plufors se fassent surpasser. Assez pour célébrer notre cycle quatre-cents, à Rir et moi, déjà le prochain cycle. Parfait, ça veut dire que Rir sortira encore plus, donc moi aussi, il n'est pas bon pour surveiller.

- Seko, veux-tu aller dans la ruelle des marchandeurs?

Son regard invite à la sombreté et comme je suis sombre, j'accepte. Ce n'est pas juste pour papa. Il est à peine parti que Rir et moi, capuches sur nos têtes, nous retrouvons à l'extérieur. Notre verrier forme un rond de lumière autour de nous et Rir prend ma main. Nous marchons sur les dalles sans nous soucier de leur sens, c'est lumineux comme un verrier change le monde.

La première rue claire se dessine devant, mais Rir nous fait bifurquer dans une ruelle noire comme la nôtre, puis on arrive devant une poutre de métal en haut de laquelle un mur infini rejoint le Furieux. Les plus grands doivent se pencher pour passer ici, je pense, mais nous, on passe

facilement sous la poutre. De l'autre côté, des verriers en fin de vie éclairent le passage, Rir ferme le nôtre. Il reprend ma main, je la serre très fort.

- N'aie pas peur. Les marchandeurs sont au pire sournois. Ils ne te feront pas mal. Pas directement, du moins.

Ici, il n'y a plus de dalles, le sol est uniforme, je pense que c'est un bon mot, uniforme. Des verriers de toutes les tailles sont suspendus entre les bâtiments, sur des câbles au-dessus de nos têtes, des globes d'intensités lumineuses différentes, de plus en plus nombreux plus on avance dans la ruelle, et bientôt, ce n'est plus une ruelle, mais un grand carré rempli de personnes. Un bassin d'eau brille au centre, des verriers se trouvent au creux, la brise caresse l'eau, des fils de lumière verte se promènent sur les figures rassemblées autour. Au souffle de l'océan s'ajoutent les voix et les rires, le ruissellement du bassin et un rythme que je ne parviens pas à replacer, ça ressemble aux coups qu'on cogne quand on tient un quai et quand la voix de papa s'est transformée pour dire que c'est le doux néant quand on disparaît. Rir tire mon bras.

- Viens.

Ici, il n'y a pas que des marchandeurs, avec leurs capelongs extravagantes, leur grand chapeau noir et le sac qui pèse sur leur faible dos, je sais qu'ils traînent des choses pour des échanges, mais je ne savais pas combien jusqu'à maintenant. Des habitants normaux, comme Rir et moi, se mêlent aux plus clairs, aux plus sombres, et à deux ou trois luminologistes. Je n'ai jamais rencontré de luminologistes avant, ils parlent et marchandent autour du bassin, leurs capelongs transparentes volent autour d'eux comme l'aura d'un verrier, des verres noirs sont remontés sur leur tête. Des verres ronds comme des yeux. Peut-être qu'ils les descendent, je pense qu'à force de travailler dans la lumière, ils doivent se voiler les yeux au lieu d'être aveuglé et ça, c'est la destinée la plus forte de tous, d'être aveuglé quand ailleurs c'est noir. Dire que c'est ma destinée. Je dois le dire, pour être sûre.

- Je vais être comme eux.

Je fais rire Rir, par coutume, et je l'imagine déjà avec son chapeau noir alors qu'il m'emmène dans un coin plus foncé du carré. Il a choisi sa destinée quand il a choisi les ruelles, j'ai choisi la mienne quand j'ai cherché la lumière et maman a choisi en disparaissant. Je ne crois pas que papa a déjà

dit ou choisi quoi que ce soit. Sauf que dans le carré, autour du bassin de verrier et d'eau, tous ont fait un choix, c'est lumineux comment il existe autant de destinées, je veux un peu toutes les avoir.

- Les gardes du plufor ne viennent jamais ici, dit Rir.

Il pointe les tours encadrant le bassin et les échanges, les fenêtres sont des rectangles verts qui montent jusqu'au Furieux. C'est peut-être là, l'entrée du néant et c'est pour ça que les gardes évite cet endroit. Souvent ils ont plus peur qu'ils ne font peur, je pense.

## LA VILLE DE TEKA

Un faible verrier couvert de gouttelettes brave le néant. Le reste est ciel, le reste est Furieux. Les visages n'existent pas, les ombres coulent de la tour devant laquelle ils attendent. Et cette tour se perd aussi dans l'obscurité, il peut y avoir un étage ou deux-mille, le nombre de cycles qu'on a pour vivre. Les murs feutrent les voix des grimaces, les personnes en file ne font que respirer. Aucune capenoire, aucun luminologiste n'a osé se pointer ici en capelongue officielle. Il faut mentir quant à notre destinée.

- Je ne sais pas à quoi m'attendre.

La voix d'Unik vient d'en haut.

- Tu... Tu n'as jamais vu de spectacle?
- Je n'en aurais jamais vu si ce n'était pas de toi.
- Désolée.
- Ouais, tu vas trouver un moyen de marchander, aucun doute.

Il y a un sourire dans ses paroles. Très loin, le couché cogne et dès cet instant, la porte de la tour s'ouvre. Les spectateurs entrent, appréhensifs. La porte se claque derrière nous. Des verriers portatifs pendent du plafond bas, Unik doit se pencher pour les éviter. Deux grimaces nous emboîtent le pas et m'offrent des sourires noirs à chaque fois que je me retourne.

- Arrête de les regarder, me dit Unik.

Nous traversons le corridor jusqu'à des escaliers. Les grimaces ont creusé une tour plutôt que de l'élever vers le Furieux. Nous descendons plusieurs marches avant d'arriver dans un grand espace circulaire, des verriers à moitié morts en éclairent les points opposés. Les spectateurs sont dispersés sur les marches autour du vide au milieu. De larges conduits et tuyaux sculptent le plafond à peine plus haut que la dernière marche où on peut s'asseoir. Il doit y avoir une cinquantaine de personnes sans visage. Autant de spectateurs qu'il y a de grimaces.

Les verriers s'éteignent et les spectateurs murmurent leur surprise, leur peur. Unik me rapproche d'iel, nous place flanc contre flanc. Une odeur de vapeur grandit encore et encore. Le sifflement des conduits se déverse à travers les inquiétudes. Je mets la manche de ma capelongue sur mon nez et sur celui d'Unik, qui sent naturellement les vapeurs, iel ne doit pas se rendre compte de ce

qui se passe en ce moment. Un verrier entre et descend jusqu'au cœur de la salle. La grimace le tient au-dessus de sa tête, les bras complètement tendus, le noir de ses lèvres tracé en sourire, mais le noir de ses yeux, en profondes larmes. Puis, elle commence à chanter.

- Première lumière, premier levé, rien avant, rien après.

L'endroit absorbe sa voix et la projette, la répète cent fois. Un autre verrier la rejoint, un homme à la bouche triste, mais aux sourcils joyeux, et leur voix s'entremêlent, se complètent.

- S'il n'y a rien avant, il n'y aura rien après.

Des grimaces descendent et forment un cercle. Elles déposent un verrier éteint au centre et chantent en harmonie.

- Il n'y a nulle part où aller. Alors nous t'amènerons à l'océan, qu'il t'amène un doux néant.

Deux trous noirs au-dessus d'un sourire effroyable apparaissent au centre des verriers. Je me crispe contre Unik. Impossible. Teka ne peut pas être une grimace... Il lève une lame scintillante, agenouille une des grimaces en cercle autour de lui et lui ouvre la gorge. Elle s'écroule, mais aucun noir ne jaillit de sa peau. Les autres partent en courant vers la sortie.

- Ces histoires de néant sont des sombretés!

Ce n'est pas la voix de Teka et à mieux regarder l'homme au centre, je réalise que ce n'est pas lui, juste un jumeau. Et le mort à ses pieds respire. Mes bras s'affaissent et la vapeur entre dans mon soupir de soulagement. Je mets aussitôt ma manche sur ma bouche, Unik s'occupe de la sienne.

- Je suis le néant et je ne suis pas doux. Mais ce n'est pas de ma faute.

Il pleure à grosses larmes sèches, tombe sur ses genoux, près du cadavre, sa capenoire un halo de néant autour de lui. Il sanglote. Des rythmes proviennent de la sortie, de l'entrée. Sa tête se lève de ses paumes.

- Non, c'est de la faute des trente-trois plufors qui m'ont précédé.

Il se redresse majestueusement et raconte des événements que les autres grimaces reproduisent en dansant et en chantant.

Le premier plufor est très rond et il décide de diriger la ville pour aider les autres. Le deuxième le pend devant ces mêmes autres et les asservit pour qu'ils construisent la ville comme il l'entend. S'enchaînent des cycles de meurtres, de torture et de rires cruels.

Les tours du cœur de la ville, représentées par trois grandes grimaces, rayonnent plus que jamais au vingtième plufor. Plus le spectacle avance, plus l'histoire des plufors s'allonge, plus la salle s'illumine et plus je frissonne.

Le vingt-huitième réclame celles qui atteignent quatre-cents cycles – encore des enfants – et les baise à tour de rôle, leur arrache des plaintes de douleur qui me donnent la nausée. Le corps peint des grimaces qui représentent les filles est surtout dissimulé dans les ombres, mais ils sont nus et ils subissent bien quelque chose, dur à savoir, à travers les voix et les vapeurs – je suis trop loin. La salle tourne, tangué.

Le vingt-neuvième interdit aux filles de marcher dans le cœur de sa ville, mais lui, au moins, il les laisse tranquille. Il préfère exécuter des innocents.

Le trentième retire les verriers du côté à présent noir de la ville et les rapatrie dans le cœur, faisant disparaître le reste.

Le trente-et-unième rassemble une grande population féminine pour construire le pont entre la ville et l'autre rive. Plusieurs meurent à l'ouvrage. Celles qui survivent jusqu'à la fin des travaux doivent sauter en bas et selon le faux Teka, le raconteur, il y a des faits qui n'ont pas été gravés sur les surfaces, par rapport à ce plufor. Il y a bien une raison pour laquelle il les a toutes tuées. Le raconteur propose l'idée d'une vengeance contre les filles, à cause d'un amour amer. Le règne des plufors est une vengeance contre les femmes et on oublie les pourquoi.

Le trente-deuxième préfère les hommes et c'est tant mieux. Il ne change aucune coutume, mais il instaure le salut. Il est encore jeune quand son propre fils, notre ancien plufor, l'assassine dans son sommeil.

Le trente-troisième plufor sort de la tour centrale, à peine quatre-cent-trente cycles et déjà le sang de son père lui coule des paumes. Ses mille-quatre-cent-vingt-deux cycles de règne passent en une tempête. Il est aussi inutile que son père. Il s'enfile les filles comme le vingt-huitième et les hommes comme le précédent, mais il fait au moins semblant de ne pas le faire. Le Teka raconteur,

à bord du chariot mélodieux des grimaces, tourne autour des histoires ennuyantes de la vie de l'ancien. Quand des gardes pâles entrent et courent, quand des bombardements font trembler les marches et les spectateurs, le raconteur égorge l'ancien plufor à nouveau. Les verriers se ferment, le chaos se tait et nous tombons tout à fait du côté noir. J'ai l'impression de revivre mon enfance.



## LE BATEAU

Elle se réveille dans le néant, peut-être qu'elle est morte. Elle tousse. Les articulations, le dos, le souffle, tout lui fait mal. Padenon approche son verrier portatif d'elle, sa bouche est inquiète.

- Tu es en vie?

Ma mère aurait préféré dire non, mais ce n'est pas un mot qu'elle a appris. Elle est sombre comme toutes les filles. Elle accepte alors sa destinée de toujours être en vie sous le Furieux, *je vais te dévorer, toi et tout ce que tu as fait naître, même si tu supplies, tu supplies*. Au moins elle se dit que si elle a encore si peur de cette voix, c'est parce qu'il reste de la destinée en elle.

Le vent brûle la peau, elle remonte sa capelongue sur son visage, baisse la capuche et laisse une ligne à la hauteur de ses yeux pour repérer les verriers portatifs des autres.

- Je crois que nous sommes au sommet des rochers.

Les mots de Padenon se fatiguent plus vite que le chariot du vieux plufor. Que disait-il, déjà? *Tu n'as pas le droit de partir. Tu fais partie de la ville, alors tu m'appartiens*. De quoi avait-il peur? Qu'on trouve plufor que lui ailleurs? Il y a une limite de villes sur lesquelles un homme peut régner. Et elle n'a jamais aimé les tours. Elles sont trop proches du Furieux. Même ici, au sommet, elle peut l'entendre respirer.

- Allons-nous redescendre? demande ma mère.

Padenon ajuste le tissu de guérison autour du crâne de ma mère, elle qui ne le sentait pas avant cet instant. Les pupilles infinies de Padenon s'adoucissent lorsqu'elles croisent les siennes.

- Quand nous irons mieux.

Leur regard habite celui de l'autre pendant dix tours de pendule, elles oublient qu'elles ont déjà vu autrui, elles explorent le visage, gravissent les lignes salies du nez, l'épuisement sous les yeux, la plaie sur le front, les lèvres assoiffées. Elles rêvaient de fuir et d'explorer sans savoir qu'elles auraient pu le faire juste en se regardant vraiment, pour une fois. Prendre quelques cycles pour trouver une nouvelle lumière dans les yeux d'une autre. Trop tard, elles sont déjà parties et ma mère pleure des larmes acides que Padenon essuie de ses pouces rugueux. Aussi bien aller mieux.

Je pense que la ville est assez loin, à présent.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Une file de capelongs noires infiltre le carré des marchands et s'attire la lumière des verriers environnants. Des capelongs noires, je n'en ai jamais vues, personne ne voudrait porter ça à moins de vouloir disparaître. Rir place ma capuche sur ma tête et murmure :

- Les alliés de Teka. Silence.

Ils montent sur le rebord du bassin lumineux, le carré est à eux, les marchands les dévisagent d'un air un peu effrayé, surtout méfiant, et les luminologistes se fondent aux murs des tours comme nous. Nous attendons, immobiles, les rythmes ont cessé, même le vent se fait timide, et une lumière grandit dans la ruelle d'en face. Une figure noire se révèle derrière le vert aveuglant, plus l'ombre approche, plus je plisse les yeux. Les luminologistes baissent leurs verres noirs sur leurs regards, je savais que ça servait à ça, je suis vraiment destinée à la lumière. La figure entre dans le carré, monte jusqu'au bassin et éteint son verrier. Il marche autour les mains dans le dos, sur sa capelongs noire striée de filaments de verriers provenant de l'eau, ses cheveux foncés sont lustrés sur sa tête. Le profil de son visage est découpé d'ombres, sa mâchoire et son menton noircissent la possibilité d'un cou, son nez est retroussé comme le bout de la plus grande tour du plufor et ses yeux sont énormes, je frissonne, mais quand il se retrouve du côté le plus proche de Rir et moi, je comprends qu'il a mis du noir autour, pour prouver qu'il est plufor, j'imagine, parce que pour être plus fort que les autres, il faut commencer par les effrayer.

- Que croyiez-vous?

Les échos de sa voix rebondissent dans le carré, ils sont sa seule réponse. Ses paroles sont les vagues et le grincement du quai, la faible rumeur des roues du plufor, le grésillement des verriers en fin de vie.

- Que pensiez-vous qu'il se produirait, après le premier assaut? Que j'allais mourir?

Il tousse un rire, mon frère aurait des choses à lui apprendre.

- Le sombre vieillard qui vous sert de dirigeant n'est pas le plufor de cette ville. Regardez-moi et souvenez-vous en.

Les capelongs noires qui l'entourent tapent une fois dans leurs mains, Rir sursaute et les alliés crient :

- Teka le plufor! Teka le plufor!

L'homme au centre descend, rouvre son verrier et ses alliés le suivent, du moins, je le suppose, parce que quand j'ose ouvrir les yeux, ils ont disparu. Les gens du carré reprennent leurs mots et leurs échanges et quand ceux-ci sont assez forts pour couvrir nos voix, Rir glousse.

- Lumineux! Haha! J'avais entendu des rumeurs, mais je ne pensais pas qu'il allait réellement se pointer ici.
- C'est qui?

Il prend mon poignet et me guide vers la ruelle où les capelongs noires se sont volatilisées. Mes jambes tremblent à l'idée de suivre leurs pas.

- Cet homme, Seko, changera notre ville pour le mieux. Cet homme est Teka.

## LA VILLE DE TEKA

Un verrier clignotant entre en salle. Des chants tristes partent en échos trop intenses pour en comprendre un seul mot. La pièce est claire, la pièce est noire, verte, noire, encore et encore. Des rythmes épars comme des bombardements. Des grimaces vêtues en gardes de l'ancien étendues au sol. Le faux Teka est planté au milieu, le noir lui coule des yeux quand il pleure, puis quand il crie à s'en arracher le cœur. Tout tombe dans la noirceur.

- Voici que je nais, chante presque le raconteur. Papa m'appelle dix, Deka, mais maman comprend mal parce qu'elle est sombre, alors elle dit Teka.

Une harmonie d'enfants suit ses paroles rythmées.

- Elle a donné naissance dix fois, mais elle n'a que quatre enfants. C'est à cause des plus sombres de la ville, à cause de l'exploitation. Si vous ne savez pas ce qu'est l'exploitation, vous n'êtes pas sombres, vous êtes chanceux.

La moitié des enfants pleure, l'autre chante une mélodie poignardante.

- Naître dans le noir c'est exploiter les mines et piocher les métaux et les pierres pour vos tours, et trouver les filaments pour vos tissus et vos capelongs, et déterrer les roches qu'on fond en verre dans les cheminées mortelles pour vos verriers. Ça, c'est l'exploitation.

Le raconteur accompagne momentanément les enfants, sa voix se brise comme s'il sanglotait avant de reprendre :

- Là, il n'y a pas de verrier, la terre et les trous perdent les trop sombres, orientent ceux qui le sont moins. Là, il n'y a pas de famille. Je dis papa, je dis maman, mais celle qui m'a donné la vie n'est qu'une fille qui se fait prendre à chaque fois qu'on la trouve dans le noir, et c'est tant mieux, sinon il n'y aurait pas de joie pour les hommes les plus forts.

Il s'arrête, les harmonies s'arrêtent, son souffle surpasse le néant.

- Quoi? D'où pensiez-vous que la clarté venait? crie-t-il.
- Elle vient du noir, chantent les enfants.

Et c'est lumineux, parce que je pense que Teka dirait vraiment ça. Des voix s'ajoutent :

- La clarté vient du noir.
- Et je suis la clarté, dit le Teka raconteur.

Un tekaverrier au cœur de la salle s'ouvre et je tourne la tête pour m'éviter sa lumière. Mon regard croise celui d'un spectateur assis sur une marche plus haut. Dans la clarté aveuglante, des lignes luisantes effacent le noir sous ses yeux. Ses épaules se contractent, mais son regard ne s'échappe pas du mien, il l'emprisonne. C'est Teka. Toute sa vie défile, comme dans les yeux de mon père, une vie perdue dans le noir, et Teka, qui rampe au lieu de grandir, sur la terre trouée de l'exploitation, pour sortir, pour s'évader du néant. Il est peut-être le plufor, ses yeux ne mentent pas, il est né le plus faible. Et je suis triste pour lui et avec lui. Nous nous explorons le fond des larmes.

Teka a assisté au spectacle de sa propre vie, mais je suis la seule à avoir vu la vraie histoire.

Le tekaverrier s'éteint.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

La ville tremble, du cœur clair au côté noir, et je crois que même le pont et l'autre rive ressentent les coups qui secouent mon bloc. Papa doit le savoir, mais sûrement qu'il ne peut pas fuir l'usine de sèches, il s'y sent peut-être même plus en sécurité, de toute façon. Rir est au fond de ses ruelles, de coutume, alors moi je suis sur mon toit et maman est brûlée au loin au lieu de couler dans le néant sous les quais. À chacun sa place.

Je reste assise en retrait du bord de notre petite tour, avec les tremblements et les hurlements dans le cœur de la ville, ça serait trop facile de tomber et je ne veux pas que papa ait raison. Une autre secousse, je jure que Teka et ses capenoires – oui, je vais les appeler comme ça – vont finir par détruire toutes les tours lumineuses et après, où est-ce qu'il va vivre, dans les bateaux abandonnés du côté noir? Il avait l'air d'aimer poser des questions, dans le carré des marchandeurs, les autres ne doivent pas l'interroger souvent. Il n'a peut-être pas de réponse et il veut juste qu'on le regarde pour s'assurer qu'il existe vraiment.

Un des échafaudages sur la tour de lumières s'écroule. Je ne peux pas empêcher mes jambes de se déplier et de se raidir. Je suis debout, je recule. Le son a la force de réveiller le Furieux, attention, il va se fâcher encore plus, il n'a rien d'autre à faire maintenant qu'il a trébuché.

L'autre échafaudage tombe dans les rues.

- Arrêtez!

Mes paumes bloquent mes oreilles, je m'entends crier de l'intérieur. Ils détruisent ma destinée, ce n'est pas naturel. Le sol gronde, me renverse sur le dos, le vent oublie d'entrer dans ma gorge, je pleure et je vais mourir. Puis l'air revient. Papa a raison, c'est trop dangereux, ici. Je descends l'échelle et je viens pour m'arrêter à notre fenêtre, mais je ne le fais pas, je prends le verrier du bord et je glisse jusqu'à la ruelle.

J'espère que les échafaudages ne sont pas tombés sur Rir. Des gens courent dans les rues avec leurs verriers et au lieu de se rendre au cœur, ils s'échappent vers le côté noir, ils vont aveugler les faibles sombres, ce n'est pas trop lumineux de leur part. Je fais le contraire.

Entre les détonations, les vagues s'agitent, il n'y a jamais de silence, et ça veut dire que la tempête aux quinze cycles approche, ils auraient pu attendre, Teka et ses capenoires.

Sur l'avenue centrale, à mi-chemin entre l'océan et les trois tours du plufor, mon verrier prend toute la place avec sa lumière. Je le ferme. L'avenue tombe dans la noirceur, c'est rare, il fait souvent au moins un peu vert, ici. Si je connaissais mieux les ruelles, je serais passée par là, mais j'ai peur de me perdre et de brûler.

Autour des tours du plufor, les hurlements se perdent, la tour de lumières est encore intacte, mais le dôme de verre qui s'y construisait est ruiné, la seule bonne chose qui se fabriquait avec le vieux plufor, j'espère que le nouveau changera plus de tours et de rues.

Je fais un pas devant quand un bras lourd m'entoure le cou. Une main me bloque le cri. On me tire dans une ruelle. Les tours disparaissent. Mon verrier éclate au sol. Papa va me tuer.

## LE BATEAU

Une puissante détonation secoue le bateau. Mon bloc chavire. Mes jambes se raidissent. Mes mains se plaquent sur le cadre de la porte. Je cours, mon épaule frôle le verrier éteint du corridor. Le tumulte des voix anxieuses m'apporte la lumière du pont supérieur. Je monte les escaliers à toute vitesse, retrouve plusieurs membres de l'équipage rassemblés dans le halo d'un verrier que tient un homme. Ses traits durs reposent sur le conteneur. Sur ce qui aurait dû être le conteneur. Nos réserves de sèches. Disparues.

- Que s'est-il passé? je demande.

L'homme se tourne dans ma direction. Le verrier se balance, intercepte des volutes de fumée. Il colore le découpage inégal du conteneur métallique sur le Furieux obscur. Au sol, des corps. Des crânes carbonisés, des airs de chair calcinée mêlés à ceux des sèches. Je recule, rejoins un membre de notre expédition contre le garde-corps. Il régurgite tout ce qu'il a dans les tripes. Il ne faut pas, il ne nous reste plus rien à nous mettre dans le ventre.

- Une explosion, répond l'homme avec le verrier, comme si ce n'était pas évident.

Il pince son nez et s'approche de l'affreuse destinée. Les vagues, le vent, les plaintes du bateau et de l'équipage. L'homme compte avec la menace de larmes et le reflet des crânes dans son regard.

- Quatre, dit-il. Quatre morts.

Les gens se serrent les uns contre les autres, pleurent ensemble. Nous sommes plusieurs, mais je suis entourée d'étrangers.

Je ne sais pas où est Unik.

Je suis seule.



## LA VILLE DE TEKA

Unik m'aide à me relever. Mes genoux menacent de céder, mais je me force à marcher pour rejoindre la sortie. Les grimaces au cœur de la salle discutent avec des spectateurs, mais je ne retrouve pas Teka, le vrai Teka. J'ai sûrement fait le cauchemar de sa présence, j'ai inspiré quelques vapeurs. Bande de sombres grimaces.

- Seko?

Ma nuque craque quand je relève le menton à toute vitesse.

- Rir!

Sa capelongue danse à ses pieds, elle est trop large pour son corps mince, son cou ravale une boule de rires. Je lâche Unik pour sauter dans ses bras et son étreinte m'étouffe presque, mais je me laisse faire. Je le tiens à bout de bras, il a encore rasé son crâne.

- Où est ton chapeau? Et que fais-tu ici? Je t'ai cherché. Papa a déménagé et j'ai mené un projet pour le plufor et...
- Je sais tout ça, Seko. J'aimerais te complimenter, mais tu as vu le même spectacle que moi.

Je me soutiens à Unik, qui toise Rir.

- Teka ne m'a pas forcée à sauter en bas d'un pont et il ne m'a même pas touchée.

Il choisit un rire méchant.

- Tu changeras bientôt d'idée.

Des spectateurs sortent, d'autres parlent avec des grimaces. Elles recrutent pour... ça? Des gens se font torturer, dans ce spectacle, enfin, ça avait l'air de faire mal.

- Alors quoi? Tu es une grimace, maintenant?

Il ne fait que secouer la tête, puis son regard part et trouve une autre chose à voir derrière moi. Un franc sourire remodèle son visage.

- Je dois te présenter quelqu'un.

Je me retourne juste à temps pour remarquer les dents tachées de noir et le vaste sourire d'une petite grimace émaciée. Elle bondit à côté de mon frère et se blottit contre lui, la tête échevelée contre son épaule.

- Seko, voici Kalm, parce qu'elle est née sans bruit, et Kalm, voici Seko, elle est née en second.

La grimace rit entre ses dents. Le noir autour de ses yeux est effacé et traversé de lignes de larmes pâles, comme Teka, je suis sûre de l'avoir vu. L'habit de la grimace est un unipièce sans jambes, à moitié pâle, à moitié noir. Ses pieds nus dépassent timidement de sa capelongue.

- Qui est cette femme? demande Unik pour moi.

À la lueur du verrier derrière moi, il devient de plus en plus évident qu'elle ne sourit pas. Le noir lui peint une joie qu'elle n'a pas. Elle observe Unik la tête inclinée alors que Rir la regarde, une tendresse inconnue dessinée dans la courbe de ses yeux.

- Ma destinée, dit-il.
- Quoi?
- Kalm est la femme du reste de mes cycles, m'explique-t-il lentement, comme si j'étais sombre.
- C'est une grimace, Rir! Une grimace! Ce n'est pas ta destinée! Tu es marchandeur!

Il franchit le pas de distance qui nous sépare, nous sommes quasiment nez à nez, on doit ressembler à un miroir.

- Oui et je suis aussi la destinée de Kalm.
- Tu vas ruiner ta vie.
- Ce n'est pas interdit. Ce n'est pas ton valeureux Teka qui a dit ça?

Je recule jusqu'à Unik.

- C'est ce que je pensais. Continue de le côtoyer et nous verrons qui va ruiner sa vie en premier.

Il enlace sa grimace et les deux descendent, la femme du reste de ses cycles nous fait un clin d'œil sans sourire, se retourne et rit avec mon frère. Sale voleuse de destinée.

- Allez, on rentre, dit Unik.

À l'extérieur, je m'arrête au pied du mur, sous le vieux verrier. Quelques spectateurs vomissent plus loin dans la pénombre, d'autres essaient de rattraper leur souffle. Mon dos s'appuie contre la pierre chaude de la tour. Unik me laisse une dalle de distance, de vent. Des grimaces silencieuses rôdent parmi les spectateurs encore éparpillés tout autour. Elles tiennent des verriers portatifs. Le mien pèse contre mon cœur. Je l'arrache de mon cou et je le lance au sol. Il se fracasse.

- Retour au cœur, retour au cœur! crie une grimace.

Les grimaces entament leur marche dansante sur la rue noire. Je me redresse et commence un sourire pour rassurer Unik, mais le coin de ma bouche vacille quand une figure, juste derrière iel, apparaît.

- Marchons, dit l'être.

Un haut-le-cœur me monte à la gorge. Unik fait un pas derrière, ses mains tremblent aussi. Une seule personne a la voix d'une fin de bombardement. Teka. Il suit la rue, loin derrière les verriers portatifs des grimaces. Sa capelongue entredeux tombe de l'une de ses épaules, il la rajuste et attend. Unik et moi le rejoignons. Comme il l'a proposé, nous marchons.

- Qu'avez-vous pensé du spectacle?

Il parle si bas qu'il est près de chuchoter, mais sa question envahit le noir de la ville. Il se trouve quelque part à ma droite et Unik est à ma gauche, main dans la mienne.

- Je ne sais pas quoi penser, avoue-t-iel.

- Mmh, dit Teka.

Sa voix se penche sur moi :

- Et toi?

- C'était violent.

Il souffle pour rire.

- Évidemment. C'est l'histoire des plufors.
- Toi, qu'as-tu pensé? je lui demande.

Il ne dit rien pendant quelques dalles, il ne fallait peut-être pas lui poser de questions.

- Disons qu'on ne m'a jamais donné une si belle voix pour chanter de si laides choses.

Il a l'air de dire qu'il n'a jamais eu de voix avant ce spectacle. C'est peut-être pour cette raison qu'il criait si fort quand il a égorgé l'ancien plufor.

- Vas-tu faire disparaître les grimaces?
- Pourquoi ferais-je ça?

L'ancien aurait sûrement fait tuer toutes les grimaces s'il avait assisté à un pareil spectacle, mais je réponds :

- Je ne sais pas.
- Non, dis-moi.

Sa demande s'engouffre quelque part, nous sommes probablement en train de passer devant une ruelle. S'il sort son couteau et que le bruit de sa lame tranche la noirceur, je pourrai courir par là.

- Elles se sont moquées de toi, dis-je.
- On ne prend pas le temps de se moquer de ceux qui n'ont pas d'importance.

L'océan vient susurrer des gémissements de bateaux oubliés. Ils ne doivent pas être loin. Teka me laissera peut-être éclairer le reste du monde.

- Tu n'es pas comme les autres plufor.
- Seko, m'avertit Unik.

Sa main étrangle mes doigts brûlants.

- Qu'y a-t-il? s'enquiert le plufor. Tu n'es pas d'accord avec elle?
- C'est juste un commentaire sombre.

Je retire ma main de celle d'Unik, iel me fait mal, sauf qu'il ne reste que les lignes entre les dalles et les points de verriers portatifs des grimaces pour me guider dans le néant.

- Pourquoi? dit Teka.
- Dire son opinion du plufor... C'est mauvais pour la destinée.

La lumière des verriers suspendus au-dessus de la rue des marchandeurs se révèle. Les grimaces y sont presque rendues.

- Il me semble que les coutumes doivent changer.

Nous poursuivons en silence. Je remets ma capuche lorsque nous arrivons devant mon ancienne tour. Mon père n'habite plus là. Ce n'est plus chez lui. Teka me fixe par le trou noir de sa capuche.

- Parlons-en plus longuement dans ma tour. Tu viendras me voir.

Il se perd dans la ruelle. Des grimaces agacent les marchandeurs, mais elles n'ont plus de spectacle à annoncer alors au moins, elles ne crient pas.

- Tu viens d'organiser ton quai, me destine Unik.

Sa capelongue verdit sous les verriers. Mes poings pâlisent sous la tension.

- Traite-moi de sombre autant que tu veux, je choisis ma destinée.

## LE BATEAU

- Le conteneur...

Ce détachement familial se déverse sur le pont supérieur. Les yeux boursoufflés se dirigent vers les escaliers, que Rir achève de monter. Le vent attrape sa capelogue et ses cheveux courts s'agitent sur son front. Des cernes foncés obscurcissent ses orbites. Son regard n'est qu'une ligne noire.

- Ça allait déjà mal, rit-il.

Silence. Sa bouche s'incurve, il incline la tête, considère peut-être les cadavres, enfin, j'espère qu'il y a de la considération en lui. L'homme dont je ne connais pas le nom braque son verrier dans sa direction, les crânes s'effacent.

- Tu trouves ça drôle?

Sa question résonne dans la carcasse brûlée du bateau. Le reflet vert du verrier danse dans les yeux vitreux de mon frère. Je me détache du garde-corps et je le prends dans mes bras. Je veux qu'on fusionne, qu'il ne parte plus jamais.

- Je pensais que tu avais disparu, je murmure.

Ses doigts squelettiques flattent mes cheveux. Il y dépose un baiser brûlant. L'homme lève le verrier entre nous.

- Comment c'est arrivé? demande-t-il impatientement.

Ses narines se dilatent sous son souffle, ses épais sourcils froncés m'obligent à me détacher de Rir. Je tends ma main et l'homme me cède sa lumière. Je passe entre les membres de l'équipage, couvrant mon nez avec la manche de ma capelogue. Les débris me saluent, se moquent de moi.

J'explore.

Le halo du verrier dessine quatre crânes, deux corps presque entiers. Les sèches brûlées comme les victimes, le métal du conteneur flétri comme nos chances de survie. L'explosion a creusé une ouverture fumante et circulaire. L'épicentre de la détonation vient du milieu du conteneur, pas

d'un point où celui-ci aurait pu s'enflammer de lui-même. Rien d'extérieur. Il aurait fallu mettre un explosif à l'intérieur pour générer un tel dommage.

Ma main tombe de mon visage. Tant pis l'odeur, tant pis les secrets. Cette explosion n'est pas un accident. Il ne suffit que d'un coup d'œil aussi désintéressé que Rir pour le savoir. Une bombe. Une seule personne possède les connaissances pour fabriquer une pareille destinée. Mon jumeau me regarde distinctement, dans la ligne entre le néant et le halo du verrier.

Je ne sais toujours pas où se trouve Unik.

## LA VILLE DE TEKA

Quatre tekaverriers surplombent mon père, tout petit au centre du hall de la tour de lumières. Les luminologistes et les marchandeurs tournent autour de lui comme des tempêtes. Il chancelle à leur passage, ses yeux vitreux clignent sous la clarté du plafond. Je l'amène à l'extérieur. Il boite de la jambe gauche.

- Il y a tellement de naissances, se plaint-il. Il faut produire le double de sèches depuis les cinq derniers cycles.

Il tousse et se racle la gorge.

- Comment c'est, vivre à l'usine?

Ses mains repassent son unipièce taché de ronds foncés.

- Il y a une grande chambre pour tout le monde. Pas trop intime, mais on est bien nourri et j'ai moins mal aux genoux depuis que je n'ai plus besoin de marcher autant à tous les levés.
- Mais tu approches les deux-milles cycles.

Il faudra bientôt lui tenir un quai. Au moins, on risque d'avoir un corps, cette fois.

- Tu aimes me vieillir, ma fille.

Des lignes fusent de ses coins d'yeux. Je grave ce sourire sur la surface de ma mémoire, c'est tout ce que j'ai sur moi pour noter, même si elle s'efface facilement. Je lui parle de mes tekaverriers, nous ralentissons à la rue des marchandeurs, où des luminologistes sont en train d'installer ces nouveaux verriers sur les câbles. Ma destinée progresse. Je n'en ai jamais vu une qui a aussi bien fonctionné.

- Rir est amoureux d'une grimace, je dis.
- Oui, répond mon père sans lâcher les tekaverriers du regard. Il m'a présenté Kalm.
- Ah?
- Ils sont venus à l'usine.
- Que penses-tu d'elle?



Mon père traîne ses tissus usés jusqu'à un des bancs que le plufor a installé pour que les visiteurs puissent admirer ses tekaverriers. Mon père grogne en s'asseyant.

- Tu poses encore bien des question, remarque-t-il.

Je m'installe à côté de lui.

- Je veux savoir.

Il crache par terre, sa salive est noire.

- Rir peut faire ce qu'il veut, comme tous les hommes.
- Et toutes les femmes, j'ajoute.
- Les femmes?

Une vraie confusion passe dans ses vieilles pupilles.

- Seko, peu importe ce que tu penses du plufor, le reste n'a pas changé.
- Les coutumes peuvent changer.
- Pas les gens.

Il parle de lui-même, il ne pourrait parler de nul autre, il ne connaît personne, je ne sais pas pourquoi ça me pince l'estomac. Il flatte maladroitement mes cheveux.

- Promets-moi d'agir en fille de coutume et de te tenir tranquille.
- Je ne peux pas me destiner ça.

Il caresse ma joue du revers de sa main rude. Ses doigts égratignent ma tempe, ma mâchoire, remontent, recommencent.

- Tu as beau être lumineuse pour les verriers, tu es sombre quant au reste. N'oublie pas ça.

Je le raccompagne jusqu'à l'usine. La rue s'obscurcit et des verriers poussiéreux ponctuent le chemin, il vaut mieux porter des tissus pour sentir les lignes des dalles entre les lumières. De nombreux usineurs entrent le dos courbé à l'usine, une tour plus large que haute, pâle dans la faible lumière des verriers. Aucune fenêtre ne laisse deviner l'intérieur. De la vapeur s'échappe des cheminées, les distants rayons des tekaverriers des tours du plufor en attrapent des volutes, haut

dans le ciel. L'amertume des sèches englobe l'usine et tous ceux qui ont la douleur d'y travailler, hommes, femmes, enfants. Mon père rejoint la porte huit, il me prend à nouveau dans ses bras, embrasse mon front et ses tissus déchirés traînent jusque dans l'usine.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Mes tissus se déchirent sur les dalles, mes talons sautent à chaque ligne horizontale. Je plante mes doigts dans le bras qui m'étrangle, ça ne sert à rien. Enfin, la personne me pousse au mur d'une ruelle.

- Chut.

La personne tâte mes épaules, mon cou et trouve mon collier verrier. Elle l'allume. Mes paupières se ferment, de coutume, et je les force à s'ouvrir. L'être, verres sur les yeux et cheveux longs coupés par sa capel longue transparente, s'accroupit.

- Tu es un luminologiste, je dis.
- Tais-toi.

Il monte ses verres sur son front, ses yeux noirs cherchent une destinée sur mon visage.

- Tu vas bien m'écouter, petite. Au prochain bombardement, je vais éteindre ton verrier portatif et tu vas courir vers le côté noir. Retrouve ta famille. Ne te retourne pas.

Je secoue la tête, il fronce les sourcils.

- Ma famille est partie, j'explique.
- Alors trouve refuge.
- Je ne peux pas rester avec toi?

Le luminologiste chuchote un rire, sa tête se penche, puis revient à moi, les yeux sont amusés, mais les lèvres sont sérieuses.

- Non.

Bombardement. Il éteint mon verrier portatif – je pense qu'il l'a appelé comme ça – et me décolle du mur. Je cours parce que c'est tout ce qui me vient en tête, jusqu'à ce qu'une meilleure idée m'arrête. Je reviens lentement sur mes pas. Les vagues se déchaînent, je distingue à peine le son des tissus d'une personne frottant sur les dalles. Ça doit être le luminologiste, il n'y a personne de seul ici sauf nous deux. J'accorde mes pas au rythme des siens. Il s'enfonce au creux de la ruelle,

tourne à droite, direction les tours en combat, il accélère et moi aussi. Bientôt, du vert entre par les rues horizontales, la capelongue du luminologiste voile un peu la lumière. J'entre en collision, son dos me projette au sol. Je n'ai pas réalisé qu'il s'était immobilisé aussi brusquement.

- Tu veux crever ou quoi?

Je ne pense pas que je doive répondre, mais l'être m'agrippe et me hisse, je vole un peu, j'atterris sur mes pieds.

- Si tu veux me suivre, essaie au moins de ne pas me nuire.

Il poursuit sa course, je vais essayer de ne pas lui nuire. Il contourne les coins de rues de près, se faufile entre les ombres. Bombardement. On courbe le dos, on protège sa tête. C'est bien comme mot, bombardement, c'est plus satisfaisant que coup, ça fait plus symbolique, je trouve.

Le luminologiste tourne un coin et quand c'est à mon tour, je ne le retrouve plus, mais une poigne forte me tire dans l'entrée d'une tour de blocs. J'ai le temps de comprendre que c'est le luminologiste juste quand une troupe d'ombres noires passe à toute vitesse devant notre cachette. Il y en a de plus en plus, elles courent, leurs pieds martèlent le sol, elles portent un matériel plus dur que les tissus, j'imagine que si elles sont les capenoires de Teka, leurs verriers sont assez puissants, elles n'ont même pas besoin de ressentir les lignes des dalles pour se repérer. Dans le rectangle de ma cachette, elles sont des vagues sur un fond vert, sans fin, sans début, infinies comme l'océan. J'ai peur de tomber et de me noyer.

## LA VILLE DE TEKA

Deux-milles cycles de montée, une vie au complet, je vieillis à chaque étage. Le tube me dépose au vingt-huitième. Un faible verrier éclaire la table sur la plateforme. Une seule capenoire repose sur un fauteuil. Teka. Je m'assois face à lui. Le noir autour de son regard a rapetissé, on comprend mieux la forme ronde de ses yeux. Il a tout de même tracé des lignes noires pour les allonger, il semble presque méchant.

- Tu n'as pas peur? il demande, mais je ne sais pas si c'est une vraie question.

Il étend ses bras sur les accoudoirs de son fauteuil pâle. Ses cheveux se rebellent sur le dessus de son crâne. Il porte un doigt noirci à sa bouche, le pose sur la ligne entre ses lèvres.

- Tu n'as pas peur, affirme-t-il. Sinon, tu ne me regarderais pas comme ça.

Je tourne la tête, le sol est couleur Furieux et mes joues brûlent.

- Regarde-moi.

Une vague furieuse me ramène à lui, à cette ligne incurvée dans le bas de son visage.

- Sais-tu pourquoi tu es ici?
- Tu voulais parler.
- De quoi?

Son menton se pose sur le dos de sa main. Il a peut-être oublié pourquoi il voulait me parler, depuis le spectacle des grimaces. Il doit être occupé, avec l'usine, les capenoires, les luminologistes, les grimaces, l'exploitation et toute la ville, il y a beaucoup de coutumes que j'ignore.

- Des coutumes qui changent, je lui rappelle.

Il hoche la tête.

- Qu'en penses-tu? Que puis-je faire pour changer les coutumes?

Je me raidis sur le fauteuil. Après tout, je suis sombre. Pourquoi est-ce que je penserais à quoi que ce soit? Teka m'aide :

- Devrais-je changer la manière dont nous tenons un quai? La manière dont on éduque les enfants à la tour de lumières?
- On pourrait éduquer les filles.

Il ouvre la bouche, comme pour dire une chose, ses yeux reflètent momentanément le vert, puis reviennent à leur noirceur et ses lèvres se ferment.

- Mmh, fait-il.

Il installe sa cheville sur sa jambe pliée, son pied nu comme ceux des grimaces.

- Les grimaces t'ont inspirée?
- Elles m'ont fait comprendre que je suis chanceuse d'exister maintenant.

Il rit mieux que mon frère.

- Non, Seko, ce n'est pas de la chance. Toi, tu as la lumière et moi, la force.

Il se penche comme pour s'approcher de moi et son ton déborde de destinée quand il ajoute :

- Nous sommes imbattables. Seuls les cycles peuvent nous tuer.
- Tu crois qu'une femme peut aussi être forte? je demande.

Son sourire clignote comme sa tour quand il l'a bombardée pour surpasser l'ancien plufor.

- À toi de me le dire. À toi de me le prouver.

Les hommes, eux, n'ont rien à prouver. Je me retrouve à supporter la destinée de toutes les femmes. C'est beaucoup de destinées, même pour moi qui m'en ajoute par dizaines.

- Parle-moi de ta famille, dit-il avec le chant rauque de sa voix.

Ses mots souffrent encore de tous les hurlements qu'il a faits durant son surpassement, même si ça fait longtemps.

- J'ai un jumeau, il est marchandeur. Mon père est usineur et... Et ma mère est morte.
- Comment?
- Elle a disparu sur l'autre rive.

D'ici, les tekaverriers révèlent le pont. Il n'a pas l'air menaçant.

- C'était donc une des rares explorateurs, dit Teka. Elle te racontait des histoires?
- Beaucoup.
- Quelle est ta préférée?
- Celle des bateaux.
- Ah, oui, les bateaux... Pas très impressionnants.

Il détourne enfin la tête vers la tour de gauche.

- Tu ne trouves pas? je demande, parce que les hommes ne s'intéressent jamais aux bateaux, du moins, ni Rir ni notre père.
- Des épaves.

Il ferme les yeux et son souffle court est celui qui me prend quand j'ai peur. Teka a peur. Il craint l'océan, le Furieux et c'est pour ça qu'il a seulement besoin de tekaverriers à l'extérieur de ses tours. Pour les repousser le plus possible.

- Nous pourrions en réparer un et éclairer le monde, je propose pour l'aider.

Il lève un sourcil, ses doigts se contractent, son maigre torse se soulève sous une longue inspiration.

- Enlève-toi cette idée de la tête, dit-il.
- Mais nous avons les tekaverriers, maintenant, et bientôt toute la ville sera claire, alors on pourrait visiter l'autre rive ou même le large et...
- Non. On ne fera rien de tout ça.

Le spectacle de sa vie revient dans son regard, des larmes qu'il n'ose pas verser y grandissent, ont une enfance horrible et noyée de néant, elles doivent ramper jusqu'à la lumière pour exister, comme lui, mais il ne les laisse pas faire. Je veux aussi pleurer parce que je n'ai jamais vu un homme avoir peur avant.

- Éclaire ma ville jusqu'à l'exploitation, implore-t-il dans un murmure. C'est ta destinée.

L'exploitation. Alors nous allons aller voir ceux qui n'ont jamais vu. Nous allons les dénicher, les exploiter de leur terre noire et les intégrer aux coutumes. Je peux aider Teka à se rendre là, je ne peux pas faire le reste.

- Tu veux que je prouve que les femmes sont fortes, je lui rappelle. Je peux te le prouver avec un bateau.

Voir le monde, c'est tout ce que ça prend pour exister. Et sans exister, on ne peut pas être plufor. Je sais déjà que je suis plus forte que lui, mais la réalisation prend quelques tours de pendule à arriver à ses trous noirs. Un égorgement, la fureur, les hurlements, les grimaces, le côté noir, l'exploitation, des viols, ses frères et ses sœurs morts et l'agonie passent par là. Je pourrais aussi bien attendre l'exécution. Je suis un nouveau plufor à surpasser. J'aurais dû me taire.

- Prouve-moi que tu sais reconnaître ta destinée et je serai convaincu, lâche-t-il.

Alors pas de bateau. Je me penche pour le saluer, me ravise et pense le remercier, mais je me tais et je pars.



## LE BATEAU

La ville a disparu depuis des cycles et pourtant je la sens toujours là, au large, à m'épier, à me poignarder le dos.

- Je ne t'ai pas dit que j'étais désolé pour ton père.

Unik traverse le pont supérieur pour me rejoindre. Ses tresses commencent à se défaire, les sekovertiers commencent à clignoter, les sèches commencent à manquer, mais si tout commence, j'ai l'impression que tout se termine.

- Parle-moi, me supplie Unik.

Iel dépose son verrier à ses pieds, prend mon poignet, mes dents grincent.

- Il n'y a rien... Rien à dire. J'ai choisi de mourir dans quatre cycles. Ça fait combien de temps que j'ai choisi ça?

Les gros sourcils d'Unik recouvrent ses yeux épuisés.

- Un cycle.

Iel laisse tomber ma main, mais le bateau sursaute et j'agrippe son bras pour garder mon équilibre. Je crois que nous voguons vers la tempête aux quinze cycles.

- J'aime mieux l'océan me noie qu'un plufor.
- Qu'est-ce que ça veut dire? demande Unik.

Nouvelle secousse, iel plaque sa main dans mon dos pour se retenir. Je gémiss.

- Hé... Tu as mal? Qu'est-ce que tu as?

Iel essaie de me retourner pour voir mon dos, mais je frappe sa main et nous demeurons un instant furieux, furieuses comme l'homme étendu sur notre petit ciel.

- Qu'est-ce que tu veux? je demande à Unik, mais je le sais.

Tu veux savoir qu'il a déchiré mon unipièce et mon dos pour tout m'enlever et pour que l'océan me coule le long du corps jusqu'à ce que chacun de mes pas laisse derrière moi une avenue noire qu'aucune lumière ne puisse éclairer. Tu veux savoir qu'il m'a violée comme les plufors faisaient avant lui. Violée avant de naître.

Je veux lui dire. Je ne peux pas. Unik semble tout lire dans la gravure de mes larmes. Iel sait ce que le plufor m'a fait. Rir l'a peut-être deviné, on a les mêmes pensées, mais il n'a rien dit. Il n'a rien fait. C'est sa façon d'être, d'être à peine.

Je reste dans les bras d'Unik une petite éternité.

Nous avançons vers le doux néant.

## LA VILLE DE TEKA

- Seko, tu vas me faire crever.

Unik fait la moue dégoûtée qu'on offre aux grimaces. Les bribes de tempête m'apportent son odeur de vapeurs. Nous traversons la rue des marchandeurs, laissant derrière les tekaverriers qui pendent au-dessus.

- Pourquoi veux-tu autant trouver le bateau? demande Unik.

J'allume le verrier portatif à son cou.

- C'est ma destinée.
- Tu aimes vraiment t'en trouver des nouvelles, marmonne-t-iel.

Iel me suit en silence alors que nous descendons la rue jusqu'à l'endroit où il faut se fier aux lignes des dalles sous ses pieds pour se guider. Le côté noir est plus loin qu'il ne l'était au spectacle des grimaces, les ruelles encombrées ont été nettoyées, des draps couvrent les fenêtres. Les sombres ne veulent pas qu'on les remarque. Je me demande s'ils ont des destinées, eux.

- C'est où, après? je demande.

Unik pose sa main entre mes omoplates et me dirige vers le bruit des vagues, des morts. Ça me donne envie de chanter un doux néant et lorsque les paroles m'échappent, les doigts d'Unik se crispent contre mon dos. Nous marchons assez longtemps pour presque brûler mes tissus et me faire croire que nous avons traversé le pont et franchi les rochers. Unik s'immobilise plusieurs fois, nous fait tourner, revient sur ses pas. Quand je me mets à croire que nous nous sommes perdus, son verrier portatif se penche et éclaire une plaque de métal qui entre dans l'eau noire et agitée.

- C'est ça, ton bateau, dit-iel.

Ma main entre dans le rond de lumière du verrier, Unik me fait reculer.

- Pas trop près, le quai est troué.
- Le quai?

Le demi rire d'Unik vient de la tour de lumières, là où seuls les garçons peuvent apprendre à rire des sombres. Même si je ne sais pas si Unik a déjà été un garçon. Ou une fille. Mais iel n'est pas rien. Iel est tout.

- Les quais servaient aux bateaux, avant, m'apprend-t-iel. Pas aux morts.

Mais l'océan ronge le bateau comme il ronge les morts, le monde se fiche de ce qui est là ou non. Le bateau s'écaille, une vague furieuse entre dans ses plaies et il se plaint. Je frotte son ventre pour le réconforter. Sa rouille raconte des histoires avec des symboles que personne ne connaît, il pose des questions d'un temps dont personne ne se souvient. Je veux répondre. Je suis trop sombre.

- Nous allons partir, je lui promets.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Les bombardements se taisent. Le luminologiste relâche un soupir.

- J'ai presque entendu la chanson de mon quai.
- C'est quoi une chanson?

Il détache ses pupilles de la rue qui mène aux trois tours du plufor et les braque sur moi, mon cœur en bombarde.

- J'oublie tout le temps à quel point on garde les filles sombres, par ici.

Il fléchit les genoux pour arriver à ma hauteur.

- Écoute. Pour les gens comme nous, il n'y a pas des cycles d'options. Il faut de l'audace et du courage, mais surtout, il faut savoir quand arrêter de se taire.

Il se redresse. Je tire un pan de sa capelougue, par symbolique :

- Les gens comme nous?

Je suis comme Rir, parce qu'on est jumeaux, c'est naturel, mais je ne pense pas que je suis comme d'autres gens.

- Les gens que les plufors adorent appeler des filles.
- Tu es une fille?
- Non. Oui. Qu'est-ce que ça change?

Les verriers de la tour centrale du plufor clignent comme s'ils étaient en fin de vie, mais ce n'est pas naturel, ce n'est jamais arrivé. Comme ce n'est jamais arrivé qu'une fille devienne luminologiste. C'est interdit.

- Ça change les choses qui sont interdites, je dis.
- Pourquoi?

Des gardes sortent de la tour du plufor en toussant, du liquide noir leur sort du corps. La tour est à moitié détruite, le sourire en haut est coupé.

- Allez, murmure le luminologiste. C'est pas le temps de se désassombrir. Viens.

Sur le bord des dalles de l'avenue principale, nous sommes assez proches et assez loin pour tout voir sans être vus. Des capenaires sortent de la tour centrale, rattrapent les gardes qui fuient et les poignent, les lames entrent, sortent et font gicler du néant. Les hurlements meurent. Les capenaires se tiennent en rangées. Une tempête aurait eu le temps de passer avant qu'un homme n'émerge de la tour. Il tient un être vêtu de pâle par le collet et le traîne à travers l'avenue de capenaires. Dans sa capelonne noire et avec ses yeux trop vastes, je sais que l'homme est Teka.

Il crie. Sa voix est grave, elle surpasse les vagues, la tempête qui approche, réveille le Furieux et le vieux plufor, qui pend au bout de son bras tendu et qui dégouline de noir. Le cri de Teka ne se fatigue pas, c'est la chanson de son surpassement. Les verriers clignent au-dessus de lui, la lame dans sa main reflète la noirceur du fond de la ville. À ses pieds, des lignes de gardes morts clignent, plus foncées, plus claires, encore, plus vite que des battements de cœur, plus vite que des bombardements, plus vite que l'océan, plus vite que tout ce qui peut aller vite. Vite, il faut tuer le vieux pour être le nouveau.

## **LE BATEAU**

Elle va mieux et décide de descendre des rochers. Elle noue son câble autour d'une lourde roche au sommet et se laisse lentement tomber, descendre prend moins de force et de temps que monter. Ses tissus touchent le sol et immédiatement ses orteils brûlent, elle lève les jambes, reste pendue à son câble. Des personnes atterrissent, le bruit de leur provision claque et l'impact du sol les fait hurler, leurs tissus grésillent, leurs verriers portatifs s'allument, se balancent autour des câbles, mais les mains qui tentent de s'y agripper échouent, le fardeau est trop lourd sur leurs épaules, les personnes s'écroulent, leur corps brûle et elles implorent. Ma mère voudrait les aider, mais il est trop tard. Elle a à peine le temps de respirer que déjà les membres de son expédition sont morts. Même s'ils implorent encore.

Quatre crânes brûlés.

Où est Unik?

## LA VILLE DE TEKA

Rir soulève les surfaces de ma table, tire les chaises, les examine, les replace. Sa grimace monte et rabat le tissu sur ma fenêtre, s'arrête de temps en temps pour admirer les tekaverriers à l'extérieur. En ce levé, une ligne droite traverse sa bouche, ni contente, ni triste.

- Tout ce bloc est plus grand que ce qu'on avait avec notre père.

Rir rit en direction des tours du plufor. La grimace l'encerle avec ses maigres bras pleins d'ecchymoses. Elle a coupé les manches de son unipièce même si la tempête approche dangereusement et qu'il fait donc plus froid.

- Tu ne dis rien? C'est ton truc d'avoir des idées et surtout de les dire.

La remarque de Rir arrache un rire à la grimace.

- Tu voulais me dire quelque chose, je dis.

Sinon, je ne t'aurais pas fait monter avec ta grimace.

- Oui, dit-il, mais avant, je veux que tu me parles.
- De quoi?

Il retire son chapeau, ses cheveux très courts collent à son crâne.

- De toi.

Une douceur méconnaissable remplit ses pupilles. La grimace renifle le restant de sèches que j'ai abandonné sur ma table. Elle plisse le nez et fait mine de retenir une violente nausée.

- Je n'aime pas ta grimace, Rir.

Elle devient aussi inerte que le pont. Rir expire, sa capelongue se renfonce sous son souffle.

- Elle s'appelle Kalm.
- Ça m'étonne.
- Ne sois pas sombre, Seko.



Mon rire goûte aussi amer que les nouvelles sèches. Les yeux de mon frère noircissent.

- Moi, je suis sombre? je demande. Moi? Elle n'est même pas capable de dire son propre nom.
- Arrête.
- On ne se voit qu'à un spectacle horrible et tu te pointes en bas de ma tour des cycles plus tard pour m'annoncer je ne sais quelle sombreté...

Je rejoins la fenêtre. Le pont pénètre l'autre rive, où on ne peut entrer sans en sortir, comme chez les grimaces, apparemment.

- Je t'ai cherché et je ne t'ai jamais retrouvé. Tu as disparu comme maman.

Rir se redresse brusquement et s'érige devant moi, aussi menaçant que la tour centrale du plufor.

- Tu parles trop.
- Tu voulais que je te parle ou pas? Tu dois choisir. Tu veux devenir sombre comme ta grimace? Tu veux te souvenir ou pas? Tu veux exister ou pas?

Il lève le bras, mais la grimace l'empêche de me frapper. Je suis là, dans ses yeux, une ombre dans le cadre clair de la fenêtre, figée devant sa main.

- Tu ne veux pas être comme maman alors tu deviens papa? je dis.

Ses joues pâlissent, mais il se range près de sa grimace, qui se pend à son bras et qui trouve l'activité hilarante.

- Si tu es venu pour me dire ça, alors j'ai compris. Tu peux partir.

Il observe sa grimace, il s'attarde à son ventre, à sa poitrine, à son cou et puis à ses longs cils, qui veulent l'emprisonner – ou qui l'ont déjà fait.

- Viens, Kalm, on part.

Elle le retient sur place et sa moue se transforme en petit sourire presque normal, peut-être un peu cruel, un sourire de plufor.

- Je suis enceinte, dit-elle d'une voix plus légère que les vapeurs.

Le regard de Rir part dans l'ombre de son chapeau, sa mâchoire se contracte. Les lèvres de la grimace frôlent le lobe de mon oreille quand elle chuchote avec une clarté désarmante :

- J'ai des secrets pour toi.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Teka, le vieux plufor qui pend dans sa main et les rangées de capenoires attendent. Le vieux respire, mais il n'essaie rien, il va mourir comme il a régné. Peu à peu, des curieux se pointent au bout des rues noires. Des marchandeurs, des luminologistes et d'autres habitants se regroupent et quand Teka juge qu'il y en a assez, sa voix, déchirée par son cri, s'élève dans le cœur de la ville :

- Regardez-moi!

Sa lame noire attrape le vert clignotant des verriers lorsqu'il la place sur la gorge du vieux. Le vent pousse une mèche noire dans ses yeux, il rejette la tête derrière, inspire profondément l'air froid de l'océan, de la tempête, du néant de l'avenue.

Il égorge l'ancien plufor.

Du noir sort de la coupure, la bouche du vieux se creuse, mais il oublie de chançonner qu'il a mal. Les doigts de Teka s'ouvrent et l'ancien rejoint ses gardes éparpillés au sol, le son de son corps, un bref rythme pour un quai, une chanson.

- Regardez votre nouveau plufor! dit Teka. Je suis la nouvelle destinée de cette ville!

D'accord, on le regardait déjà, je ne peux pas plus ouvrir les pupilles. Le luminologiste avec moi prend ma main, ses doigts sont fins et longs, ils peuvent connecter des fils de lumière, c'est évident. Ça prend du temps et un détour par derrière les trois tours, près du pont, il ne faut pas regarder, maman ne va pas revenir, et nous rejoignons enfin la tour de lumières, elle est emmurée de débris et de luminologistes.

- Où est le carré dans le milieu des ruelles? je demande au luminologiste.
- Ce n'est pas une place pour les petites filles.
- Je pense que mon frère est là.

C'est un des seuls endroits que je connais où s'attardent les marchandeurs. Le luminologiste enjambe des débris et s'éloigne.

- Qu'est-ce que tu fais? Viens.

Les gens commencent à sortir de leur cachette, il y a même des rires plus loin, c'est lumineux comme les destinées peuvent changer en moins d'une tempête. Le luminologiste vole un verrier accroché au mur, personne ne dit quoi que ce soit.

- Combien de cycles as-tu? demande-t-il.

Je marche sous son verrier, capuche sur la tête, cercle vert autour de nos pieds, quelques tours à moitié détruites nous saluent, il faut surveiller que des débris ne tombent pas.

- Quatre-cents.
- Ton nom?
- Seko, parce que je suis la deuxième enfant.

Nous entrons dans une ruelle, je dois courir un peu pour rattraper les pas des longues jambes de mon guide. J'aimerais lui donner un nom.

- Toi?

Il se retourne. Le verrier se balance au bout de son bras, sur un sourire qui a l'air de vouloir conspirer avec moi.

- Unik, parce que je suis enfant unique, ma mère est morte en me donnant naissance.

## LE BATEAU

Les yeux béants de maman fument sur le sol de l'autre rive. Ils se creusent, s'agrandissent et appartiennent à un homme. Il me destine un sourire déchiré, une grimace. Les tours qui l'encerclent tremblent, clignotent. La ville frissonne sous mes pieds nus. La ligne noire sur mon dos brûle. Des couteaux y entrent, sortent, rentrent, pénètrent comme les plufors.

- Seko.

Je roule sur le dos. La main d'Unik s'en dégage. Son verrier envahit le bloc, les couvertures de Rir sont détrempées, à moitié étalées au sol. Il n'est pas ici. Mon odeur de transpiration s'éclipse au rythme de mon éveil, remplacée par celle de vapeurs d'Unik. Mais il n'y a pas de vapeurs sur ce bateau... Unik dégage mes cheveux de mon front.

- Seko, je veux...

Des bouts d'océan entrent dans ses yeux.

- Je veux mourir avec toi, dit-iel.

Je veux aussi.

- Avant, ajoute-t-iel, je dois tout te dire.

- Tout? je demande.

Je tente un sourire, il blesse mes joues. Les longs doigts d'Unik frémissent contre cette douleur, son toucher à peine là, un fantôme.

- Combien de cycles avons-nous passé ensemble? murmure-t-iel.

Je hausse les épaules, caresse sa main.

- Je ne comprends plus le temps.

Nos soupirs sont le souvenir de nos rires. Nos voix sont affamées, fatiguées, épuisées, calcinées.

- J'aimerais t'en vouloir, t'en vouloir de nous avoir fait partir, mais tout ce que je ressens... Tout... Je ressens tout. Je te déteste, je t'aime et je regrette que tu doives mourir, et je regrette que nous soyons nés, mais ça, ça ne peut pas vraiment être un regret. Tu m'as demandé si j'avais peur. La réponse est bien sûr. Bien sûr que j'ai peur du néant. J'ai peur parce que je vais perdre ta lumière. Et c'est inévitable. Il est trop tard. Il est trop tard pour continuer à t'aimer et j'aimerais avoir des milliards de cycles avec toi, mais on doit rejoindre le néant seul.

Iel voulait tout dire. Il n'y a pas d'histoire dans ses mots. Pas de destinée que je ne connais pas déjà. Je réponds :

- Tu n'as rien dit.

Son visage se crispe, des lignes se creusent autour de ses yeux vieillis. Je rêve à son rire. Je ne sais toujours pas où iel est.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

La tempête aux quinze cycles nous emprisonne de coutume, mais cette fois, c'est plus épeurant parce qu'on ne peut rien voir dans notre bloc depuis que j'ai brisé notre verrier en plein cœur de la ville avant le surassement de Teka. Le mur extérieur de notre tour grince sous le vent, des petits bouts d'océan grattent la fenêtre, le Furieux veut s'inviter chez nous, mais il ne réussira pas, il n'a jamais réussi. Je reste couchée, à côté de Rir, dans notre lit, je sais que nos draps ne vont pas nous protéger, mais au moins j'ai chaud, et avoir chaud, c'est bien quand il fait froid dehors. Mais il faut éviter de brûler comme maman.

Maman. Sans l'abri des quais, son corps va se faire emporter par la tempête, qui passe sur le pont, dépasse les rochers, et finalement, peut-être qu'elle va transporter maman aussi loin qu'elle le voulait. La tempête va laver la ville, ce n'est pas mal, c'était sûrement ce que voulait Teka, nettoyer le noir qu'il a fait couler. Il n'est pas sombre, il est juste plufor et c'est impressionnant, un plufor, ça violente et ça tue, j'ai vu. J'espère qu'il va éclairer le fond de la ville, après la tempête, le côté noir, les bateaux endormis.

- Tu sais à quoi ressemble un bateau? je demande à Rir.
- À la tour de lumières, j'ai appris que les bateaux servent à se déplacer sur l'eau et datent de l'époque où on ne comptait même pas encore les cycles.

Il y a tout le temps eu des cycles, c'est impossible de penser qu'on a juste commencé à compter un bon levé, et pourquoi douze levés par cycle, et pourquoi commencer au moment où on ne peut plus prendre un bateau?

- Les gens roulaient sur l'océan, je dis tout bas, me souvenant des histoires de maman, au moins il reste quelque chose d'elle.
- C'est tout ce qui est gravé sur les vieilles surfaces.
- Comment? je murmure.
- J'aimerais le savoir. Il n'y a pas d'autres traces. Les tempêtes ont tout effacé.

Les vagues bombardent la vitre et dans le noir, la courbe des bateaux se dessine, elle monte, descend et chante, pourquoi pas. Il y a mille tempêtes ou plus, les bateaux se promenaient sur l'océan, il n'y avait sûrement pas la tempête, dans ce passé, et les gens voyageaient, ils avaient le

droit de sortir. Les marchandeurs, luminologistes et explorateurs prenaient leur verrier et flottaient d'une ville à l'autre, il fallait que tous s'entendent pour comprendre l'océan et rejoindre les autres villes. Ce n'était pas qu'une question de plufor, c'était une question de destinée, de symbolique. Personne ne s'ouvrait la gorge, c'est évident, pourquoi s'ouvrir la gorge quand le monde est infini?

- J'ai vu le nouveau plufor tuer l'ancien.
- Ah? Rir dit.

Les histoires de bateau l'ennuient, mais les plufors, les marchandeurs et les ruelles ressemblent plus à sa destinée.

- C'était comment?
- Ça m'a donné la nausée.

Ça fait rire mon frère.

- Teka vient du côté noir. Il va changer la ville.

La tempête est d'accord, elle tape dans la fenêtre au rythme d'une chanson de quai ou de carré de marchandeurs. Maintenant que je connais tant de places et de mots, j'ai peur de tout oublier. Je me contente de changer ma voix pour faire comme papa, pendant le quai de maman, chanter tout bas un doux néant.



## LA VILLE DE TEKA

On tient un quai au bout de l'avenue, donc on a éteint quelques tekaverriers pour laisser les endeuillés et les morts dans le noir. Ce n'est pas la noirceur du côté noir, mais ça ne devrait pas rendre les morts furieux.

Les marchandeurs entament leur levé, placent leurs trouvailles sur leurs tables d'échanges. Les tekaverriers révèlent que les surfaces qu'ils proposent ont été polies, il reste des coins de symboles sur le bord. On efface les mémoires du passé pour en graver de nouvelles. Je défile devant, ma capelougue transparente agacée par le vent de la tempête aux quinze cycles, nous sommes au quatorzième. Un marchandeur me fait signe, je le rejoins.

- Seko, c'est toi?

Je fais oui, je dois avoir une de ces têtes qu'on reconnaît.

- Tu as inventé les nouveaux verriers?
- Les tekaverriers, je corrige.

Si la ville retient un nom, ce doit être celui du plufor.

- Oui, dit un marchandeur à une table voisine, mais j'ai entendu quelqu'un dire sekoverrier.

Ils retiennent leur chapeau dans une grave bourrasque.

- C'est un mauvais nom, dis-je.
- Je trouve que ça sonne mieux, pense un des marchandeurs.
- C'est plus adéquat, aussi, dit l'autre. Un second verrier, une seconde version.

Le premier me tape l'épaule amicalement :

- On a besoin de plus de gens avec autant de destinée.

Ils me saluent et organisent leurs tables. Le tekaverrier au-dessus de moi m'aveugle, ma propre invention, plus forte que moi. Je suis impuissante dans la lumière de ma destinée. Teka choisit pour moi. Je dois oublier le bateau, mais lui, ils ne parvient pas à m'oublier, à me laisser tranquille.

J'échange des verriers portatifs contre des nouveaux tissus, mes anciens ruinés après mon excursion jusqu'au bateau. Je les soulève vers la lumière des tekaverriers suspendus, que des usineurs admirent.

- Arrête de regarder le seko-verrier directement, dit l'un d'eux. Ça va te brûler les yeux.

J'échappe mes tissus à mon nom. Que le Furieux m'écrase, si ce nom se rend jusqu'à l'usine, alors la plupart de la ville va le connaître. Je me penche pour reprendre mes nouveaux tissus, mais une main les subtilise. Le sourire difforme – un côté joyeux, un côté triste – de la grimace de Rir m'arrête.

- Rends-moi mes tissus, j'exige.

Elle s'incline gracieusement pour me les offrir et me salue comme si j'étais l'ancien plufor. Rir et mon père nous rejoignent.

- Qu'est-ce que vous faites ici?

Mon père me montre une capelongue en bon état.

- Rir m'a donné ça.

La grimace jubile, le vent soulève des petits picots de frissons sur ses bras nus. Son ventre ne paraît pas encore. Elle a peut-être menti.

- Très jolis tes verriers! s'exclame-t-elle. Très beaux les seko-verriers.
- Ça ne s'appelle pas comme ça...
- Ça s'appelle comme les gens l'appellent, dit Rir.
- Et ce n'est pas interdit, dit notre père.

La grimace éclate de rire, les visiteurs la dévisagent et elle leur envoie des baisers.

- J'ai des secrets, dit-elle à mon oreille. Viens, viens.

Elle nous guide jusqu'au carré des marchandeurs, qui déborde de verriers comme si ceux qu'on a remplacés sur leur rue s'étaient tous retrouvés là. Des tables et des chaises et des tonnes de métaux envahissent le tour du bassin d'eau. La grimace nous trouve un coin libre.

- Les grimaces ne sont pas sombres, dit-elle d'une voix très neutre. Je n'ai pas beaucoup de temps et je n'ai surtout pas le droit de te dire ça, Seko, mais tu dois le savoir.

Elle regarde par-dessus mon épaule et ses yeux noirs retombent sur moi.

- Quand tu crois que Teka ne sait pas quelque chose, tu te trompes. Il sait tout, il organise tout. Rien n'est aléatoire.
- Sauf vous, les grimaces.

Elle secoue la tête.

- Pense à n'importe quoi, Teka est derrière. Il est à l'intérieur de tout.

Mon cœur tempête.

- Les sekoverriers?

Elle fait un clin d'œil.

- Pourquoi? je demande.
- Eh bien, il y a une seule chose qu'il ne connaît pas complètement.

Il me l'a dit. Je suis sombre, je n'ai pas compris. *J'ai la force, tu as la lumière. J'ai quelque chose qu'il n'a pas.*

- La lumière.
- Et devine qui en sait le plus sur le sujet?
- Il pense que c'est moi.

Kalm se rapproche, mon père se penche pour l'entendre aussi.

- Le Furieux seul sait quelle mauvaise destinée il te réserve.
- Je... Je ne peux rien faire contre lui.

Elle ouvre la bouche pour répondre, mais ses dents apparaissent et elle me fait tourner.

- Danse, belle luminologiste, danse!

Lorsque nous tournons, deux capenoires passent près de nous. Elles nous ignorent, mais Kalm enlace Rir et ricane. Le vent enveloppe les conversations. La tempête n'est pas encore au cœur de la ville que déjà je suis piégée. Le bateau m'appelle.

## LE BATEAU

- Je ne sais pas comment l'explosion est arrivée, dis-je à l'équipage.

Le dégoût déforme son visage alors que je lui redonne le verrier, qu'il tient au-dessus du conteneur détruit, des cadavres méconnaissables. Il doit savoir que je suis en train de lui mentir. Je mens trop mal. Ou trop bien.

- On aurait dû revenir quand Unik nous a dit qu'on allait manquer de sèches.

Unik. Iel a dû entendre l'explosion, iel devrait être ici. Pourquoi n'est-iel pas ici? L'équipage tressaille quand Rir répond :

- Revenir n'a jamais été la destinée de cette expédition.
- Notre destinée était de se sauver, déplore une femme. Pas d'y rester!

Rir hausse les épaules. Nous allons tous mourir prisonniers de l'océan. De ce bateau. Mon bateau, mon idée. J'ai convaincu l'équipage, ils m'en veulent, je le sens, c'est là, dans leurs yeux. Bientôt, cependant, la rage se tourne vers Rir, surtout quand il ajoute :

- On dirait qu'on a changé de destinée.

Il fait mine de quitter le pont supérieur. L'homme au verrier empoigne son bras.

- Tu te caches pendant que notre situation dégénère et tu te pointes trois cycles plus tard pour nous dire de mourir?

Les pleurs dans l'attroupement, dans les os, la peau, les corps noircis. L'homme relâche Rir et rapporte ses larmes vers moi. Le verrier vacille dans sa poigne.

- Et toi, me dit-il. Tu ne vas rien faire?

Au bout de l'escalier, Rir se retient de rire et les cadavres fument comme notre mère.

- Je ne pense pas que je puisse faire quoi que ce soit, dis-je.

L'équipage me dévisage longuement. Il manque Unik, je pense. Tous nos souvenirs, nos joies, nos peines et nos découvertes imprègnent le sillon de leurs larmes. Je veux m'excuser, les supplier de

me pardonner d'avoir eu cette idée, d'avoir laissé quelqu'un nous trahir, d'avoir été aussi aveugle que les sombres de l'exploitation. Je veux tout dire et à cause de ça, je ne dis rien.

- Alors? C'est chacun pour soi?

Rir échappe finalement son rire. C'est son nom, notre mère trouvait qu'il semblait rire quand il est venu au monde. Des pleurs déguisés en rire.

- C'est chacun pour soi depuis le début des cycles, dit-il.

L'océan force le bateau à monter, à se rapprocher du Furieux. *Je veux dévorer le reste du ciel et trouver ton enfance, la faire disparaître et te regarder pleurer pour ceux qui n'ont plus d'océan à verser.*

## LA VILLE DE TEKA

L'eau sur le dôme brouille la ville. La plupart des luminologistes restent dans leur bloc jusqu'à la fin de la tempête, mais certains travaillent au dôme, comme Tria, très concentrée sur son tressage, à sa station.

- As-tu vu Unik? je lui demande. Il n'est pas à son bloc.

Tria lève les yeux du verre grossissant.

- Tu devrais aller voir le plufor. Je pense qu'Unik est là.
- En pleine tempête?

Elle hausse les épaules et retourne à son œuvre. Je prends le tube sans penser. Je sors sans penser. Pour me punir de ma sombreté, la tempête me gifle, frappe mes jambes, me plaque au mur des tours. C'est vert, noir, pâle, métallique, entredeux, toutes les couleurs de la ville se mélangent. Je choisis le noir, je ferme les yeux. Des mains me prennent, me font tituber jusqu'à l'intérieur, je me laisse faire. J'ouvre les yeux dans le hall noir de la tour centrale de Teka. Une capenoire retire sa capuche trempée. Mes lèvres tremblent, mes cheveux fabriquent des larmes sur mes joues gelées.

- Où est Unik?
- Par ici, dit la capenoire.

Elle m'amène au tube et me regarde monter, l'expression neutre. Elle tourne le dos pour partir au moment où je franchis le premier étage. Vingt-huit étages de profonde noirceur. Sans penser.

Teka est seul, debout devant le large, l'océan agité, les tekaverriers ne sont que du vert étendu sur l'avenue centrale. Il me fait signe de m'asseoir. Je le fais. Il croule dans son fauteuil coutumier.

- Tu as quelque chose à me dire?

Il a la voix du Furieux.

- Je cherche Unik, il est un des luminologistes. Tu lui as parlé au spectacle, je lui rappelle.

Le vent hurle que je suis sombre. L'eau de la tempête coule sur mon front, entre dans mes yeux, je frotte mes paupières. Le plufor me considère et repose ses coudes sur les bras de son fauteuil.

- Mmh.

Le verrier sur la table basse faiblit en luminosité. Un verrier en fin de vie. Il tremble quand Teka pose ses pieds nus à côté.

- Tu ferais vraiment tout pour ce luminologiste.

La tempête claque dans les fenêtres. Si près du Furieux, je me demande si elle est plus dangereuse.

- Mais ce n'est pas la raison pour laquelle tu es ici, ajoute Teka.

Un maigre sourire coupe sa bouche, les traces autour de ses yeux sont plus subtiles.

- Pourquoi? je demande.
- À toi de me le dire.

Kalm me l'a dit. Kalm m'a avertie. Unik, j'espère que tu vas bien.

- À cause... des tekaverriers?
- Qu'en est-il?

Trente-trois plufors passent dans le défi de son regard. Il sait déjà tout.

- La ville lui donne un autre nom, dis-je.
- Quel nom leur donne-t-on?

Il va me tuer. Il va m'agenouiller au milieu de l'avenue, attendre que ma famille et mes amis se rassemblent, crier qu'il est plus fort que moi et incliner ma tête, sortir sa lame, m'offrir un sourire à l'envers et m'égorger pour blesser ceux que j'aime autant qu'ils m'ont blessée.

- Tu as peur? Tu n'avais pas peur, avant.

Ses sourcils prennent une courbure inquiète avant de redescendre sombrement sur ses trous noirs.

- Quel nom? demande-t-il encore.
- Sekoverrier, j'expire.

Il sourit.



- Tu as raison d'avoir peur.

Je hoche la tête.

- Gardons ce nom, dit-il.

Mes mains se déplient de mon unipièce, le laissant humide et froissé.

- Quoi?
- Tu vas créer de meilleurs verriers et ceux-là, on les nommera des tekaverriers.
- Vraiment?
- Vraiment.

Il perd son rictus glacial.

- Lève-toi.

Je me lève et fais un pas pour sortir de la plateforme.

- T'ai-je dit que tu pouvais partir?

Je m'immobilise, seuls la petite table et les secrets nous séparent. Ses pieds descendent de la table et la poussent jusqu'à ce qu'elle touche mes genoux.

- Viens.

Je préfère disparaître. Son index tape impatiemment l'accoudoir. La seule raison qui me fait avancer est le fait qu'il ne peut pas me blesser parce qu'il a besoin de moi. Ou peut-être que c'est justement parce qu'il a besoin de moi qu'il va me blesser. Une fois que je me tiens devant lui, il plante ses yeux dans les miens.

- À genoux.

Je m'agenouille au sol, la pire agonie, le dernier mouvement avant l'exécution, comme je l'avais prévu. Ses pieds m'encadrent. J'aimerais reculer, la table m'en empêche. Sa main disparaît dans sa poche et ressort avec une lame noire qui mire mon enfance et la ville sombre que j'y ai laissé.

Son couteau glisse sous mon menton et la pointe s'y enfonce légèrement lorsqu'il me relève la tête.

- Me détestes-tu?

Je me force à ne pas cligner des yeux pour éviter que mes larmes s'en échappent.

- Je ne te déteste pas.
- As-tu peur de moi?

Quand j'hésite, parce que je sais qu'il connaît la réponse, sa lame entre un peu plus dans ma peau.

- Oui, je siffle à travers mes dents.
- Je ne veux pas te blesser, Seko, mais que croyais-tu? Que j'allais te laisser prendre de la force dans ma ville?

Il attend, le visage triste ou déçu, dessiné comme celui d'une grimace.

- Ce n'était pas mon intention.
- Quelle est ton intention?

La lame perce, mais je parviens à répondre :

- Je... Je veux juste faire de la lumière. Pour toi.

Il retire son couteau, qu'il lance sur un fauteuil à sa droite. Une larme de sang me coule le long de la gorge. Le pouce du plufor se pose sur la blessure sous mon menton et rejette ma tête vers l'arrière, le verrier de la table surgit à l'envers. Un corps mou et mouillé retrace le chemin de la larme de sang le long de ma gorge. Le plufor redirige mes yeux vers ses trous noirs, l'ouverture de ses lèvres tachée de noir. Il passe son pouce ensanglanté sous ses yeux. Ses crevasses s'approfondissent.

- Tu peux éclairer ma ville autant que tu le veux, chuchote-t-il. Tu es libre. Mais maintenant ton sang est dans mon regard et il y restera gravé. Si tu dois tout oublier, ne retiens que ça.

Mon menton saigne et ses lèvres, sa langue sont noires de ce sang. La chaleur de ses jambes autour de mes bras m'étourdit. Son sourire d'une douceur de néant dit *je ne veux pas que tu me détestes, je ne veux pas que tu aies peur, je ne veux pas que tu sois, que tu ressenties plus que moi.*

- Pars, dit-il seulement.

Mes pleurs muets rejoignent la plaie et la désinfectent, la cautérisent. Je m'empresse de prendre le tube. Je m'effondre juste en sortant de sa tour. Les genoux de mon unipièce s'imbibent d'eau. La tempête refroidit la trace humide de la langue du plufor sur ma gorge. Je sanglote avec la pluie, mais il a raison. Je ne viens pas de l'exploitation, je n'ai pas le droit de me sentir comme lui.

## LE BATEAU

Ma gorge se noue. Je ne sais plus comment trop dire d'idées. J'aurais dû tomber amoureuse. Comme Rir avec sa grimace. Mais au lieu de ça, je tombe dans l'océan infini. Il n'y a pas d'amour. Il y a le bout du quai. Le reste est noir. Je m'en veux, je pense encore à lui. Au plufor.

Le lit de Rir craque sous lui. Son verrier portatif danse entre ses doigts. Les ombres s'infiltrent dans le fil de son sourire.

- Tu as tué Unik, je dis.

Son petit verrier s'échoue sur son torse.

- Tu as détruit les sèches. Tu as brûlé le bateau. Tu as choisi la destinée de tout le monde.

Il expire un rire.

- Ton ami luminologiste volait des réserves du conteneur avec d'autres. S'ils n'avaient pas ouvert la mauvaise porte, la bombe n'aurait jamais été déclenchée. Si tu dois blâmer quelqu'un, blâme-les.

Je replace les plis de mon unipièce, ils rentrent mal dans la cicatrice de mon dos, elle me démange encore, même après sept cycles d'océan. La tempête devrait bientôt nous attraper. Le vent nous l'annonce, le crie sur les ponts. J'ai trop mal pour avoir peur. Pour être triste. Unik...

- Depuis quand est-ce tu fabriques des bombes?

Il replace son verrier portatif sur son cœur. J'ai détruit celui qu'il m'a donné, je ne sais plus quand. Je détruis mieux les verriers que j'en fabrique. Et je ne me souviens jamais de mes erreurs.

- Depuis que je connais les ruelles.

Sa destinée. Des bombes sur les tours du côté clair. Des bombes partout. Il éteint son verrier portatif.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Mon verrier portatif illumine une barre de l'échelle à la fois, mais ça va, la ruelle est faite pour les sans lumières. Pas que ça change quoi ce soit, seulement trois levés se sont écoulés depuis la tempête et déjà des petits verriers sont apparus dans notre ruelle.

La rue est claire et des gens y marchent, y parlent, dire qu'avant personne n'osait mettre un tissu à l'extérieur sauf pour tenir un quai ou pour disparaître. Je rejoins les visiteurs dans la rue, de nouveaux verriers pendent à l'entrée des tours où on habite, l'eau sur les dalles brille de reflets, petits verriers sur lesquels on peut piétiner. Le reste des vents de la tempête va bientôt sécher le sol, mais le plufor Teka devrait considérer mouiller les rues pour faire plus de lumière. L'avenue centrale clignote encore sous les trois tours du plufor. Beaucoup de personnes récoltent les débris que la tempête a oubliés. Il n'y a plus de gardes ou de plufor au sol, eux, ils ont été emportés, c'est bien. Quelques gens me regardent et je les observe en retour. Une bande de chapeaux noirs de marchands parlent en cercle, deux femmes en capelongs entredeux, comme moi, installent un verrier à la porte de leur tour et dès qu'il s'allume, les habitants autour détournent la tête, moi aussi je dois faire ça. Je remonte l'avenue centrale, mais je reste près des tours, je n'ai pas envie que mes tissus touchent l'endroit où Teka a tué.

À droite de la troisième tour du plufor, la tour de lumières s'élève, encore brisée comme le verrier de mon bloc, mais des tiges de métal commencent à être placées, en haut, ça fait mal à la nuque à constater. Des jeunes garçons, des luminologistes et un peu de marchands y entrent et en sortent, les quatre portes ne se ferment jamais complètement. Puis, plus personne ne les touche. Une, deux, huit capennoires sortent et tiennent les portes du milieu. Deux trous noirs et des cheveux lustrés franchissent le seuil et j'oublie de reculer. Teka fait un pas et son torse s'arrête devant moi, le bout noir de ses doigts monte à mon menton, qu'il lève jusqu'à ce que mes yeux tombent dans les crevasses de son visage. Cette main brûlante qui a égorgé le vieux plufor est maintenant très proche de mon cou et les sèches dans mon ventre menacent de s'échapper.

- Une fille veut entrer dans la tour de lumières, dit-il doucement.

Je ne peux rien répondre, surtout parce que son pouce et son index obligent ma mâchoire à rester fermée. Aucune ligne ne passe entre ses yeux ou sur son front ou autour de sa bouche pâle, la

moitié de ses traits qui est vers le côté noir de la ville se cache dans l'ombre, mais l'autre moitié dit qu'il ne doit pas avoir beaucoup de cycles. Bien moins que l'ancien plufor.

- Il faut commencer quelque part, il dit.

Sa main tombe et son bras s'ouvre pour me présenter l'entrée de la tour, que ses capenoires gardent ouverte. Même le vent ne parvient pas à me pousser à l'intérieur.

- Entre.

Son ton est patient, doux comme la brise des toits quand la tempête est encore loin. Son sourire est gentil alors je me dis que j'ai le droit de parler.

- C'est... Interdit.

J'ai encore cette voix qui n'est pas la mienne, celle qui est sortie juste quand les gardes de l'ancien plufor se sont pointés chez moi. Le plufor rit une fois la bouche fermée, le son est aussi grave qu'un bombardement.

- Rien n'est interdit dans ma ville.

Enfin c'est sûr : on est dans la ville de Teka.

## LE BATEAU

- On vient de faire la seule chose interdite, dit Unik.

Iel visse un sekoverrier dans le mur du pont inférieur, je lui tends des outils et j'éclaire son travail. À présent que la ville n'est qu'un petit point sous le Furieux, j'accepte que nous installions de la lumière à l'extérieur des blocs et de la salle commune du bateau.

- Tu regrettes? je demande.

Iel lâche un rire sardonique.

- Tout allait bien jusqu'à ce que tu nous mettes ce sombre bateau dans la tête.
- Tu avais l'air de trouver que c'était une bonne idée, je rétorque.

Je lui redonne le tournevis.

- Jusqu'à ce qu'elle devienne un secret et qu'on soit tous obligés de choisir un côté, dit-iel.  
Le noir ou le clair.

Iel allume le sekoverrier, nous tordons les deux le cou vers l'océan. Je baisse mes verres sur mes yeux pincés.

- Je ne t'ai jamais obligé à partir, dis-je.
- Non. Tu m'as destiné à le faire. Tu m'as destiné à devenir pire qu'un plufor, dans toute la violence et toute la rage que ça peut représenter.
- Tu dis juste ça parce que tu es triste d'avoir tué Tria.

Iel recule comme si je l'avais giflé. Ses yeux plissés sous la lumière s'arrondissent, scintillent. *Tu es injuste*, voudrait-iel me dire, *je t'ai sauvé la vie*. Mais iel veut se venger :

- Tu me diras comment je me sens quand je deviendrai fou comme ton frère.

## LA VILLE DE TEKA

Du fond des eaux, Kalm ouvre les yeux et son sourire noir déchire le coin de ses lèvres et ses joues lorsqu'elle crie. Elle hurle, son enfant pleure et demande à naître vraiment. L'eau se réchauffe, coule sur ma tête, entre dans ma bouche, je craque, je suffoque. Mes muscles convulsent, la terre brûle. Les creux de la bouche et des yeux de maman fument. Des trous noirs.

Mon dos heurte le mur derrière mon lit, mes cheveux sont étampés à mon front. Le corps de Rir est plié contre la fenêtre, il bloque la lumière des tours du plufor. Je le prends dans mes bras. Le sol rafraîchit mes jambes. Il ne respire pas. Il est peut-être mort. Tant mieux si le verrier de mon bloc est mort aussi. Comme ça rien n'est définitif. Tout est peut-être.

- Ils ont disparu, murmure-t-il.

Son front tombe dans le creux de mon coude.

- Je veux partir.

Ses sanglots ressemblent à des éclats de rire. Kalm et leur enfant n'ont pas complètement disparu. Ils sont quelque part dans ce rire de douleur. Je passe ma main sur son dos nu, miroir des sekoverriers du clair de la ville. Si on doit partir, ce devra être loin. Il n'y a plus rien, ici. Tous ceux que je veux garder, je peux les emmener avec moi. Je peux laisser derrière les quais. Les tours. Les plufors. Cette ville souillée de cycles de noirceur. Plus on l'éclaire, plus elle s'assombrit de violences. Mes lèvres frôlent la tête rasée de mon jumeau. Né en premier. Né en riant.

- Prenons un bateau, dis-je. Réparons un bateau et quittons cette sombre ville. Il ne reste que des mauvaises destinées, ici.

C'est une chose qu'on sait, quand il ne nous reste que du mauvais. Je m'ennuie d'avoir des bonnes destinées. Je m'ennuie d'être une enfant.

Rir entrouvre la bouche, le mot sombre est au bord de son souffle, mais il ne fait que hocher la tête. Il peut se permettre d'être sombre comme sa sœur. Entre mourir ici ou mourir ailleurs, c'est mieux ailleurs.



- Juste avant le dépassement, chuchote mon jumeau, des marchands s'étaient rassemblés près du pont avec des alliés de Teka. Ils avaient fabriqué des bombes ensemble. J'ai suivi trois d'entre eux à travers l'arrière-ville. Il y en a un qui a grimpé sur la tour des grimaces, il a lâché une bombe sur la tour centrale, on a couru comme des furioux jusqu'aux ruelles...

Son rire l'interrompt, il ne peut rien faire contre son nom.

- La tour des grimaces? je demande.
- Eh bien à l'époque, c'était la tour gauche du plufor, maintenant, elle est aux grimaces. Peu importe, nous étions accroupis en silence dans une ruelle quand la bombe a explosé devant nous. Les verriers de la tour centrale ont éclaté et ceux des tours environnantes se sont mis à clignoter. Je me souviens m'être retourné et avoir vu les sourires des marchands avec moi disparaître et réapparaître, vert, noir, vert, noir, vert...

Noir, vert, noir, les gardes morts sur l'avenue centrale s'étalent dans mon bloc, autour de nous, le sang de l'ancien plufor se répand sur les larmes de Rir.

- Dès ce levé, dit-il en chassant mes visions, j'ai su que je ne suis venu au monde que pour être témoin de ces éclats de lumière. Je sais que le néant ne me trouvera jamais parce qu'à chaque fois que je me retrouve dans le noir, je revis cet instant de totale clarté et de totale noirceur. Qui suis-je devant ces images si non pas leur seul gardien, leur seule raison d'être?

Des océans remplissent mes yeux et brouillent mon jumeau, comme une ville en pleine tempête. Je lui dis peut-être qu'il est ma raison d'être, mais je n'en suis plus sûre. Je voulais arrêter de mentir.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Des rangées de verrier éclairent le hall de la tour de lumières, le sol blanc et lustré réfléchit leur lumière, alors mon idée d'eau sur les dalles est une idée de luminologiste, c'est naturel, je suis destinée. Une douzaine de tubes transparents, de la grosseur d'une personne, vont du sol au plafond et un luminologiste descend, dans l'un d'eux, sur une plaque de métal qui va lentement. Le tube tourne et il y a une ouverture, le luminologiste sort, s'arrête en découvrant que les autres ont cessé de faire quoi que ce soit pour me fixer. Je commence à penser que je devrais sortir quand une rue se crée à travers les gens et que les jambes minces et les cheveux longs d'Unik se rendent à moi.

- Seko, que fais-tu ici?
- Le plufor l'a laissée entrer, répond un luminologiste.

Trop vite, un bombardement de voix envahit la tour de lumières, alors Unik et moi allons à l'extérieur.

- Tu m'étonnes, dit-il.

Mes oreilles tempêtent encore avec le souvenir des voix du hall.

- Teka t'a parlé?

Je fais oui de la tête, mais je ne suis pas sûre si c'est vraiment arrivé, c'est aussi rêveur que l'existence de maman. J'ajoute qu'il a décidé que rien n'est interdit, maintenant, ce qui a la force d'arrondir les yeux d'Unik.

- Lumineux, dit-il et sa voix est comme celle de maman.
- Tu es une fille, je tente.

Il me fait un clin d'œil.

- Je suis tout.

Je souris en retour, je ne peux pas m'empêcher de vouloir être tout aussi, vu que c'est permis, Teka me l'a dit. Le plufor m'a parlé. Il y a des destinées surprises, aussi, on dirait.

- Pourquoi es-tu ici? demande Unik.

- J'ai besoin d'un nouveau verrier ou papa va me tuer.

Il – ou elle, iel? – rit.

- On ne voudrait pas ça. Attends, je reviens.

## LE BATEAU

- Attendez! Ne descendez pas! crie-t-elle à ceux qui sont encore en haut des rochers.

Pas de réponse. Le goût de l'exploration est un piège, ses bras et ses jambes faiblissent, elle devra bientôt les poser sur le sol brûlant. Elle n'a pas la puissance de remonter, alors elle pend en attendant.

- Je suis descendue, avoue Padenon, quelque part à droite.
- Tu es au sol?
- Si tu laisses tes pieds brûler sans paniquer, tu ne devrais pas tomber. Peut-être que ce sera moins chaud plus loin.

Ma mère déchire sa capelouge en deux et enroule les morceaux autour de ses tissus troués. Lorsqu'elle pose le bout des orteils au sol, ils brûlent quand même, mais peut-être un peu moins. Alors elle sanglote de douleur en sacrifiant ses pieds.

Padenon la soutient. Les deux titubent, pleurantes, affamées et seules à travers une plaine aride. Des trous parsèment la terre, elles y mettent parfois le pied calciné, s'en extirpent mal. Elles parcourent une exploitation étrangère, le Furieux pourrait les surprendre à n'importe quel moment et elles le supplieraient de cesser de les écraser. Mais il ne peut pas se relever. Il est trop lourd et son envie d'être fâché, trop forte. Il se punit pour mieux punir le monde. Il abat la femme qui retient ma mère et cette mort entraîne ma mère dans la brûlure. Ses paumes grésillent contre la terre, un vent de chair cramée dévore l'air de ses poumons, elle tempête tous les cris qu'elle n'a jamais poussés, se tourne dans tous les sens, ses épaules, son dos, son corps entier fond. Elle ouvre son verrier portatif pour s'assurer qu'elle n'est pas seule à mourir, que Padenon est là. Mais elle ne la trouve nulle part. Et elle se demande si elle a déjà été là. Si ce n'était pas seulement une destinée qui n'a pas de nom qui la supportait tout ce temps. Le verrier portatif clignote. Meurt. Elle sait qu'elle est la prochaine. Son corps fusionne, brûlé contre brûlure, ses yeux se liquéfient, le cri a laissé sa bouche ouverte. Pour le reste des cycles du monde, elle demeure là, les trous noirs de son visage crachent de la fumée que personne ne peut voir. Que personne ne peut comprendre. Elle dérive dans un doux néant et c'est ce qu'elle a passé son existence à explorer.

## LA VILLE DE TEKA

Des milliers de voix crient du fond des eaux, du fond du noir et m'extirpent de ma propre mort. Une ligne de sueur dévale sur mon dos, les tours du plufor me regardent. J'en ai assez des cauchemars.

- Un mauvais rêve?

Je tombe presque de mon lit à la question. Unik me sourit depuis une chaise, le coude plié sur ma table en désordre. Mon vieux verrier éclaire de profondes entailles sur son visage. Je me lance contre son torse, ses bras accueillent ma chute.

- Je croyais que tu avais disparu.
- Moi aussi, dit-iel.

Des tissus de guérison emmaillotent ses doigts.

- Qu'est-ce qui s'est passé?

Iel se tient les côtes en prenant une grande inspiration.

- Teka voulait me parler, mais en me rendant à sa tour, j'ai été assommé. Ils... On m'a mis dans un endroit complètement noir. Il y avait d'autres personnes. Je me suis fait battre, je ne sais pas par qui.

Ses tresses voilent son visage quand iel réajuste les tissus sur ses mains.

- Aux coups de ce levé, je me suis réveillé chez les guérisseurs. Ils ne voulaient pas me dire qui m'avait apporté là.

Sa main tremble contre la table, je pose la mienne dessus.

- J'étais sûr que j'allais crever.

Iel frissonne.

- Pourquoi est-ce que j'étais là?

Je voudrais m'excuser parce que c'est sûrement de ma faute, mais ma gorge est bloquée. Iel trouve la plaie sous mon menton.

- Qu'est-ce...
- Teka m'a rappelé qui est le plufor.
- Qu'est-ce que ça veut dire?

Son nez projette une longue ombre sur sa joue et cache un de ses yeux, un demi regard, comme ceux de mon enfance.

- Seko.
- Il m'a juste fait peur, dis-je. Et j'ai compris. Il vient du noir et je pense qu'il a peur d'y retourner. Tu as vu le spectacle des grimaces.

Les enfants, le chant tourmenté du faux Teka raconteur, la déchirure dans ses fins de phrases. La vie de Teka est un mauvais rêve. Peut-être que ça l'excuse.

- Je ne peux pas croire que Teka y était.
- Il n'est pas... Je lui ai parlé de toi et te voilà, le levé suivant, de retour.

Unik retire sa main de la mienne, fronce les sourcils, ses traits se tordent de douleur, mais iel demande, dans un murmure stupéfait :

- Es-tu en train de le défendre?
- Il veut juste s'assurer de rester le plufor. De ne pas revivre l'exploitation.
- Ah, c'est ça, se moque-t-iel. Tu l'as pris en pitié et maintenant il peut faire ce qu'il veut.

Mon verrier clignote. Il va bientôt mourir. On dirait que tout est sur le point de mourir. Kalm est morte. Rir ne rit plus.

- Teka peut faire ce qu'il veut, dis-je. Il est le plufor. Que j'aie pitié de lui ou pas.

Iel soupire.

- Ne t'approche plus de cet homme, Seko, promets-le.

Cet homme. La douleur stridente de sa lame sous mon menton, la chaleur de mon sang sur ma peau, la moiteur de sa langue sur ma gorge, elle qui bloque mes mots, mes idées. Je ne peux pas faire de promesses. Il n'y a que celle que j'ai dit à Rir. Celle du bateau.

## LE BATEAU

- Alors quoi? C'est chacun pour soi? demande l'homme au verrier.
- C'est chacun pour soi depuis le début des cycles, dit Rir.

Une vague rapproche le bateau du Furieux, qui hurle aux membres de l'équipage qu'ils doivent se fâcher comme lui. Rir est le plufor qui décide pour tous et il a décidé que nous ne sommes plus *nous*. Des rieurs se battent pour atteindre les dernières sèches, bousculent l'homme, son verrier se fracasse contre le conteneur brûlé, se brise et seul le vert des verriers du pont inférieur grimpent les escaliers, alors je m'y précipite, des gens me suivent, mais quelle erreur de me suivre.

Je plaque ma cicatrice contre la porte de mon bloc. Personne ne doit entrer. Les pas sont des rythmes dans le corridor. Les cris et les pleurs, des chansons. Chacun pour soi, trouver des solutions, même s'il n'y en a pas. Nous sommes trop loin pour revenir. Trop près. La tempête renverse le bateau, me projette contre le hublot et un instant le monde se retrouve à l'envers, puis le bateau se stabilise de misère, sa tête fumante doit être éteinte, à présent. Un chapeau noir sur un bateau mort.

La porte s'ouvre alors que je me relève, je m'apprête à me défendre, mais Rir lance sa capelongue sur son lit. Il s'y assoit, las, les jambes dans le vide. Il est suspendu en bas des rochers et dès qu'il mettra le pied au sol, il va se brûler.

Je veux lui reprocher d'avoir fabriqué la bombe, d'avoir fait exploser le conteneur, d'avoir tué des gens – où est Unik quand on a besoin d'iel –, mais je crois que je ne le fais pas. Il ne me semble pas. Lui ai-je dit? Il me semble que je me tais. Il est né pour les éclats de lumières, qu'il a dit, qu'il dira. Je ne peux pas lui reprocher la raison pour laquelle il est né.



## LA VILLE DE TEKA

- On ne peut rien faire avec ça, dit Unik.

Le verrier qu'iel tient éclairé surtout notre groupe, un peu le bateau triste accosté au squelette de son quai. Unik, Tria et moi dans la clarté, Rir à son orée, son chapeau dissimulant le néant de son regard.

- On peut juste reconstruire autour, dis-je.

Tria allume un verrier portatif et se rend près du quai.

- Ça va nous prendre des cycles, dit-elle. Et beaucoup d'aide.

Les vagues appellent Rir, il nous tourne le dos, écoute ce que l'infini a à lui dire.

- Alors il faut commencer maintenant, propose Unik.

Nous pensons à tout, des marchandeurs pour les ressources, des usineurs pour les sèches, des luminologistes, on en a assez, et des volontaires et des rieurs pour construire.

- En parlons-nous à Teka? demande Tria.
- Il ne veut pas que les gens sortent de sa ville, dis-je.

Le vent océanique secoue la capelongue de Tria, elle s'accorde à l'irritation dans ses traits.

- Qu'en sais-tu? demande-t-elle.
- Je lui ai demandé, je réponds.

Elle plisse les yeux comme si j'étais un sekoverrier.

- On ne devrait pas agir contre le plufor, dit-elle.

Je m'apprête à argumenter quand Rir passe entre nous, Unik doit enlever le verrier de son chemin.

- Il faut partir, affirme-t-il.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Le toit est encore mouillé de la tempête et le vent est encore frais. Les tours du plufor ont arrêté de clignoter, le cœur de la ville est moins lumineux qu'avant, j'espère que ce n'est pas une symbolique pour le règne de Teka. Le bout de ciel entre le Furieux et moi est plongé dans le néant.

- Hé! Méchant Furieux! Lève-toi!

Je le défie avec mon verrier portatif, la lumière descend le long de mon bras, mais ne rejoint pas le ciel. Il faut que je fasse des verriers plus gros. Celui qu'Unik le luminologiste m'a donné est très bien, papa va être content, on voit même la lumière sortir par notre fenêtre, dans le trou de la ruelle. Mon verrier portatif se dessine dans l'eau, comme moi dans un miroir ou devant Rir, et il me donne l'idée de jeter de l'eau de tempête au corps du Furieux.

- T'as soif? Bois! T'as chaud? Lève-toi! T'as peur? Laisse entrer la lumière! Arrête de tout nous prendre!

Je crée ma mini tempête, ma tempête portative, je ne vais pas arrêter tant que le Furieux, lui, n'arrête pas d'être aussi furieux.

- Seko?

Je reste les mains dans les airs devant Rir. Il éclaire le résultat de ma tempête avec le verrier d'Unik. Bon, je ne vais pas mentir, le résultat, c'est juste mes cheveux trempés et mes mains glacées. La vue fait rire mon frère et je fais comme lui parce que nous sommes jumeaux. Il vient lancer de l'eau avec moi et nous hurlons au Furieux de se cacher. On est capable d'être fâchés, nous aussi. J'ai appris l'émotion par moi-même, comme j'ai fait pour comprendre les verriers.

## LA VILLE DE TEKA

Le dôme de la tour de lumières vibre de sekooverriers. Unik et moi gravons des dessins de bateau sur nos surfaces. Un stabilisateur ou deux? Je dessine les alternatives et je n'arrive pas à choisir. Je montre ma surface à Unik, qui la prend et la lance sous notre table.

- Hé! fais-je.

Tria arrive à notre station.

- Que faites-vous? demande-t-elle.
- Rien, dit Unik.

Tria décide de s'asseoir après nous avoir observé avec suspicion.

- Vous savez, dit-elle, j'ai changé d'avis. Je pense qu'on devrait travailler sur ce bateau. Et j'ai des idées.
- Tu ne penses pas que c'est mauvais d'agir contre le plufor? rétorque Unik.
- Oui, mais je pense qu'il y a des destinées plus importantes.

Elle qui voulait mourir pour Teka, je ne sais pas si les vapeurs m'ont fait rêver ses paroles. Elle a peut-être réellement changé d'avis. Je me permets de la croire. Je prends ma tige et ma surface du sol et je termine de graver mes derniers symboles. Je rassemble les copies terminées et je les remets à Unik. Tria les lit par-dessus son épaule.

- Soyez plus subtils, dit celle-ci. Si des alliés réalisent ce que vous faites, vous allez vite disparaître.
- Nous, dit Unik. S'ils réalisent ce que nous faisons, nous allons disparaître.

Je souris et Tria tente d'imiter mon expression, mais ses lèvres tremblent trop. Rien n'est interdit dans la ville de Teka. Dès qu'on en sort, c'est une autre histoire. Je chasse la sensation de son couteau et de sa langue sur ma gorge. Je grave un hublot par bloc, question de faire entrer l'océan, le vent et la possibilité d'une autre ville.

## LE BATEAU

Je jette mes dernières sèches par le hublot comme l'équipage a jeté les os d'Unik par-dessus bord. Ça ne sert à rien de manger, je ne vais rester qu'un cycle de plus dans le noir.

Sur son lit, Rir tourne et gémit, les yeux clos, le front en océan. *Kalm*, il appelle sa grimace, la femme du reste de ses cycles. Il avait raison de la nommer ainsi. Elle lui a volé le reste de ses cycles en mourant. *Kalm*.

On va tous crever, dirait Unik. A dit. Je ne sais plus. Peut-être qu'iel est mort.e. Tant que je ne le sais pas, je peux juste imaginer qu'iel a disparu. Je crois que nous nous sommes parlé, mais mon cœur me ment souvent. J'ai peur que nos derniers mots aient été des insultes et pas des doux néants.

Je ne sais pas quel souvenir choisir en dernier. Le pire. Le meilleur. Le présent, le passé, la destinée. Ce sont toujours les mêmes questions dans un ordre différent. Juste pour éviter de se demander pourquoi on a mal, pourquoi vivre en-dessous de Furieux c'est en fait y souffrir et pour combler nos cycles jusqu'au néant.

## LA VILLE DE TEKA

Mon père se retient aux épaules de ses enfants, son visage souffre, mais il ne se demande pas pourquoi, se poser des questions est inutile, il peut simplement se retenir. Nous contournons la rue de l'usine pour ne pas rencontrer les capenoires qui rôdent autour.

Notre père nous informe, Rir et moi, que les sèches doivent être conservées dans un contenant scellé, vide d'humidité, de chaleur et de froid. Rir lui demande où il en est avec la réserve secrète qu'il vole à l'usine avec l'aide de deux autres usineurs. Mon père pense que pour l'instant, il en a assez pour nourrir dix ou quinze personnes pour trois cycles. Il en faudra bien plus. Ou il faudra trouver comment en faire.

- Ce n'est pas si facile, m'explique-t-il. On reçoit des amas de terre à chaque cycle, qu'on doit décortiquer, trier, purifier puis sécher et emballer. C'est un processus de deux cycles et on ne sait même pas d'où viennent les amas.

Je ferme les yeux sur les sekooverriers de la rue. Je suis du côté noir. N'importe quoi peut arriver. Personne ne le sait. Tout le monde s'en fiche.

- L'exploitation, je leur annonce.

Mais on ne peut pas créer une nouvelle exploitation. On ne peut pas laisser les gens dans le noir. Rir le sait aussi, il est pratiquement une grimace. Kalm est restée gravée dans son cœur, il ne pense à rien d'autre.

- On devra continuer à en voler le plus possible jusqu'à notre départ, dis-je.
- Vous viendrez me chercher quand ce sera le temps, accepte notre père.

## LE BATEAU

Je flotte, je coule. Les cycles et la lumière tombent.

Mes paupières s'ouvrent avec douleur. Mon corps est plié entre les bras d'un être au chapeau noir. Les sekoverriers du couloir le dépassent. Le chapeau s'abaisse. L'être s'immobilise. L'océan hurle.

- Tu... Tu es vivante.

Les dernières traces de la voix de Rir. Il ne lui reste plus beaucoup de mots.

- Où allons-nous?

J'ai encore cette voix de dessous de drap. Je l'ai eue quand j'étais enfant. Je reviens. Ma destinée est le passé.

- J'allais t'amener à l'océan, soupire-t-il.

Mais l'océan est noir. Et l'océan amène un doux néant. Je veux, je ne veux pas. Pas tant que mon dernier souvenir dans la surface de ma mémoire est celui du plufor.

Je ne peux, ne veux même pas penser à son nom.

## LA VILLE DE TEKA

En montant vers le dôme, je note les étapes manquantes dans ma tête. Terminer le pont supérieur, mettre les sèches dans le conteneur tout juste construit, rassembler des verriers et des matériaux de réparation, mon cœur tempête de plus en plus à chaque idée. Mon tube s'immobilise à l'étage des vapeurs. La porte s'ouvre, je sors pour vérifier que j'avais bien placé le levier pour le quatorzième, mais j'ai dû faire une erreur. Mon cœur veut que je me rende aux vapeurs plutôt qu'au dôme. Je ris face à ma sombreté et je n'ai pas le temps d'ajuster le levier qu'une capenoire se détache des ombres du corridor. Je recule. Une autre s'ajoute plus loin. Je recherche un tube vide, mais une main barre mon cri, ses ongles s'enfoncent dans la peau autour de ma bouche.

Les capenoires m'emportent dans le corridor, vers la salle des vapeurs. Elles ouvrent la porte d'un coup sec, personne n'est là. Elles me poussent et je tombe sur mes genoux, haletante. Mes épaules me tiraillent alors que je tire sur la poignée de toutes mes forces. Je crie. Ça ne sert à rien. La porte ne bouge pas. Les tuyaux grincent. La ville cogne. La vapeur coule.

Je tombe dans le ciel sans verrier, pendant des tempêtes, avant que les plufors ne se décident à exister.

Vingt-huit étages, je tombe vers le haut, je perce le Furieux et ouvre le ciel, trouve le verrier qui surplombe le monde, je pense que c'est ce que ma mère a dit qu'il y avait, avant, un ciel de lumière.

Ma joue trouve un sol froid. J'y dors pour le reste de mes cycles ou peut-être juste un levé.

Peut-être.

Le peut-être est la force de la noirceur.

## LE BATEAU

Le bateau nous fait perdre l'équilibre, nous secoue, Rir doit me déposer sur mes pieds. Nous nous retenons contre la cloison. Rir y glisse, son corps rejoint le sol, son chapeau fait disparaître son visage dans le noir. Le bateau grince, les vagues le blessent, le guident vers le néant. Les meilleurs guides font mal, ont mal.

Je tombe sur mon frère. Il me prend dans ses bras amaigris. Sa main frôle la plaie de mon dos, le meurtre de notre père, la disparition de notre mère. Son souffle réchauffe la froide trace du plufor sur ma gorge, chante le spectacle des grimaces, rit toutes les joies que son fils à peine né aurait vécues. Son torse monte en vagues, raconte les histoires de bateaux, de ponts, de marchandeurs, de bombardements, de côté noir et de Furieux mal tombé. Ses jambes étendues sous moi commémorent les dalles et les ruelles, les toits et les draps de notre lit d'enfance. Il dit tout.

- Tu te souviens de nos jours de tempête? demande-t-il, mais je ne pense pas qu'il le demande vraiment, je n'entends pas sa voix.

Je laisse la tempête qui berce le bateau répondre pour moi.

- On se blottissait dans notre lit et on tremblait l'un contre l'autre. Je me souviens d'une de tes petites histoires, celles que tu racontais pour fuir la peur qui t'habitait. Comment est-ce qu'elle commençait, déjà? Je crois que tu disais « C'est le néant. » Ou était-ce comme ça qu'elle se terminait? Peu importe, tu racontais que des petits êtres vivants travaillaient dans les verriers et que pour eux, un de nos levés représentait un cycle au complet et que c'était pour ça que les verriers ne semblaient pas durer longtemps, pour nous. Tu t'en souviens? Il me semble que tu n'as jamais mentionné cette histoire. Tu polis les surfaces de ta mémoire pour en effacer les symboles et tu ne le sais même pas. Tu n'as jamais été sombre. Tu veux juste te raconter les histoires qui ne t'effraient pas.

Il faut partir.



## LA VILLE DONT JE NE VEUX PAS ME SOUVENIR

Les vapeurs commencent à sortir de mes idées.

Teka est sur sa plateforme et ses capenoires l'entourent. Il est le cœur d'un spectacle, ses deux trous noirs, sa bouche incurvée, prête à raconter, à déverser la cruauté du monde. Il lève la main paresseusement, les capenoires éteignent leur verrier, ne laissant que l'ombre de Teka sur les grandes fenêtres.

Il approche, ses pas chantent mon quai. Ce n'est pas la première fois qu'un plufor veut me tuer, mais cette fois, il sait qu'il veut le faire. Ses doigts frôlent le côté de mon visage, je ne sais pas comment. Mes yeux voient mal dans la pénombre de la ville sous nous. J'aimerais voir comme avant. Avant ma lumière. Avant ma destinée. Je voyais mieux dans le noir quand j'étais petite, il me semble.

- Pourquoi es-tu ici?

Sa voix est plus proche que je ne le croyais, je suffoque à la manière des cauchemars.

- Je ne le sais pas.
- Mmh.

Sa main tombe. Les trous noirs se définissent dans l'ombre, ils sont la fosse de l'exploitation, le squelette fumant de maman.

- Pourquoi construis-tu un bateau? demande le plufor.

Il connaît donc nos plans. Une seule personne aurait pu lui en parler. Une personne dont la destinée est de mourir pour lui.

- Tu ne le nies pas?

Je ramène mes jambes à mon corps. Mon unipièce sent les vapeurs. Je suis rouillée, je suis une craquelure d'épave.

- Tu ne peux pas partir, Seko.

Il soupire comme s'il avait découvert que j'avais volé un verrier de rue, à l'époque où la limite du noir était à une ruelle de mon bloc. J'ai failli naître dans l'exploitation.

- Il n'y a que cette ville, dit-il. Le reste est néant.
- Je peux mettre de la lumière ailleurs, je murmure.
- Non. Non, tu sais ce que tu peux faire?

Il me pousse, je tombe à la renverse, encore étourdie de vapeurs.

- Tu peux me supplier de te pardonner.

Je me remets à peine assise que son pied nu plonge dans mon torse, fracasse mon dos contre la plateforme et vole l'air de mes poumons. Son ombre se penche.

- Que croyais-tu? Que j'allais te laisser explorer au lieu de faire mes tekaverriers? Que j'allais te laisser bafouiller ma force? Toi, ta petite grimace traîtresse et ta bande de sombres luminologistes?

Il émet un rire aussi moite qu'un égorgement.

- Supplie.

Il lève un peu le pied, mes poumons sifflent lorsque de l'air y entre. J'essaie d'apprendre un nouveau mot :

- Non.

Il faudra qu'il me tue.

- Non?

Sa main s'étale sur mon unipièce, qu'il saisit pour me lever du sol, mes bras battent dans les airs et il me laisse tomber, ma tête absorbe le choc. La respiration des capenoires m'envahit, je me tords, rampe vers elles, des doigts agrippent mes chevilles, me tirent, m'étourdissent, des grimaces et des pleurs, des pleurs, mais personne n'est triste. Juste moi. Il me prend par les cheveux, mon cou craque et je pense que je crie. Il glisse sa cuisse entre mes jambes, les ouvre. Sa lame froide, une

tempête sur ma gorge déployée. Nous sommes au fond d'un océan de terre et il n'y a rien à voir, il faut tout exploiter. Il guide la lame sur mon dos, déchire mon unipièce et creuse la chair le long de ma colonne vertébrale. Les meilleurs guides font mal. Les meilleurs guides dénudent et coupent et pénètrent. Et hoquent de douleur. Et expirent la violence de trente-trois, trente-quatre plufors. Et ordonnent, les dents serrées : *supplie*, mais le font-ils? Ils n'ont pas besoin de le dire à voix haute. Et s'enfoncent dans mon ventre, ressortent avec les bonnes destinées, je veux m'égorger moi-même pour en finir.

- S'il-te-plaît.

Il oublie le soupir d'un rire sur ma joue et se redresse. Il donne deux ou trois ou mille autres coups, son corps dans le mien, il y déverse sa douleur, je la prends toute. Il me pousse quand il en a assez. La plateforme sanglote.

- Qui est le plufor? grince-t-il.

Tout coule à l'extérieur de moi, tout m'échappe.

- Toi.

Il est au large quand il dit quelque chose comme :

- Tu me remercieras, tu verras. J'aurais pu te blesser, mais je ne peux pas me résoudre à le faire, je t'admire autant que je te déteste.

Et j'aimerais lui dire que je ne me sens pas de la même manière.

- Partage ma luminosité, dit-il comme une caresse, et arrête tes sombres plans de bateau.

## **LE BATEAU**

Les verriers du pont inférieur veulent mourir. Ils vont nous survivre. Je ne déteste pas ça.

Je ne suis pas capable de détester.

Je ne sais pas.

Je dépose un baiser brûlé sur la joue glaciale de Rir. Ses pupilles partent dans le néant. Il ne peut pas disparaître. Pas encore. Qui supplier?

Mon jumeau expire un dernier rire.

## LA VILLE DE –

Le bateau est bientôt prêt. À temps pour partir. Le pont inférieur est en finition, il faut encore installer des sekoverriers. Deux étages, des escaliers, des blocs, ils ont toujours existé dans mes idées et les voilà incarnés. Unik promène son faible verrier entre eux. Nous sommes loin dans le noir, là où le clair ne se rend pas. Là où le plufor aurait peur de mettre les pieds. Il est si lumineux, personne ne sait qu'il aurait pu me tuer, mais qu'il ne l'a pas fait et que pour ça, je vais le remercier. Il m'a juste traitée comme une des violées du vingt-huitième plufor.

Si je ne dis rien, mes sombres plans de bateau ne pourront pas s'arrêter.

- Pourquoi est-ce que tu as interdit à Tria de venir? demande Unik.

Si Kalm a trahi le plufor en me révélant l'étendue de son pouvoir, Tria m'a trahie en lui révélant l'étendue du mien.

- Le bateau n'est pas sa destinée.

Elle veut mourir pour le plufor. Qu'elle meure.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

La tempête crie autour du néant de notre tour.

- Leur destinée est de mourir pour le verrier, je chuchote sous le drap. Ils se promènent à l'intérieur et quand on leur donne l'alerte, il se réveillent et l'allument.

Rir se retient de s'esclaffer.

- Comment tu les appelles, déjà?
- Des éclaireurs, je réponds. Ils habitent dans les verriers, on ne peut pas les voir et c'est juste, parce qu'eux non plus ne peuvent pas nous voir, ils n'ont pas d'yeux.

Ils ressemblent à maman brûlée sur l'autre rive. Ils sont aussi brûlés, il fait chaud dans un verrier. Ça ne les dérange pas. Ils acceptent leur destinée comme tout le monde, il faut, quand on naît, il faut accepter la suite des choses même si rien n'est de notre faute.

Je ne dis pas ça à Rir. En fait, peut-être que je lui dis.

## LA VILLE DE –

Unik et moi sommes en route pour aller chercher mon père à l'usine. Lorsqu'on arrive sur l'avenue centrale, une foule de capenoires et de visiteurs se rassemblent. Nous remontons lentement l'avenue, du quai aux tours du plufor, pour la centième, dernière fois, je l'espère. Des grimaces poussent un peu les visiteurs pour nous laisser passer. Le plufor, dans son cercle de capenoires, érige son spectacle au cœur de la clarté. Mon père est à genoux devant lui.

Je ne sais plus si je rêve.

Je recule, Unik avance. Les trous noirs du plufor absorbent mes derniers espoirs. Il y a du défi dans son rictus.

- Regarde-moi, dit-il.

Il lève sa lame noire. Mon père ne pleure pas, mais ses yeux supplient. Mon corps a un spasme, la destinée de l'aider, Unik me retient. Le plufor s'éclaircit la gorge :

- Souviens-toi que tu as choisi la destinée de ton père quand tu as choisi de continuer tes sombretés de bateau.

Il baisse la lame, je veux crier non, mais rien ne sort. Rien ne sort que le noir qui jaillit de la gorge de mon père quand il le plufor l'ouvre d'un trait rapide.

Mon père tombe face contre dalles.

## LA VILLE DE L'ANCIEN

Papa rentre de l'usine, le problème est réglé. Il nous prend dans ses bras, Rir s'est forcé à être là pour son retour. L'étreinte de papa empeste la sèche, mais elle n'est tellement pas de coutume que je l'accepte.

Nous mangeons ensemble, les sèches goûtent meilleur, on dirait qu'elles goûtent quelque chose. Rir nous raconte le surpassement de Teka et papa rit, ça fait drôle, mais bien vite il fronce l'endroit où il devrait avoir des sourcils.

- On a changé de verrier? il demande.
- La tour de lumières nous en a donné un nouveau, je dis avant Rir.

Maintenant, ce n'est plus interdit de parler avant les garçons, ce n'est plus interdit de mentir. La ville ressemble toujours à celle de l'ancien, mais elle est à Teka, maintenant. Teka est bon, il rend déjà papa plus rieur. Et papa est satisfait de ma réponse, il nous glisse même le drap sur les épaules quand on va se coucher. Il s'apprête à partir, mais j'attrape son bras.

- Dis une chanson.

Son ombre s'immobilise. Il s'assoit près de moi, sa voix change et cette fois je ne veux pas rire, je ferme les yeux et ses derniers mots m'endorment.

- Je laisserai toute la lumière à mes enfants.  
À mon néant, je verrai tous leurs moments.  
Leurs sourires, leurs destinées et leur cœur aimant.



## LA VILLE DE –

Papa face contre dalles. Du noir se répand sur l'avenue. Les grimaces hystériques entament la fin de leur spectacle. Elles chantent que Seko aurait dû arrêter ses sombres plans. Lâche. Le plufor n'est même pas capable de le dire seul. Il contrôle tout. Les grimaces. Le néant. Les histoires. Le présent, le passé et les destinées.

Je pousse Unik. Je cours, je veux retrouver mon père, mais je me lance sur le plufor, mon corps décide. Ses capenoires me poussent au sol. Je crie. Je crie les douleurs des femmes qui ont sauté en bas du pont, en bas du quai, sous les plufors, sous les hommes, sous les exploitations, et je pleure pour elles parce qu'elles ne peuvent plus le faire et parce que je pleure toujours pour les autres. Ma destinée.

Tria, les yeux noircis et une capenoire sur les épaules, me décolle de l'avenue. Sa bouche s'excuse, son reflet dans la lame du couteau qu'elle tient. Les grimaces rient et hurlent, d'autres sanglotent, d'autres fuient. Tria recule la lame et s'apprête à me percer le cœur quand un mot surpris sort de sa gorge. Elle échappe son couteau, tombe, rejoint sa destinée. Unik se tient derrière, noir sur sa propre arme. Noir sur son propre cœur.

Il faut courir. Unik et des capenoires.

Le plufor est perdu dans le chaos. Nous aussi.

Le bateau nous attend. Rir aide des rieurs à terminer de remplir le conteneur de sèches. On l'arrête.

Il faut partir, il n'y a plus de temps.

## LE BATEAU

Le présent, le passé, la destinée.

Que chanter?

Non. La question n'est pas que chanter, mais pour qui.

Pour Rir.

- Je t'amène à l'océan, qu'il t'amène un doux néant.

*Avec toi, mon jumeau, sur le pont inférieur. Tu as trouvé le néant même si tu as dit que le néant ne te trouvera jamais. Je suis née avec toi, je vais mourir avec toi. En second, comme il se doit.*

Finalement, le nom destine vraiment. Maman connaissait notre destinée.

J'ai fait une erreur. J'ai forcé la lumière. Je suis peut-être plus cruelle que le Furieux.

C'est le néant.

**POÉTIQUE DE LA FUITE**  
**DANS LE RÉCIT DYSTOPIQUE CONTEMPORAIN ET ÉCOFÉMINISTE**

## INTRODUCTION

« Quand l'air devient irrespirable, quel courage vaut le mieux, celui de partir ou celui de rester ? Quels talents faut-il pour habiter la quête de l'horizon permanent ? Quel sens donner à la résignation de rester ? Mais si nous choisissons la fuite, nous devons savoir que c'est une entreprise qui exige de redéfinir notre panorama intérieur<sup>1</sup> ».

Confronté.e.s à l'augure dystopique de notre monde contemporain, certain.e.s auteur.e.s positionnent leur plume pour anticiper la fin de notre société. Si leurs récits parcourent des univers uniques, ils mènent tous à ce constat : « Après, ce sera l'inconnu<sup>2</sup>. » Après quoi ? voudrais-je demander à *Hivernages* (2017), roman dystopique de Maude Deschênes-Pradet où ces mots prédisent l'inévitable. Après l'apocalypse, dirait son roman, après la chute implacable et glaciale qui attend l'humanité. Dans l'imaginaire collectif, la fin du monde relève pourtant encore (et peut-être à tort) de la science-fiction. Mais qu'est-ce que la science-fiction, en réalité ? Ce sous-genre a pris son envol au tournant des années 1980 au Québec<sup>3</sup> et tel que l'avait déjà défini à l'époque l'écrivain Kingsley Amis, il est le récit d'un monde étranger au nôtre de par son innovation<sup>4</sup>. La science-fiction repose sur le sentiment d'étrangeté qu'elle génère chez le/la lecteurice et s'affaire à déjouer les préconceptions quant à la nature humaine en la confrontant à de nouveaux moyens de penser<sup>5</sup>. En tant que sous-branche de dystopie écrite par les femmes se forge également par ce sentiment d'étrangeté. Leurs dystopies mettent en scène des univers anticipatoires pessimistes et

---

<sup>1</sup> Thierry Pardo, *Petite géographie de la fuite*, Montréal, Éditions du passage, 2015, p. 12.

<sup>2</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, Montréal, Éditions XYZ, 2017, p. 172.

<sup>3</sup> Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature Québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 595.

<sup>4</sup> Kingsley Amis, *L'univers de la science-fiction*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1962, p. 7.

<sup>5</sup> Je renvoie ici au « cognitive estrangement » (ou « effet de distanciation ») qu'utilise le critique littéraire de science-fiction Darko Suvin dans ses études. (Darko Suvin, *Pour une poétique de la science-fiction, Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1977).

elles sont généralement centrées sur l'identité féminine au sein d'une société oppressante<sup>6</sup>. Les œuvres phares du genre, comme *The Handmaid's Tale* (1985) de Margaret Atwood, marquent à ce jour les cultures occidentales. Les femmes et féministes occupent une place primordiale, en dystopie contemporaine. Du côté francophone, cette puissance s'affirme. Des romans tels que *Chroniques du Pays des Mères* (1992) d'Élisabeth Vonarburg, *Notre vie dans les forêts* (2017) de Marie Darrieussecq et *Hivernages*, deuxième roman de Deschênes-Pradet, suivent des femmes exploratrices, dont le corps subit souvent la torture du temps, de l'espace et du système. Je m'intéresse principalement à l'œuvre de Deschênes-Pradet, dont le fond et la forme renvoient à cette réflexion de Thierry Pardo, au départ de cet essai, sur la fuite.

Effectivement, la fuite est un point commun de plusieurs dystopies mettant en récit des personnages féminin. Pourtant, plus qu'un thème, la fuite est une structure, une esthétique et plus globalement une poétique. Pourquoi la fuite est-elle récurrente et qu'est-ce qui l'engendre ? Comment bâtir une poétique autour d'un tel thème ? Pourquoi même le faire ? Quels en sont le résultat et la visée ? Je crois trouver des réponses à ces questions en me basant sur *Hivernages*. D'abord, j'explorerai les différents aspects de la fuite narrative, donc les divers moyens, figures et objectifs qui la mobilisent. Ensuite, je m'attarderai à son impact sur la forme fragmentaire du roman dystopique. Je m'arrêterai enfin à l'essence de la poétique de la fuite et à ce grand « pourquoi » qui la sous-tend en empruntant une perspective écoféministe comme fondement d'*Hivernages* et des œuvres qui m'intéressent.

---

<sup>6</sup> Sarah Dillon, « Chapter 12: Who Rules the World? Reimagining the Contemporary Feminist Dystopia », dans *The New Feminist Literary Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, p. 173.

## LA FUITE

L'Hiver gronde depuis des décennies, des enfants naissent, meurent et il n'y a de loi absolue que cette saison froide. Le monde dépérit peu à peu. Tout est voué à devenir nature morte. Roman catastrophe, *Hivernages* propose cette prémisse glaçante et compose, à sa manière à la fois crue et onirique, un récit aux multiples personnages en exil dans l'espace nocif. Ce n'est pas tant l'espace que les personnages occupent, mais plutôt l'espace qui les occupe. L'étude de Maude Deschênes-Pradet, intitulée *Habiter L'imaginaire : Pour Une Géocritique Des Lieux Inventés*, explore justement l'aspect géographique des littératures dystopiques ainsi que la géopoétique, terme qu'on doit à l'écrivain Kenneth White<sup>7</sup>. Selon le penseur, la géopoétique est une approche qui se prête autant aux sciences qu'à la philosophie et à l'art et elle permet de penser ces domaines sous l'angle des relations entre territoire (ou Terre), expérience humaine et création<sup>8</sup>, ce qui renvoie à l'essence de la science-fiction et de la dystopie. DeschênesPradet étudie dans sa thèse l'œuvre « dystopique des *Récits de Médilhault*, [où] ceux qui savent survivre et s'orienter peuvent tout de même espérer fuir, ou au moins rêver d'ailleurs<sup>9</sup>. » L'identité, l'expérience et la survie des personnages sont donc déterminées par leur position spatiale. À mon avis, la poétique de la fuite découle de la géopoétique, car la première ne peut s'exprimer sans la seconde. Je veux particulièrement me pencher sur le motif de la fuite parce qu'il souligne une récurrence incontournable du genre : celle de l'évasion et du conflit qui la motive.

---

<sup>7</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Habiter L'imaginaire : Pour Une Géocritique Des Lieux Inventés : Étude*, Montréal, Lévesque éditeur, 2019

<sup>8</sup> Rachel Bouvet et Kenneth White, *Le nouveau territoire : l'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2008

<sup>9</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages* (roman par fragments), suivi de *Habiter l'imaginaire : pour une géocritique des lieux inventés* (essai), Québec, thèse de doctorat déposée à l'Université Laval, 2017, p. 227.

Afin de comprendre la poétique de la fuite, il faut d'abord comprendre qu'elle émerge d'une dissension entre l'identité des personnages et l'espace dans lequel ils évoluent. Dans son ouvrage *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, la chercheuse Anissa Talahite-Moodley explique que l'instabilité de l'identité est ce qui pousse une personne à sortir du cadre qu'elle connaît afin de s'autodéterminer<sup>10</sup> – à condition qu'elle entrevoie que le milieu toxique où elle habite l'empêche de découvrir sa liberté d'être et de pensée. La thèse de Marc Gaudreault portant sur les distorsions spatio-temporelles dans la science-fiction et le fantastique postule que le désir d'échapper à un endroit vient d'une impasse identitaire générée par ce milieu-même. Les personnages attendent l'opportunité d'exprimer leur individualité sans pouvoir le faire, confinés :

Ceux-ci sont à la recherche de la sortie, et leurs déplacements en tous sens et marqués par les va-et-vient des impasses surdéterminent l'espace au même titre que le ménagement est surdéterminé par les conditions extérieures au bâtiment : dans une prison, on cherche, en faisant les cent pas, sinon à s'enfuir, du moins à tuer le temps; c'est-à-dire, à occuper le passage du temps par une action, celle de déambuler – laquelle ne mène nulle part puisque le ménagement est surdéterminé par la fonction de confinement de la chose-lieu<sup>11</sup>.

Dans *Hivernages*, les conditions extérieures sont évidentes : c'est toujours l'Hiver avec un grand H, comme l'écrit Deschênes-Pradet, une saison comme une réalité au nom propre, intégrée. L'Hiver est ce qui force les protagonistes à se réfugier dans des bâtiments qui se révèlent non pas des refuges, mais plutôt des endroits gouvernés par une loi patriarcale<sup>12</sup> dont je discuterai davantage d'un point de vue écoféministe. Ainsi, le motif se clarifie. Le monde est

---

<sup>10</sup> Anissa Talahite-Moodley, *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, 2007, p. 2.

<sup>11</sup> Marc Gaudreault, *Pour une poétique du discours scientifique : distorsions spatio-temporelles dans la science-fiction et le fantastique*, Montréal, thèse de doctorat déposée à l'Université du Québec à Montréal, 2014, p. 160.

<sup>12</sup> Jan Relf, « Women in Retreat: The Politics of Separatism in Women's Literary Utopias », *Journal of the Society for Utopian Studies*, vol. 2, n° 1–2, 1991, p. 137.

« irrespirable<sup>13</sup> », écrivait Thierry Pardo, les personnages s'abritent, l'abri se révèle socialement toxique, ils en sortent pour retourner au désastre naturel et redéfinissent « leur panorama intérieur<sup>14</sup> » tout en errant à l'extérieur, à défaut de savoir où s'aventurer. Mais errer est déjà le premier pas vers la liberté.

D'ailleurs, les quatre types de fuyards de Pardo permettent de mieux analyser les protagonistes de l'œuvre de Deschênes-Pradet. Dans son essai *Petite géographie de la fuite*, Pardo définit effectivement quatre fuites relevant de l'agentivité des personnages.

La figure du déserteur<sup>14</sup> est abordée en premier lieu dans l'essai personnel et inspiré de Pardo. Il dépeint ce type de fuyard comme un être solitaire qui rejette complètement la société. J'attribue la figure du déserteur au personnage du vieux d'*Hivernages*. Pardo explique que « le déserteur n'est au départ qu'un simple mais loyal soldat de la société policée<sup>15</sup>. » Le vieux correspond à ce type initial. Il écrit dans une lettre que « chacun faisait ses petites affaires, vivait sa petite vie, n'éprouvait pas d'émotions trop violentes. La pollution, la corruption et la fin du monde n'intéressaient personne, après tout, et l'indignation ne causait que des ennuis. C'était l'état du monde, et j'étais fonctionnaire<sup>16</sup>. » Bientôt, la conscience de ces enjeux (pollution, corruption, fin du monde) et le désir d'un monde alternatif occupent de plus en plus de place dans l'esprit du personnage<sup>17</sup>. Ce n'est qu'au décès de sa femme qu'il cède à la tentation de désertre la société, « mais pour faire oublier une vie de petites lâchetés ordinaires, le déserteur exagère sa liberté. [...] Il cherche à s'oublier lui-même<sup>17</sup>. » Cette exagération passe chez le vieux par une isolation presque

---

<sup>13</sup> Thierry Pardo, *op. cit.*, p. 12.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Thierry Pardo, *op. cit.*, p. 17.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>16</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 94.

<sup>17</sup> Thierry Pardo, *op. cit.*, p. 18.



invraisemblable. Il obstrue tous les accès menant au trente-deuxième étage de sa tour d'appartements, où il s'emprisonne pour mieux se libérer. Sa coupure du monde est si démesurée qu'il oublie son propre nom. La figure du déserteur représente une quête libertaire, car sa fuite réagit à une réalisation de l'abêtissement et de l'asservissement silencieux des masses et à la volonté de s'en libérer, de manière certes extrême, mais définitive.

En deuxième lieu, Pardo présente le pirate<sup>18</sup>, figure que j'associe au personnage d'Alyse, dans *Hivernages*. Le pirate est un être qui porte en lui une hargne contre la sédentarité oppressante des sociétés séquestrées. Là où Pardo discute de cité portuaire et d'océan libérateur, *Hivernages* parle de ville souterraine (Ville-réal) et de vaste territoire glacé. Le pirate, comme Alyse, vit en marge de la société, « [s]a condition ne lui permet pas, quel que soit son courage, de bâtir un destin à sa pointure<sup>19</sup>. » Il se sent confiné, limité dans une société préconstruite où on exploite les gens selon leurs talents alors que ses talents ne répondent à aucune des exigences sociétales. Par exemple, Alyse « avait échoué un autre test de personnalité. On lui refusait l'accès à toutes les formations qui l'intéressaient [...]. Trop indépendante, trop orgueilleuse, trop imprévisible<sup>20</sup> » pour Ville-réal. J'aimerais souligner ici le lien entre Ville-réal et ses deux possibles sources étymologiques : Montréal, la métropole traversée de métros et avec son centre-ville sous-terrain, et Ville-Marie, le premier nom de cette même ville. Cette sémantique reflète la dichotomie de l'esprit d'Alyse, qui est prise entre tradition et exploration. En fait, « [l]a cité aura sans doute raison du pirate<sup>23</sup> ». « [Alyse] disait : "On ne sait pas ce qu'ils font ailleurs [...]. Ils ont peut-être appris d'autres façons de survivre au froid." [...] Elle était obsédée par l'image des grands espaces<sup>21</sup>. »

---

<sup>18</sup> Thierry Pardo, *op. cit.*, p. 27.

<sup>19</sup> Ibid, p. 28.

<sup>20</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages, op. cit.*, p. 82.

<sup>21</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages, op. cit.*, p. 26.

Comme le pirate, elle veut forger son propre destin (comme Seko, personnage principal de mon roman *Bateau Brûlé*) et choisit par le fait même le destin de son enfant à naître. Une fois qu'elle a intégré le système, elle décide de fuir surtout parce qu'elle est enceinte, puisque sortir de la ville est interdit et que « [l]a curiosité et la témérité sont brimées dès l'enfance à Ville-réal<sup>22</sup> » et que pour elle, la curiosité est le fondement de son identité. Sa fuite dure deux ans, elle réapparaît à Ville-réal et meurt d'un choc thermique à la fin de ses péripéties (fin qui correspond au début du récit d'*Hivernages*). Personne ne sait ce qu'elle a traversé après la naissance de son enfant. C'est là le tragique destin du pirate, qui

trouve sa place dans l'histoire, le rôle à conte-emploi où le héros, certes, meurt à la fin, mais en paix avec son destin extraordinaire de colère et de déraison. [...] Alors restera la mer [la glace, pour Alyse] peuplée de ses rêves, de ses courages, de ses désespérances<sup>23</sup>.

Si la curiosité et son mal être déclenchent sa fuite, il est question de spatialité subjective, concept que Deschênes-Pradet définit dans son étude afférente à son roman dystopique. Elle reprend l'idée de « Merleau-Ponty [que] les “espaces vécus” précèdent les espaces objectifs, scientifiques, dans la compréhension intuitive de l'humain<sup>24</sup>. » Chaque chapitre de son roman correspond d'ailleurs à un lieu précis vécu par les protagonistes. L'identité des personnages définit l'identité d'un espace. Leur inadéquation avec la ville (lieu organisé) pousse les pirates à agrandir leurs horizons, à s'émanciper. En ce sens, les personnages subissent un effet d'étrangeté face au monde analogue à celui que vivent les lectorices qui explorent le roman dystopique.

---

<sup>22</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>23</sup> Thierry Pardo, *op. cit.*, p. 30

<sup>24</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages (roman par fragments), suivi de Habiter l'imaginaire : pour une géocritique des lieux inventés (essai)*, *op. cit.*, p. 145.

En troisième lieu, Pardo présente la figure de l'exilé<sup>25</sup>, qui serait à mon avis surtout le jeune orphelin Ren, dans *Hivernages*, mais tous les personnages du roman sont construits d'exil. Pardo écrit à propos de l'exilé :

Il a joué le jeu, il a tenté de se persuader qu'il n'avait pas peur, dans cette société placée sous le haut patronage de la sécurité et de la précaution. Mais [...] l'exilé se sent surveillé, épié, il ne peut savourer la domestication d'une société trop bienveillante à l'égard de ses bons citoyens<sup>29</sup>.

Ren vit dans un bunker contrôlé, où même « les œufs sont comptés et rationnés, habituellement, et les surplus vont aux clients du marché et à la poignée d'opportunistes qui dirigent, mine de rien, à coup d'allusions susurrées et de calculs sournois, l'ensemble des activités de troc, “dans le souci du bien commun, bien sûr”<sup>26</sup>. » Je ne dirais pas qu'il est irrationnel de rationner les ressources dans une société postapocalyptique, mais lorsque certains profitent du système au détriment des plus faibles, les libertés sont brimées. Ren est facile à contrôler, enfant et ignorant. Il ne possède pas même son propre corps – qu'il pensait avoir – lorsqu'on lui coupe les cheveux pour les vendre à une femme qui veut s'en faire une perruque. Il devient alors plus « chose » qu'« être », dirait la féministe Françoise d'Eaubonne<sup>27</sup>. La philosophe Judith Butler explique à ce sujet que « la division en mondes “intérieur” et “extérieur” chez le sujet constitue une bordure et une frontière maintenues par un fil tenu à des fins de régulation et de contrôle sociaux<sup>28</sup>. » Quand on lui coupe les cheveux, on franchit cette ligne, pour Ren, et quand ce type de contrôle s'exerce sur le corps, rester à l'écart ne suffit plus. Il faut fuir. La chevelure est d'ailleurs un symbole de pouvoir, d'identité et de vitalité dans nombre de cultures à travers le monde – je pense entre autres aux peuples des premières

---

<sup>25</sup> Thierry Pardo, *op. cit.*, p. 37.

<sup>26</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>27</sup> Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, Paris, Éditions le passager clandestin, 2020, [1974], p. 52.

<sup>28</sup> Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006, p. 255.

nations<sup>29</sup>. En outre, j'aimerais souligner que l'ironie du « bien commun » revient dans le point de vue d'Alyse : « Pour votre propre bien, on ne vous laisse plus sortir<sup>30</sup>. » L'ironie est une moquerie d'une réalité qu'elle n'ose pas nommer. Elle marque une scission entre ce qu'on veut, voire peut dire et faire et ce qui est réellement entendu, reprenant ainsi les codes de la société opprimante pour mieux les dénoncer. La figure de l'exilé naît de la division entre le monde sur-organisé et les individualités. C'est pourquoi plusieurs personnages d'*Hivernages* et d'œuvres de dystopiennes s'en rapprochent : ils s'érigent contre le monde capitaliste, basé sur l'accumulation de ressources, en s'exilant. Je pense à *Notre vie dans les forêts* de Darriussecq, où la narratrice témoigne dans un journal qu'elle a fui la société clonée dans laquelle on lui extirpait ses organes un à un sans sa connaissance. La protagoniste a le désir de laisser une trace de son passage sur Terre, autre caractéristique de l'exilé, qui combine les figures du déserteur et du pirate (quête libertaire et quête identitaire) dans une sorte de rébellion obligée. Le personnage ne veut pas nécessairement s'extirper de son milieu, mais il le fait par nécessité. Il se bat en battant en retraite.

En dernier lieu, je veux brièvement lier la figure de l'ermite<sup>31</sup> au personnage de Célia. « L'ermite fuit le bruit. Il se cherche un silence loin du tumulte des villes<sup>32</sup>. » Il cherche un moyen de vivre dans la nature selon ses propres barèmes. Célia habite dans la maison de son enfance, qu'elle « n'a pas eu le cœur de quitter [...], lorsque les derniers habitants de la vallée sont partis en ville. Il n'y a qu'elle qui soit restée. Avec sa maison vivante et le chien-loup qui a repris sa

---

<sup>29</sup> Méliissa Mollen Dupuis (animatrice). (2021, 25 septembre). *Kuei! Kwe! L'importance de la chevelure dans les communautés autochtones*, [balado audio]. Radio Canada. <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/kueikwe/segments/entrevue/372668/alexis-wawanoloath-premieres-nations-chevelure>

<sup>30</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>31</sup> Thierry Pardo, *op. cit.*, p. 47.

<sup>32</sup> *Ibid.*

liberté à la mort de son père<sup>33</sup>. » En refusant de suivre ceux qui cherchaient à mieux survivre, Célia affirme doucement sa solitude, mais « prendre le parti du bois devient un acte engagé<sup>34</sup>», car si se mettre en marge de la société est une libération, alors la société est problématique, car elle ne permet pas les libertés individuelles. Comme sa maison, Célia est immuable, mais elle dépérit lentement. Comme son chien-loup âgé de plus de soixante ans, elle survit plus longtemps qu'elle ne le croyait possible et trouve sa liberté à la disparition des autres. L'ermite fuit sans bouger.

Pour tous les types de fuyards, même si l'exil est nécessaire, il y a quelque chose de violent quant « à l'expérience de cette déterritorialisation, [à laquelle] on pourrait aussi joindre celle de l'errance qui exprime la désappartenance des personnages, leur impossible ancrage à la fois dans le lieu et dans l'histoire<sup>35</sup>. » Mais j'ose penser qu'il s'agit d'une violence nécessaire pour les personnages à comparer avec la violence d'un milieu stagnant tel que Ville-réal.

La fuite est davantage qu'une raison d'explorer le monde dystopique : elle est la façon par excellence de le faire. C'est avec la fuite que s'installent les éléments narratifs et les identités. *Hivernages* réussit à faire ressortir tous les types de fuite et à les attribuer à ses personnages afin d'exprimer les espaces et de les animer. Notons que les personnages ne fuient jamais l'Hiver. L'environnement, aussi victime que les opprimés, est détruit par et pour les oppresseurs. La fuite se caractérise par une rupture spatiale, corporelle et psychologique du parcours des personnages dans l'univers diégétique. Cette rupture altère jusqu'à la forme du récit, alors la fuite contamine tous les aspects du roman dystopique et s'avère ainsi poétique.

---

<sup>33</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 66.

<sup>34</sup> Thierry Pardo, *op. cit.*, p. 50.

<sup>35</sup> Emmanuel Bruno Jean-François, *Poétiques de la Violence et Récits Francophones Contemporains*, Leyde, Brill, 2016, p. 34.

## LA POÉTIQUE

« *Hivernages* est un roman troué; un hiver qui ne s'est pas terminé, raconté par fragments et dans le désordre<sup>36</sup>. » Deschênes-Pradet présente ainsi la composition de son roman et je ne pourrais pas en faire une plus claire description. Je me pencherai donc sur la structure globale du roman suivant le motif de la fuite, qui trouble l'espace-temps narratif.

À l'image de la fuite, le fragment dans plusieurs œuvres des dystopiennes marque une rupture qui modifie l'aspect formel du roman. Métaphoriquement, le roman dystopique (éco)féministe fracasse un univers linéaire et en conserve ses éclats (des personnages et des espace-temps distincts) pour les replacer en laissant de côté, comme le déserteur, la chronologie et même certains morceaux de l'histoire. Concrètement, l'organisation temporelle du récit ne cherche pas à commencer ni à terminer à quelque part. Je base ici mon analyse sur les théories et recherches du théoricien Gérard Genette et du chercheur René Audet.

D'abord, ces dystopies qui me fascinent dépassent l'idée d'un temps présent où est remémoré le passé et où est anticipé l'avenir. Afin de décrire cet état de non-présent, il faut faire appel au « terme général d'anachronie pour désigner toutes les formes de discordance entre les deux ordres temporels<sup>37</sup>. » Dans *Hivernages*, les anachronismes, donc les décalages entre l'ordre chronologique des événements de l'histoire et l'ordre dans lequel cette histoire est racontée, sont nombreux. À mon avis, l'exemple le plus prenant est celui de la vie d'Alyse. La première fois qu'il est question de ce personnage, c'est son cadavre qui est décrit<sup>38</sup>. Ainsi, tous les événements qui se rattachent par la suite à Alyse sont teintés de cette connaissance préalable de sa mort – si on lit le

---

<sup>36</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, 2017

<sup>37</sup> Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p. 96.

<sup>38</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, 2017, p. 25.

roman de la première à la dernière page, ce qu'on pourrait très bien ne pas faire (comme avec *Bateau brûlé*). De même que les endroits où apparaît sa fille Aude, plus âgée, témoignent de la survie de cette dernière, donc de l'accouchement d'Alyse, donc de sa grossesse, avant même que ces événements ne soient effleurés. Cette disposition non chronologique découle du fait que

le narrateur avait les raisons les plus évidentes pour grouper ensemble, au mépris de toute chronologie, des événements en relation de proximité spatiale, d'identité de climat [...] ou de parenté thématique [...], manifestant ainsi, plus et mieux que quiconque avant lui, la capacité d'autonomie temporelle du récit<sup>39</sup>.

En d'autres termes, le choix de l'ordre du récit d'Alyse s'organise par le fil thématique de la fuite. Si le décès d'Alyse est présenté avant sa fuite, c'est parce que son retour à Ville-réal est synonyme de mort. Il s'agit de la première réalité instaurée. Le lieu le plus toxique est non pas l'extérieur, il est la société séquestrante. Parlant du narrateur, j'aimerais souligner que la focalisation<sup>40</sup> change dans le roman de Deschênes-Pradet. L'instance narrative adopte tantôt le point de vue d'un personnage et tantôt celui d'un autre. Cette « narration à plusieurs instances<sup>41</sup> » permet également de rompre la « continuité spatio-temporelle<sup>42</sup> » afin d'organiser les éléments du récit (péripiéties, descriptions, pivots, etc.) dans une « relation purement thématique<sup>43</sup> ».

*Hivernages* est composé par l'aspect spatial, je l'ai mentionné. La focalisation interne fait en sorte que les espaces sont décrits et vécus différemment selon le point de vue du personnage et du lieu adopté. Bien que Deschênes-Pradet mentionne dans sa recherche « une perspective géocentrée et multifocale<sup>44</sup> », la relation thématique entre les focalisations et les espaces est la

---

<sup>39</sup> Gérard Genette, *op. cit.*, p. 137.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 277.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages (roman par fragments), suivi de Habiter l'imaginaire : pour une géocritique des lieux inventés (essai)*, *op. cit.*, p. 156.

fuite. Je ne pense pas, comme Genette, que « les déterminations temporelles de l'instance narrative sont manifestement plus importantes que ses déterminations spatiales<sup>45</sup> », mais je crois que la fuite ébranle la notion de l'espace-temps, parce qu'alors, le récit est guidé par l'action (fuite) qui façonne la manière dont ces instances (espace et temps) sont approchées narrativement. La poétique de la fuite régit l'espace-temps. La fuite d'Alyse permet d'ailleurs de clarifier ce commentaire de Genette : « l'anachronisme du récit est tantôt celui de l'existence même, tantôt celui du souvenir, qui obéit à d'autres lois que celles du temps. Les variations de tempo, de même, sont tantôt le fait de la "vie", tantôt l'œuvre de la mémoire, ou plutôt de l'oubli<sup>46</sup>. » Quand Aude entend l'écho de la voix de sa mère<sup>47</sup>, qui lui parlait alors qu'elle était dans son ventre, le passé et le présent s'enchevêtrent : la parole et la mémoire traversent l'espace-temps. Des procédés tel que l'anachronisme permettent de mettre en place cette poétique de la fuite. L'anachronisme déculpe les points où l'histoire débute et puisque la focalisation change, cette « multiplication des débuts<sup>48</sup> » culmine avec « la multiplication des instances mémorielles<sup>49</sup>. » Pour ce qui est de la multiplication des débuts, certain.e.s lectorices d'*Hivernages* peinent à intégrer le récit avec le prologue annonciateur<sup>50</sup> ou avec le point de vue de Simone, premier chapitre<sup>51</sup>. Il s'agirait là de « faux départs », s'il y a vraiment que ce soit de faux dans l'incipit. Je comprends cette confusion quant au début d'*Hivernages* comme une réaction à l'instabilité structurelle et narrative : il existe autant de débuts qu'il y a de personnages et de lieux. La multiplication des débuts se rapporte à l'anachronisme : « certaines anachronies [...] se juxtaposent sans retour explicite à la position de

---

<sup>45</sup> Gérard Genette, *op. cit.*, p. 276.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>47</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, 2017, p. 55.

<sup>48</sup> Gérard Genette, *op. cit.*, p. 102.

<sup>49</sup> *Ibid.*

<sup>50</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, 2017, p. 9.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 11.



base<sup>52</sup>. » Si l'Hiver ne s'est pas terminé, alors le roman non plus. À croire que la « fin du monde » n'est peut-être qu'un autre début.

Ce constat m'amène à « la multiplication des instances mémorielles » tel que l'exprime Genette. La mémoire et le vécu des personnages prévalent contre toute continuité spatiotemporelle et la structure du récit suit cette tendance. Le récit est cyclique puisqu'il porte « non sur une seule fraction du temps écoulé, mais sur plusieurs fractions considérées comme semblables et en quelque sorte répétitives<sup>53</sup>. » Prenons l'exemple du point de vue de Simone, qui est peut-être morte, mais qui rêve dans tous les temps (passé, présent et futur confondus). Son esprit fuit son corps et explore le monde hivernal. Pour elle, « c'est toujours la même tempête qui dure, une tempête aux cent visages<sup>54</sup>. » Simone rêve de nombreux personnages aperçus au fil du récit et reprend les événements que vivent ceux-ci. Elle est le témoin et l'incarnation de la multiplicité focale du roman et de son traitement particulier de la temporalité. Simone est cet esprit immortel dont parle Gaudreault dans ses recherches :

L'esprit de l'immortel en viendrait à confondre les souvenirs et les époques, les vivants et les morts, au point où il apparaît, pour l'observateur, que celui-ci [vit] dans un continuum spatio-temporel qui lui serait phénoménologiquement propre, où toutes les époques se superposent, s'enchevêtrent et s'effacent, émergent et disparaissent, et où seuls quelques repères physiques permettent à la conscience de se rattacher momentanément au réel<sup>55</sup>.

*Hivernages* raconte plusieurs fois un même événement, mais en l'orientant à l'aide d'une pluralité de points de vue afin de créer un effet de répétition cyclique. On re-cycle les mémoires, si on veut. Audet explique d'ailleurs l'effet du procédé de la répétition : « L'articulation temporelle,

---

<sup>52</sup> Gérard Genette, *op. cit.*, p. 98.

<sup>53</sup> Gérard Genette, *op. cit.*, p. 109.

<sup>54</sup> *Ibid*, p. 145.

<sup>55</sup> Marc Gaudreault, *op. cit.*, p. 216.

actantielle, téléologique du roman cède le pas à une atomisation infinie des expériences<sup>56</sup>. » Cette pluralité forme une « discontinuité croissante du récit<sup>57</sup> », qui n'est compréhensible que par le fil thématique et poétique de la fuite, en dystopies écoféministes. L'absence d'un récit de base auquel se référer et la dissymétrie dans le temps de la narration<sup>58</sup> déclenchent un véritable travail de reconstitution chez le/la lecteurice. Les « êtres de fuite », dirait Proust<sup>59</sup>, fuient non seulement un espace, ils échappent aussi au temps. C'est pourquoi tous les points de vue d'*Hivernages* sont rédigés au présent de l'indicatif, parce qu'ils ne se positionnent pas dans un rapport de passé, présent et futur, mais plutôt dans un rapport narratif où se tient la « frontière mouvante mais sacrée entre deux mondes : celui où l'on raconte, celui que l'on raconte<sup>60</sup>64 ». Cette frontière est indécise et elle imprègne l'univers présenté.

Je retrouve également un morcellement de la chronologie, ce remaniement des éclats dont je discutais plus tôt, dans *Chroniques* et dans *Notre vie*<sup>61</sup>. Avec *Chroniques*, l'atemporalité transparaît dans le souvenir, tout comme dans *Hivernages*. Ici, la protagoniste Lisbeï doit fuir les conventions pour découvrir des vérités historiques et raviver la mémoire collective. Son éloignement apporte une diversité de points de vue. La mémoire collective est également fragile dans *Hivernages*, notamment à Ville-réal : « Alyse se fige sur place, fascinée par ces ruines d'une autre époque [des livres]. Cela ne fait pas si longtemps, en réalité, mais à Ville-réal, la mémoire collective est courte<sup>62</sup>. » Avec *Notre vie*, les anachronismes reviennent plutôt sous la forme

---

<sup>56</sup> René Audet, « Ne pas raconter que pour la forme : sur la diffraction dans les fictions narratives », dans Robert Dion et Andrée Mercier (dir.), *La construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (« Espace littéraire »), 2019, p. 219.

<sup>57</sup> Gérard Genette, *op. cit.*, p. 151.

<sup>58</sup> *Ibid*, p. 276.

<sup>59</sup> *Ibid*, p. 194.

<sup>60</sup> *Ibid*, p. 294.

<sup>61</sup> *Chroniques du Pays des Mères* d'Élisabeth Vonarburg et *Notre vie dans les forêts* de Marie Darrieussecq, deux utopies/dystopies.

<sup>62</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 99.

rétroactive d'un journal que la protagoniste tient après avoir fui. La narratrice raconte dans un temps présent ce qu'elle ressent par rapport aux événements qu'elle a vécus dans le passé. Le thème du souvenir est donc une récurrence dans les dystopies écoféministes parce que le fil de la mémoire est muable et sujet à une multitude d'interprétations. Les procédés d'anachronisme et de répétition permettent d'établir que la mobilité qu'oblige la fuite déconstruit la chronologie du récit afin de refléter l'instabilité de l'univers dystopique et des personnages. Le désordre formel représente le désordre du monde dystopique.

La théorie de la poétique de la diffraction d'Audet fait donc mieux entrevoir celle de la fuite, qui fragmente le récit. Le chercheur la décrit ainsi : « La poétique de la diffraction repose [...] sur le refus du principe d'unité du livre et de l'œuvre, unité souvent associée au modèle organique du livre et au caractère "filé" du discours qui se développe et s'y construit<sup>63</sup>. » Audet considère les œuvres diffractées comme des amoncellements de récits éclatés qui divergent, mais qui proviennent du même point de base (l'espace, l'histoire, le personnage, etc.). Pour ce qui est des dystopies que j'analyse, le point de base est la fuite. Celle-ci est la raison de l'éclatement de la forme. En diffractant la structure, les dystopies écoféministes diffractent l'idée d'un discours préconçu, « filé ». Elles s'érigent sur la poétique de la fuite parce que cette dernière a la capacité de déstabiliser la temporalité et de démultiplier les points de vue. Bien que la fuite soit un mouvement, une pulsion vers l'avant, elle se dirige vers et provient de l'incertitude : « Après, ce sera l'inconnu<sup>64</sup> », lit-on dans *Hivernages*, je le rappelle. « Oui, décidément, trop de souvenirs pour moi à Béthély, je n'aurais pas dû y revenir. Ou je devrais modifier ma mémoire, la rendre moins nette. Je le ferai peut-être<sup>65</sup> » lit-on dans *Chroniques*. « Quand on disparaît, je me disais, on ne peut

---

<sup>63</sup> René Audet, *op. cit.*, p. 203.

<sup>64</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 172.

<sup>65</sup> Élisabeth Vonarburg, *Chronique du Pays des Mères*, Lévis, Alire, 1999 [1992], p. 619.

plus rien faire. On ne peut plus exister. On est perdu dans l'entremonde. On est pris entre deux lames du temps<sup>66</sup> », lit-on dans *Notre vie*. Dans ces trois cas, visiblement, l'instabilité temporelle que produit la fuite reprend les préoccupations du régime dystopique. Les repères temporels éclatent parce que le monde eschatologique ne permet pas d'envisager un futur et encore moins de se référer au passé alors qu'il s'effondre. La fuite en régime dystopique fragilise le présent en réduisant son champ de vision : le passé est oublié, l'avenir est condamné – ce que ces dystopiennes tentent de montrer en fragmentant leur récit. Le récit se fuit en lui-même parce qu'il est en perpétuel état de perdition, il provient d'un passé qui lui échappe et il se dirige vers le naufrage. Ainsi, les théories d'Audet raccordent le fond de la poétique de la fuite à la forme qu'elle prend :

L'inscription de la diffraction dans les fictions narratives actuelles [...] peut forger une posture de lecture labyrinthique<sup>67</sup>. Le lecteur est ainsi placé devant la multiplicité des pistes (narratives, herméneutiques), forcé de composer avec le brouillage du texte littéraire, qu'il soit causé par le dévoilement ostentatoire des codes du texte, par l'incertitude de l'objet du ou des récits ou par la perte d'une transparence fictionnelle propre à susciter l'adhésion au monde représenté<sup>68</sup>.

Laisant de côté la transparence fictionnelle du texte, ce que les dystopies, *Hivernages* la première, font avec les procédés d'anachronisme et de répétition, la poétique de la fuite empêche l'adhésion du/de la lectrice au monde représenté tout comme les personnages n'arrivent pas à trouver de certitudes dans leur environnement. Audet reprend l'idée de Guy Scarpetta quant à la déstabilisation que cause la diffraction narrative, alors que « l'unité de l'histoire racontée n'est pas saisissable autrement qu'à travers cette pluralité réglée de points de vue et de voix narratives, laissant percevoir à quel point le "réel" visé par la fiction est instable, multiple, incertain, à quel point la "vérité" ne cesse de se dérober<sup>69</sup>. » Les personnages n'ont pas accès à un savoir total, leur

---

<sup>66</sup> Marie Darrieussecq, *Notre vie dans les forêts*, Paris, P.O.L Éditeur, 2017, p. 116.

<sup>67</sup> Il est intéressant de noter qu'*Hivernages* emprunte le terme de « labyrinthe » pour décrire Ville-réal, ce qui renvoie au fait que la posture indécise et confuse que cause la diffraction s'arrime à la posture inconfortable et emprisonnante de la ville. (Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 40.)

<sup>68</sup> René Audet, *op. cit.*, p. 237.

<sup>69</sup> *Ibid*, p. 232.

expérience du monde est partielle parce qu'ils ne saisissent ni le passé, ni le présent, ni le futur. Tous les axes temporels sont volatiles. Les dystopiennes diffractent leurs récits afin de transférer cette incertitude au/à la lectrice et ce faisant, elles se positionnent quant au monde contemporain, car le monde toxique de leur imaginaire infiltre notre réalité.

Bien sûr, pour que ce type de roman dystopique soit compris, il faut faire le pacte, en tant que lectrice, d'accepter de se perdre et, en tant qu'auteur.e, de choisir un fil conducteur. Audet décrit ce pacte comme un compromis qui :

réside principalement dans l'élection d'un élément constant qui pourra être repris de texte en texte – un personnage, un lieu, un univers fictionnel, une circonstance donnée –, mais en lui assurant une certaine mobilité: degré de présence de cet élément (à l'avant-plan ou comme allusion fugace), perspectives complémentaires (variation des points de vue narratifs, récit d'événements distincts rattachés au personnage), rapport entre le tout et ses parties (connexion par appartenance à un ensemble plus large tels une communauté ou un univers partagé). L'effet est donc celui d'un éparpillement contrôlé<sup>70</sup>.

En dystopies écoféministes, l'éparpillement se dénote par la fuite, qui provoque ce que Deschênes-Pradet nomme un « roman troué », qui s'oublie et se perd. Dans *Hivernages*, la circonstance est le mal être des personnages dans les sociétés régulées, l'excuse est l'Hiver. Dans *Chroniques*, roman uchronique, elle est l'insaisissable histoire du monde, l'excuse est la population débalancée (majorité de femmes). Dans *Notre vie*, elle est le secret des sociétés clonées – les clones ignorent, tout comme les lectrices, qu'ils sont des clones voués à donner leurs organes à leur souche mère jusqu'à la toute fin du récit – et l'excuse est la limite de ressources. Dans mon roman *Bateau brûlé*, la circonstance donnée est le contrôle du dirigeant de la ville, l'excuse est la noirceur. Mais dans tous les cas, la constance demeure celle de la fuite. Elle est mobile, apparaît à divers degrés, fait proliférer les perspectives (multiplicité des points de vue) et rattache entre eux tous les partis. Le seul contrôle sur l'ensemble (le pacte) est exercé par cette

---

<sup>70</sup> René Audet, *op. cit.*, p. 222.

fuite, que ce soit au niveau de la forme ou du fond du récit. La poétique de la fuite, construite d'anachronismes et de diffractions, sert à déstabiliser et questionner le monde formellement et fondamentalement, ce qui donne lieu à une questions essentielle : Que faire de ce monde?

## LA RÉPONSE ÉCOFÉMINISTE

Puisqu'il s'agit d'un concept qui prendra à mon avis de l'ampleur dans les prochaines années, je veux prendre le temps de définir l'écoféminisme. D'abord, j'entends personnellement l'écoféminisme comme une réflexion sur la place (revoici le concept de l'espace) des minorités, des opprimé.e.s et des femmes dans un environnement donné et truffé d'excuses et de circonstances violentes. Dans la préface de *Le féminisme ou la mort* (l'édition de 2020), livre critique d'Eaubonne, Myriam Bahaffou et Julie Gorecki résument ainsi cette idéologie :

d'Eaubonne préconise [...] le transfert de pouvoir aux femmes, matérialisé par ce qu'elle nomme le « le non-pouvoir » ou la destruction de tout pouvoir. Pour concrétiser ce projet de société égalitaire [...], elle insiste sur la nécessité d'une mise à disposition collective des sources de production [et] fait largement écho à l'anarchisme vert et [à] l'écologie sociale libertaire. Elle promeut également la « décentralisation de l'énergie » au profit d'une « poly-énergie »<sup>71</sup> douce, qu'elle oppose à l'utilisation massive de la technique de la « mono-énergie », lourde, masculine et capitaliste<sup>72</sup>.

Ainsi, le patriarcat est centré sur une méthode unique et totale, voire totalitaire. Dans une perspective écoféministe, les ressources devraient être cultivées de manière à en favoriser le renouvellement et à permettre à l'environnement de se régénérer, ou du moins, de régénérer les êtres. L'écoféminisme s'oppose au contrôle et à la limitation des ressources, autant dans *Hivernages* que dans les autres œuvres que j'ai mentionnées. Qui les contrôle ? Les dirigeants du système. Et il ne faut pas oublier que les corps sont aussi considérés comme des ressources.

L'écoféminisme aide à analyser deux éléments clés du roman dystopique mettant en scène la poétique de la fuite. D'abord, l'éclatement du récit représente un éclatement du monde instigué

---

<sup>71</sup> « Poly » qui se reflète dans la polyphonie des romans des dystopiennes, avec la multiplication des focalisations et le brouillage spatio-temporel.

<sup>72</sup> Françoise d'Eaubonne, *op. cit.*, p. 11.

par une crise environnementale. Ensuite, cette crise résulte de et solidifie l'organisation patriarcale des espaces.

D'un côté, l'écologie et l'environnement sont à la source des préoccupations féministes du régime dystopique présentant des fuites. *Hivernages* est explicite et littéral, à ce sujet. Dès les premières pages, il est affirmé que « le monde n'allait pas tellement bien avant. On était en train de tout détruire<sup>73</sup>. » Non seulement existe-t-il le souci de confronter les lectorices à la crise environnementale, le roman cherche également à montrer la part de l'humanité dans l'écroulement du monde. Cette critique déclenche chez les personnages un besoin de fuite qui sous-entend que le monde tel qu'il est détruit présentement (en 2023) n'est pas un monde vivable, « respirable », et qu'à défaut de pouvoir agir contre l'organisation sociétale patriarcale, la seule option est la fuite. Le personnage du vieux fuit justement pour cette raison : « À cette époque, la réclusion m'apparaissait la seule chose à faire. [...] Il y avait eu, pendant dix ans environ, une vague de scandales publics où l'on avait étalé la corruption, les catastrophes environnementales sanctionnées par l'État, la richesse matérielle obscène des grands chefs d'entreprise et l'inopérabilité du système économique en place<sup>74</sup>. » L'État et les entreprises étant dirigés par des autorités majoritairement masculines, la place de la femme et des personnages féminins est relayée au second plan<sup>75</sup> du pouvoir, mais pas du récit. À travers ce fléau hégémonique, les féministes tentent de réconcilier l'humanité avec son environnement. Le concept de *dasein* (être-là) d'Heidegger résume cette idée que l'être humain n'existe pas en dehors du monde, mais qu'il en

---

<sup>73</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>74</sup> *Ibid*, p. 93.

<sup>75</sup> Marie-Anne Casselot et Valérie Lefebvre-Faucher, *Faire partie du monde : réflexions écoféministes*, Montréal, Remue-ménage, 2017, p. 89.



fait partie<sup>76</sup>, tel un arbre, une rivière ou un animal sauvage<sup>77</sup>. Le problème est que l'humain agit sur le monde et qu'il y fait tache, une peu comme cette image du tuyau crevé qui laisse le pétrole couler sur le blanc de l'Hiver : « une injure au paysage, une blessure, qui aurait atteint la nappe phréatique depuis longtemps si le froid n'avait pas stoppé l'hémorragie<sup>78</sup>. » Dans ce cas comme dans d'autres (notamment dans l'histoire d'Alyse et de Sam<sup>79</sup>), l'environnement froid et hostile n'est pas réellement présenté comme l'ennemi ; l'infrastructure humaine est le danger principal. Fuir ces structures permet la survie. La survie est-elle idéale ? Non, mais elle donne l'espace aux personnages de réfléchir au monde en accordant leur paysage intérieur à leur paysage extérieur, en prenant conscience de leur position de *dasein*. Sinon, on voudrait leur demander « pourquoi [ils] s'obstinent à vivre si longtemps – malgré la fin du monde –, une existence sans but ni sens où chaque journée est la répétition presque identique de la précédente<sup>80</sup>. » *Hivernages* veut nous dire, doucement et brutalement à la fois : « Mais vous ne comprenez pas [...]. C'est la fin du monde<sup>81</sup>. » Et à cette supplication, à cette urgence, on répond : « Tout ira bien<sup>82</sup>. » La dystopie écoféministe se bat contre ce discours préconstruit en concevant une nouvelle réponse : Lire ce roman vous rend mal à l'aise ? Voilà le malaise que nous ressentons face à notre passivité collective<sup>83</sup>. La dystopie est-elle pessimiste ? Je pense qu'elle est plutôt réactive face au patriarcat nocif et que sa technique pour y répondre est de multiplier les codes du monde patriarcal pour mieux les dénoncer : retourner

---

<sup>76</sup> Comme le suggère le manifeste écoféministe *Faire partie du monde* (*Ibid.*)

<sup>77</sup> Martin Heidegger, *Être et Temps*, traduit de l'allemand par François Vezin, Paris, Gallimard, 1986.

<sup>78</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>79</sup> Sam reste coincé dans Ville-réal lorsque celle-ci s'effondre et Ren est sorti du bunker lorsque le fleuve engloutit celui-ci.

<sup>80</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 157.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>82</sup> Auprès d'un beau dessin d'arc-en-ciel, pourquoi pas ? (Image reprise dans *Hivernages : Ibid.*, p. 176.)

<sup>83</sup> Amy J. Ransom, « A Distant Mirror: Ideology and Identity in Quebec's Science Fiction by Women », dans *Worlds of Wonder: Readings in Canadian Science Fiction and Fantasy Literature*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2004, p. 167-179.

la violence fictionnelle contre la violence réelle, combattre le feu des armes par le feu des mots, ironie contre hypocrisie. Ce n'est jamais direct, mais la poétique de la fuite s'adonne à instaurer cette défamiliarisation quant au monde pour peut-être nous faire réfléchir au nôtre, dans lequel on est si confortable.

D'un autre côté, l'organisation patriarcale du monde met en péril les espaces. Lorsque l'environnement s'écroule, le poids de cette organisation n'en est que renforcé, au détriment des personnages. Alors que l'écoféminisme prône une société d'entraide reflétant la solidarité féminine<sup>84</sup> et qui évite la domination et l'exploitation des individus et des ressources, le patriarcat fait tout à fait l'inverse. Deux thèmes principaux se rattachent au patriarcat dystopique. Le premier est celui de la ville (infrastructure). Le second est celui du corps.

La ville est le lieu pollué et enfermant préféré des dystopiennes de la fuite. Elle est l'endroit à fuir, car elle brime les libertés individuelles<sup>85</sup> en refusant à ses citoyens d'en sortir et en leur imposant des tâches. Le lieu urbain est toujours décrit négativement, comme dans *Hivernages* : « elles avaient fui pour la journée la neige sale de la ville, avaient voulu voir le soleil se multiplier dans les grands espaces des plaines qui bordaient le fleuve, là où les hauts immeubles et le smog de la ville ne stoppaient pas ses rayons<sup>86</sup>. » La ville dystopique limite les savoirs et catégorise les individus. Comme la majorité des personnes se réfugient dans la ville, parce qu'elle leur offre une protection contre l'environnement dangereux et des rations et des technologies sinon inaccessibles dans le monde en ruine, elles doivent se soumettre aux ordres d'un conseil suprême restreint. Dans *Chroniques*, les savoirs sont ainsi contrôlés et lorsqu'une protagoniste se rend compte de ce fait,

---

<sup>84</sup> Geneviève Pruvost, « Penser l'écoféminisme, Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire », *Travail, genre et sociétés*, vol. 2, n° 24, 2019, p. 30.

<sup>85</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, op. cit., p. 26.

<sup>86</sup> *Ibid*, p. 108.

elle le déplore : « Vous voulez dire que c'est nous, ici, maintenant, qui décidons de ce que les autres peuvent entendre et comprendre<sup>87</sup> ? » On lui répond immédiatement : « Des choix imparfaits dans un monde imparfait. Apprends<sup>88</sup>, » oubliant bien sûr la masse ne connaît pas ces choix en premier lieu. Il est ironique de constater que le modèle patriarcal est répliqué dans la société « matriarcale » de *Chroniques*, où seules les femmes naissent, très peu d'hommes. Quand les personnages sortent de la ville, cependant, ils sont confrontés à de nouvelles réalités. Dans *Hivernages*, Alyse découvre les vastes horizons glacés et par le fait même, réalise qu'il est possible de vivre à l'extérieur de la cité sous-terrainne de Ville-réal, même s'il fait froid. Cette connaissance qu'apporte la fuite donne généralement l'idée aux protagonistes de bâtir une nouvelle société, comme le pense la narratrice de *Notre vie* : « on pourrait creuser une ville souterraine, alternative, concurrencer la ville connectée, etc<sup>89</sup>. » L'exode urbain repose donc sur une recherche de liberté qui serait encore plus vitale que les besoins de se loger et de se nourrir, alors « l'identité n'est plus uniquement un héritage à conserver, mais une situation à découvrir et à assumer. Elle s'exprime en termes de différence, et parfois de refus ou de révolte<sup>90</sup>. » Les personnages opprimés se révoltent contre la ville sur-organisée en trouvant un moyen plus organique et intuitif de vivre, ce qui se rapporte à l'idéologie écoféministe.

Le régime dystopique s'attaque aussi au corps. Il l'utilise, le mutile, l'ampute, le viole, le torture et le tue. Je le réitère, il remanie les codes du monde qu'il veut combattre. Le sujet du corps est complexe, comme celui de la ville, bien entendu, alors je m'en tiendrai essentiellement à son mouvement, à sa fuite. Le corps est souvent l'unique espace que les personnages croient posséder

---

<sup>87</sup> Élisabeth Vonarburg, *Chronique du Pays des Mères*, op. cit., p. 198.

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> Marie Darrieussecq, op. cit., p. 123.

<sup>90</sup> Anissa Talahite-Moodley, op. cit., 2007, p. 2.

(je repense à Ren et à ses cheveux), alors dès qu'une régulation politique ou qu'une violation de ses limites se produit, l'être et son physique ne s'appartiennent plus vraiment. La fuite est obligatoire, parce que dès que le corps est ainsi atteint, l'identité change et ne s'arrime plus avec les paramètres de la société régulée. Les modifications et les attaques corporelles relient les êtres au monde, en ce sens que l'état du corps des individus reflète celui du monde. Dans *Hivernages*, le corps de Talie – jumelle de Simone – est victime de nombreuses mutilations, au cours de son existence, mais « elle protège farouchement ce corps amputé, ce corps qui n'est finalement plus le sien<sup>95</sup>. » L'exemple du corps de Simone, qui « était entrée en résonance avec la terre et [...] toutes deux malades, elles s'étaient endormies d'un sommeil lourd qui avait tout figé<sup>91</sup> », marque également cette corrélation : la femme est le monde, le monde est la femme. Dans *Notre vie*, la protagoniste fuit parce qu'on lui apprend que ses organes lui sont retirés pour être transplantés à autrui (sa souche). Dans *Chroniques*, la narratrice questionne la différence entre les corps féminins et les corps masculins : « Nous sommes chacune, chacun, dans notre corps, et même quand les corps sont identiques, les personnes ne le sont pas. À plus forte raison, alors, quand les corps ne sont pas identiques. Et tant mieux : comment pourrions-nous nous toucher les unes les autres et exister quand même sinon<sup>92</sup> ? » Butler répondrait peut-être à ce sujet que la catégorisation genrée des corps est une construction politique visant à avantager une portion de la population qui choisit l'individualisme et l'ego comme moyen de survie<sup>93</sup>. Certains personnages cherchent donc à obtenir du pouvoir et à dominer : c'est peut-être la raison pour laquelle le motif des agressions sexuelles (enjeu contemporain concret<sup>94</sup>) est très présent dans nombre de dystopies (féministes ou non). Pour

---

<sup>91</sup> Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, op. cit., p. 17.

<sup>92</sup> Élisabeth Vonarburg, *Chronique du Pays des Mères*, op. cit., p. 602.

<sup>93</sup> Butler, Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006.

<sup>94</sup> Maude Lachapelle et Dominique Gagné. (2022, 12 mai). *Trousse média sur les agressions sexuelles, statistiques*. Institut national de santé publique du Québec, <https://www.inspq.qc.ca/agression-sexuelle/statistiques>.

d'Eaubonne, si un « homme » viole une « femme », en fait, « en toute femme, c'est l'humanité qu'il viole<sup>95</sup>. » Comme l'humanité fait partie de l'environnement, cette attaque au corps représente une attaque contre la planète. L'environnement créé par cette invasion et cette limitation des corps est invivable pour l'humanité. Les oppresseurs se servent de cet environnement comme une excuse et une façon d'asservir les opprimés. Il faut réorganiser ou peut-être désorganiser cet ordre.

Élisabeth Vonarburg (*Chroniques*) voit un lien indéniable entre féminisme et science-fiction, déjà parce que le féminisme est en quête de solutions et qu'il imagine un avenir utopique inclusif, qui n'oblige pas les individus à le craindre ni à le fuir<sup>96</sup>. J'ajouterais que l'écoféminisme suit le même sentier, à la différence qu'il intègre également l'aspect spatial et environnemental à sa proposition sociétale. Comme ces éléments fondent la poétique de la fuite dans la dystopie au féminin, le terme « écoféminisme » est plus précis. Avec cette poétique, les dystopiennes poètes de la fuite critiquent l'environnement présent en oubliant le passé et en fragilisant l'avenir (imaginé). Alors que la parole de leurs protagonistes est brimée ou effacée (« Est-ce que je parle trop<sup>97</sup> ? », « Et ne rien dire<sup>98</sup>. »), les dystopiennes défendent leur point de vue par l'imaginaire. Elles érigent des mondes entiers contre la fatalité d'un soi-disant destin de l'humanité sur la Terre<sup>99</sup>. On nous demande : Pourquoi ne pas ne pas simplement « faire partie du monde » ?

---

<sup>95</sup> Françoise d'Eaubonne, *op. cit.*, p. 102.

<sup>96</sup> Élisabeth Vonarburg, « La science-fiction et les héroïnes de la modernité », *Philosophiques*, vol. 21, n° 2, p. 453.

<sup>97</sup> Marie Darrieussecq, *op. cit.*, p. 128.

<sup>98</sup> Élisabeth Vonarburg, *Chronique du Pays des Mères*, *op. cit.*, p. 599.

<sup>99</sup> Alyse condamne ainsi sa fille à naître : « C'est ton destin. » (Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, *op. cit.*, p. 40.)

## CONCLUSION

J'ai entamé ma réflexion avec plusieurs questions et à défaut d'avancer que dans le cadre de cet essai je puisse parvenir à proposer des réponses complètes, je tire néanmoins quelques conclusions. La fuite en régime dystopique est engendrée par une inadéquation de l'identité d'un personnage à la structure de la société qui le contrôle. Afin de poétiser cette fuite, les dystopiennes de ma brève étude reprennent les codes de violence et d'instabilité de cette société en ébranlant la structure formelle du récit à l'aide d'anachronismes, de répétitions cycliques, de diffraction, de fragmentation et d'ironie. Leur objectif serait de démontrer à quel point le monde contemporain repose sur des bases précaires et qu'à force de suivre les codes socio-économiques présentement mis en place, l'humanité se met en péril.

J'ai noté à travers mes lectures d'œuvres critiques, philosophiques et littéraires que le combat féministe se transforme : « en tant que démarche créatrice contemporaine non engagée sous forme militante ou conviction explicite, le féminisme [actuel, contemporain] représente un besoin social et politique pour l'évolution de la pensée humaine<sup>100</sup>. » Cette réflexion de Marine Gheno est à propos, selon moi, notamment parce qu'elle découle de ses recherches autour de la dystopie au féminin (particulièrement chez Nelly Arcan). Les auteur.e.s qui mettent en œuvre la démarche créatrice dystopique le font par conviction. Les féministes contemporain.e.s ne sont plus comme leurs prédécesseur.e.s, qui « n'avaient pas la patience d'attendre la victoire de la non-violence : elles n'y croyaient pas<sup>101</sup>. » Aujourd'hui, la violence passe majoritairement par la fiction,

---

<sup>100</sup> Marine Gheno, « Dystopie au féminin chez Nelly Arcan : lecture métaféministe », *Canada and Beyond: A Journal of Canadian Literary and Cultural Studies*, vol. 3, n° 1-2, 2013, p. 125.

<sup>101</sup> Élisabeth Vonarburg, *Chronique du Pays des Mères*, op. cit., p. 177.

probablement parce qu'elle est en mesure de rejoindre un large public et qu'elle engage plutôt l'esprit que le corps dans une ère où le premier a l'habitude d'une constante stimulation.

Si la poétique de la fuite permet de rendre compte de l'idéal littéraire de la dystopie écoféministe, il n'en reste pas moins qu'il ne s'agit pas d'une structure narrative souveraine. Je ne prétends pas que mes théories et mes recherches sont exhaustives : je manquerais d'ouverture d'esprit, ce qui est l'inverse de ce que j'essaie de démontrer. En écrivant la poétique de la fuite, j'essaie d'établir que la fuite n'est pas une solution viable. Je suis peut-être optimiste pour une dystopienne, mais je crois qu'en évitant de fragmenter nos identités pour nous conformer à un système toxique, nous nous permettons de nous ouvrir à des modes de vie plus inclusifs et écologiques, de sortir des sentiers battus. La dystopie écoféministe ne cherche pas tant à effrayer qu'à montrer le présent à travers l'image – ou l'imaginaire – de l'avenir. Grâce aux dystopies, il nous est possible en tant qu'humanité de repenser à notre place dans l'environnement : nous sommes la nature, nous sommes le monde et le monde est en nous, magnifique et affreux, fragile et destructeur. Nous sommes déjà du passé, déjà de l'avenir. Aujourd'hui est le début, aujourd'hui est la fin. Les dystopies nous apprennent qu'il n'y a pas de « bon moment » pour commencer à améliorer nos conditions et elles permettent peut-être de passer de l'augure dystopique à une recherche de solutions utopiques. Si je devais poursuivre cette réflexion, je l'intitulerais sûrement *De la dystopie à l'utopie : reconstruire les mondes*. Je pensais d'abord me pencher sur les *Chroniques du Pays des Mères de Vonarburg* pour ce présent essai. Toutefois, je crois que ce roman représente mieux la construction d'un monde utopique suite à une période historique (imaginée, uchronique) dystopique. Mais il s'agit d'un autre sujet, d'une autre question. Pour l'instant, je choisis la poétique de la fuite en dystopie écoféministe pour mieux faire ressortir les urgences de notre monde contemporain et suggérer, je l'espère, qu'on peut faire mieux.

## BIBLIOGRAPHIE

### CORPUS PRIMAIRE

Deschênes-Pradet, Maude, *Hivernages*, Montréal, Éditions XYZ, 2017.

### CORPUS SECONDAIRE

Darrieussecq, Marie, *Notre vie dans les forêts*, Paris, P.O.L Éditeur, 2017.

Vonarburg, Élisabeth, *Chronique du Pays des Mères*, Lévis, Alire, 1999 [1992].

### MAUDE DESCHÊNES-PRADET ET POÉTIQUE DES LIEUX

Bouvet, Rachel et White, Kenneth, *Le nouveau territoire : l'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, 2008.

Defraeye, Julien, « Deschênes-Pradet, Maude. Hivernages », *Voix Plurielles*, vol. 16, n°1, 2019, 87-91.

Deschênes-Pradet, Maude, *Habiter L'imaginaire : Pour Une Géocritique Des Lieux Inventés : Étude*, Montréal, Lévesque éditeur, 2019.

Deschênes-Pradet, Maude, *Hivernages (roman par fragments), suivi de Habiter l'imaginaire : pour une géocritique des lieux inventés (essai)*, Québec, thèse de doctorat déposée à l'Université Laval, 2017.

### SCIENCE-FICTION ET DYSTOPIE

Bazin, Laurent, *La dystopie*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2019.

Dillon, Sarah, « Chapter 12: Who Rules the World? Reimagining the Contemporary Feminist Dystopia », dans *The New Feminist Literary Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020.

Gaudreault, Marc, *Pour une poétique du discours scientifique : distorsions spatio-temporelles dans la science-fiction et le fantastique*, Montréal, thèse de doctorat déposée à l'Université du Québec à Montréal, 2014.



Gélinas, Ariane et Moreau, Annabelle, « Dystopies : rêveries acides », *Lettres québécoises*, n° 179, hiver 2020.

Amis, Kingsley, *L'univers de la science-fiction*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1962.

Lord, Michel, *Anthologie de la science-fiction québécoise contemporaine*, Montréal, BQ, 1988.

Paradis, Andrea, *Visions d'autres mondes: la littérature fantastique et de science-fiction canadienne*, Kingston, Quarry Press, 1995.

Ransom, Amy J. et Grace, Dominick, *Canadian science fiction, fantasy, and horror : bridging the solitudes*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2019.

Suvin, Darko, *Pour une poétique de la science-fiction, Études en théorie et en histoire d'un genre littéraire*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1977.

Theis, Mary Elizabeth, *Mothers and Masters in Contemporary Utopian and Dystopian Literature*, New York, Peter Lang, 2009.

## POÉTIQUE DU RÉCIT

Audet, René, « Ne pas raconter que pour la forme : sur la diffraction dans les fictions narratives », dans Robert Dion et Andrée Mercier (dir.), *La construction du contemporain. Discours et pratiques du narratif au Québec et en France depuis 1980*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (« Espace littéraire »), 2019, p. 201-237.

Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

## POÉTIQUE DE LA FUITE

Azema, Lucie, *Les femmes aussi sont du voyage: L'émancipation par le départ*, Montréal, Flammarion, 2021.

Jean-François, Emmanuel Bruno, *Poétiques de la Violence et Récits Francophones Contemporains*, Leyde, Brill, 2016.

Pardo, Thierry, *Petite géographie de la fuite*, Montréal, Éditions du passage, 2015.

Psenak, Stefan, *La fuite comme un voyage*, Ottawa, Nordir, 2001

Relf, Jan, « Women in Retreat: The Politics of Separatism in Women's Literary Utopias », *Journal of the Society for Utopian Studies*, vol. 2, n° 1-2, 1991, p. 131-46.

S. Barr, Marleen, *Lost in space: Probing feminist science fiction and beyond*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1993.

Talahite-Moodley, Anissa, *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, 2007.

## (ÉCO)FÉMINISME

Bérard, Sylvie, « Sexualité, échange de pouvoir et science-fiction : Une étude SMiotique de quelques textes de science-fiction québécoise », *Voix Plurielles*, vol. 5, n° 2, 2008.

Butler, Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2006.

Casselot, Marie-Anne et Lefebvre-Faucher, Valérie (Collectif), *Faire partie du monde : réflexions écoféministes*, Montréal, Remue-ménage, 2017.

d'Eaubonne, Françoise, *Le féminisme ou la mort*, Paris, Éditions le passager clandestin, 2020 [1974].

Gheno, Marine, « Dystopie au féminin chez Nelly Arcan : lecture métaféministe », *Canada and Beyond: A Journal of Canadian Literary and Cultural Studies*, vol. 3, n° 1-2, 2013.

Pruvost, Geneviève, « Penser l'écoféminisme, Féminisme de la subsistance et écoféminisme vernaculaire », *Travail, genre et sociétés*, vol. 2, n° 24, 2019.

Vonarburg, Élisabeth « La science-fiction et les héroïnes de la modernité », *Philosophiques*, vol. 21, n°2, 453–457.

Ransom, Amy J., « A Distant Mirror: Ideology and Identity in Quebec's Science Fiction by Women », dans *Worlds of Wonder: Readings in Canadian Science Fiction and Fantasy Literature*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2004, p. 167-179.

## DIVERS

Atwood, Margaret, *The Handmaid's Tale*, Toronto, McClelland & Stewart, 1985.

Darrieussecq, Marie, *Truismes*, Paris, Gallimard, 1996.

Deschênes-Pradet, Maude, *La corbeille d'Alice*, Montréal, Éditions XYZ, 2013.

Georges, Karoline, *De Synthèse*, Québec, Alto, 2018.

Heidegger, Martin, *Être et Temps*, trad. Par François Vezin, Paris, Gallimard, 1986

## BALADO AUDIO

Mélissa Mollen Dupuis (animatrice). (2021, 25 septembre). *Kuei! Kwe! L'importance de la chevelure dans les communautés autochtones*, [balado audio]. Radio Canada. <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/kuei-kwe/segments/entrevue/372668/alexis-wawanoloath-premieresnations-chevelure>

## SITE WEB STATISTIQUE

Maude Lachapelle et Dominique Gagné. (2022, 12 mai). *Trousse média sur les agressions sexuelles, statistiques*. Institut national de santé publique du Québec, <https://www.inspq.qc.ca/agressionsexuelle/statistiques>